

Des Africains s'interrogent
par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R.) 1

DES AFRICAINS S'INTERROGENT

Par

KOURIBA NABHANI
Licencié es lettres philosophie

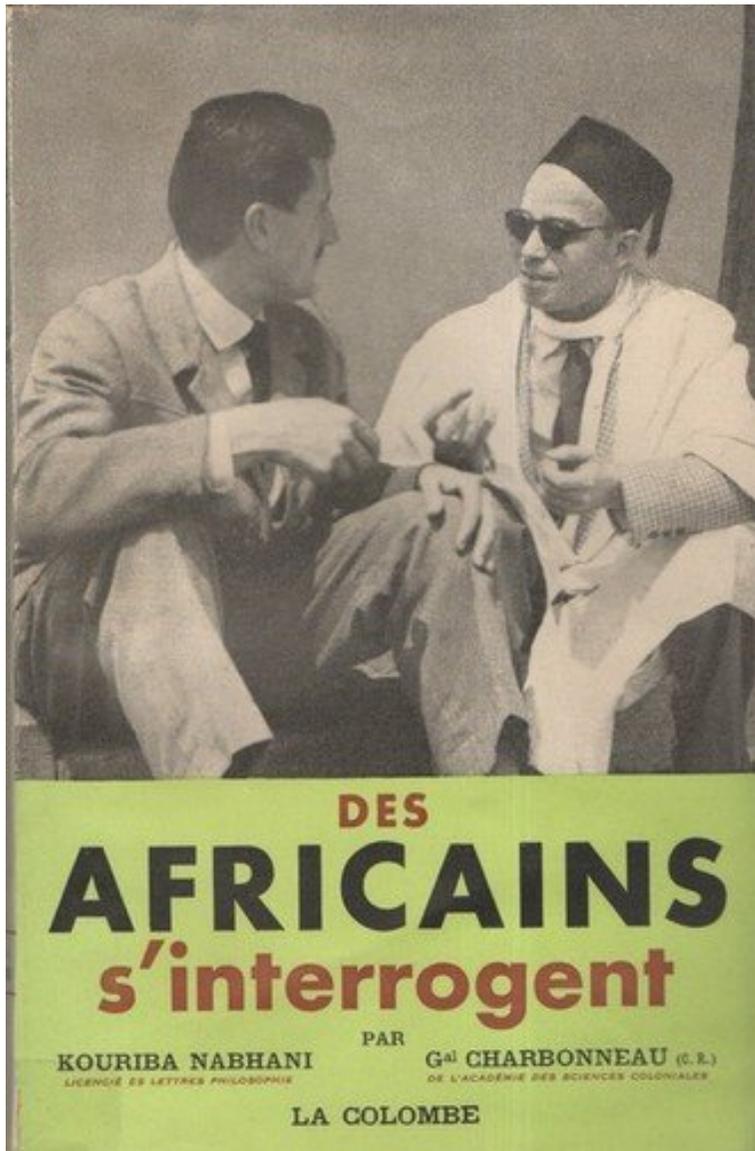
Général JEAN CHARBONNEAU (C.R.)
de l'Académie des Sciences Coloniales

publié par
LA COLOMBE
EDITIONS DU VIEUX COLOMBIER
5, rue Rousselet, 5
PARIS
3^e trim 1955

Réédition par Miages-djebels (juillet 2014)

En souvenir de Kouriba Nabhani et de Jean Charbonneau, ces deux humanistes que tout séparait, l'âge, la culture, les responsabilités, le mode de vie, la religion...

En 1955, alors que le sang commençait à couler, ils analysent l'âme de la société algérienne dans un livre original qui éclaire l'actualité contemporaine.



Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 2

CHAPITRE I EN GUISE D'INTRODUCTION, HISTOIRE D'UNE COLLABORATION FRANCO-ALGERIENNE

Un de mes collaborateurs aux Cahiers Charles de Foucauld, M. Kouriba Nabhani, est venu récemment m'apporter un manuscrit intitulé « Des Africains s'interrogent » et dans lequel il posait et discutait, ou faisait poser et discuter par des interlocuteurs imaginaires, toutes sortes de problèmes graves concernant l'avenir de l'Algérie, - et dont certains sortaient même du cadre de l'Afrique du Nord. Il était fort hésitant : certes, en maints endroits, ce manuscrit reflétait bien ses idées personnelles, mais d'autre part certains de ses « interlocuteurs », dans leurs propos, ne dépassaient-ils pas la mesure, et comment telle ou telle critique acerbe pourrait-elle être acceptée par le public français ?

J'eus alors l'idée de lui proposer de représenter moi-même en quelque sorte ce public français, et de consigner par écrit, à la suite même des divers chapitres de son étude, les réactions que leur lecture susciterait dans mon esprit.

C'est de là qu'est née notre collaboration. D'un commun accord, nous avons convenu de respecter mutuellement le texte... je n'ose écrire : de l'adversaire, mettons plutôt : du partenaire, car c'est en totale sympathie que nous avons œuvré, présentant l'un l'endroit, l'autre l'envers du décor.

Les Algériens, comme beaucoup de gens de notre époque, sont mécontents de ceci ou de cela. Ont-ils tort ou raison ? Nous donnons chacun nos idées là-dessus, et il arrive bien souvent d'ailleurs que nous sommes sensiblement du même avis. Peut-être cette polémique courtoise et sincère ne fera-t-elle pas beaucoup avancer la solution des problèmes épineux qui se posent en Afrique du Nord, et particulièrement en Algérie : du moins, attirerons-nous l'attention sur un certain nombre

d'entre eux, et par notre exemple, inciterons-nous nos compatriotes respectifs à les étudier de bonne foi, et avec tout leur cœur.

J'ai servi pendant un certain nombre d'années en Afrique du Nord, et parfois dans des fonctions importantes : encore qu'on n'ait pas fait très souvent appel à mes lumières, n'ai-je pas été membre du Conseil du Gouvernement de l'Algérie ? Mais beaucoup de Français, qui sont des spécialistes des questions musulmanes et connaissent toutes les finesses des langues arabe et berbère auraient eu plus de titres que moi à prendre la plume dans ce tournoi. Du moins ne pourra-t-on pas faire un reproche analogue à mon partenaire.

M. Kouriba Nabhani est un Algérien et Arabe cent pour cent, musulman et fils d'un très pieux musulman monogame, lequel, veuf, puis remarié, eut en tout onze enfants. Né en plein bled, aux environs de Biskra, il a passé ses premières années au contact même de ses petits coreligionnaires, à l'école du village, puis après un séjour de huit ans au Lycée d'Alger, il s'en vint à Paris préparer au Lycée Louis-le-Grand son baccalauréat série B et philosophie. Avec un peu d'humour, il remarque qu'il obtint en Sorbonne une note moins brillante en langue arabe qu'en langue allemande ! Il retourne en Algérie : c'est au début de la deuxième guerre mondiale. Son père voudrait qu'il s'associât à lui-même dans un commerce important de dattes : cela ne lui plaît qu'à moitié, il obtient néanmoins un sursis suffisant qui lui permettra d'enlever brillamment, à la Faculté d'Alger, une licence de philosophie. Après quoi, notre philosophe, pendant une dizaine d'années, va vendre des dattes, ce qui à priori apparaît un métier assez lucratif, et pas du tout désagréable.

Cependant, cet Algérien du bled a la nostalgie de la France et de Paris, et puis, je ne lui en ferai pas grief, il a quelque peu la démangeaison d'écrire. Contre le gré de son père qui lui coupe les subsides, il regagne Paris, où il déniche non sans peine un emploi de lecteur à l'Imprimerie Nationale. Un heureux hasard le met en rapports avec les Cahiers Charles de Foucauld qui lui ouvrent leurs colonnes, et il y publie un long article, d'un style assez nouveau, très évocateur de ces régions du Sud-Algérien si souvent parcourues par le Père de Foucauld : « Les quatre philosophes de la Palmeraie ». Il ne tarde pas à se voir ouvrir ainsi la

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 3

rédaction de « Climats », puis de la revue « France-Outremer ». Il a la rime facile, et surtout l'âme poétique et très fraîche : il donne donc un petit volume de vers charmants, « Complaintes de l'Arabe », qui lui vaut les félicitations d'écrivains en vedette, dont M. François Mauriac, et aussi le Prix François Coppée de l'Académie française. À Alger, dès 1948, il a fait plusieurs conférences, sous l'égide du Centre franco-musulman, sous ce titre suggestif « Intelligence française et sensibilité arabe »¹; à Paris, il reprend à diverses reprises la parole, notamment à l'Office Algérien (O.F.A.L.A.C.). En bref, de ce curriculum vitae, on peut conclure que Kouriba Nabhani possède vraiment à la fois une excellente culture française et une connaissance approfondie de tous les milieux algériens.

Et voici le plan de notre ouvrage, ou plutôt du manuscrit de Kouriba Nabhani, puisque je n'ai fait que répondre à ses questions dans l'ordre où il les a présentées. Comme entrée en matière, il nous dépeint un beau rêve qui lui permet d'évoquer les splendeurs passées de l'Islam et de la race arabe, et de méditer sur l'avenir de l'un et de l'autre. Mais nous ne nous attardons pas dans ces sphères éthérées : il nous présente son oasis natale, sa famille (et l'on arrive bien vite à saisir que Smaïl et Rachid ne sont autres que son propre père et lui-même), ses amis, et notamment quatre originaux, assez mécréants, qui se réunissent dans un moulin abandonné pour échanger leurs idées quelque peu révolutionnaires ; ce sont, quoique assez « démarqués », les quatre philosophes de la palmeraie dont Kouriba Nabhani entretint naguère les lecteurs des Cahiers Charles de Foucauld. Les philosophes discutent avec Rachid de la religion musulmane, du statut politique de l'Algérie, des relations avec les Français, des réformes qu'ils préconisent les uns et les autres pour la bonne marche des affaires et le bonheur de tous les Algériens. Deux études s'attaquent ensuite aux problèmes délicats de la situation de la femme en pays d'Islam, et des mécomptes fréquemment éprouvés par les Nord-Africains qui s'aventurent dans la métropole. Enfin, Rachid, à qui les quatre philosophes n'ont pas apporté la lumière, discute avec son père, le prototype du vieux musulman traditionaliste, et

¹ Le texte en a, depuis, été donné dans les Cahiers Charles de Foucauld (volume 30 - 2^e trimestre 1953).

lui vante la solution qui à son avis peut seule amener la paix en Algérie et le bonheur de ses habitants, c'est-à-dire une assimilation complète, l'intégration totale de ces derniers parmi les Français.

Solution hardie certes, et je ferai ressortir qu'elle ne me paraît pas rigoureusement applicable dès demain. Mais Kouriba Nabhani n'a pas eu tort de la proposer : si elle n'est pas réalisable, ne vaut-il pas mieux que le peuple algérien ne se repaisse pas de chimères ; si ce n'est pas une chimère, ne vaut-il pas mieux que le peuple français se fasse à l'idée d'accueillir généreusement dans son sein tous ces « frères » africains, qui déjà sur tant de champs de bataille ont prouvé leur amour de la France !

Les problèmes nord-africains et particulièrement algériens ont été mis à l'ordre du jour depuis quelques mois par les événements graves qui se sont déroulés au Maroc, en Tunisie, en Aurès, en Kabylie, etc. Cependant, dans les pages qui suivent, il sera fort peu question de ceux-ci. Kouriba Nabhani et moi-même nous les considérons un peu comme apparaît aux yeux du médecin une poussée, de furonculose sur une partie déterminée du corps d'un malade : certes, le praticien s'efforcera de calmer la douleur et de restreindre l'extension de cette manifestation par l'application locale de quelque remède. Mais c'est surtout sur l'état général du sujet qu'il exercera son diagnostic, et fera porter sa médication. Nous procédons de même. Est-ce à dire que cette poussée de terrorisme qui sévit ici ou là nous laisse indifférents, et que nous restons délibérément « au-dessus de la mêlée », comme se plaçait naguère un Romain Rolland au début des hostilités de 1914-1918. Nullement. L'un et l'autre nous savons bien que ce sont des compatriotes et des coreligionnaires qui tombent victimes de ces actes de banditisme : nous avons été émus jusqu'aux larmes, par exemple, en apprenant le massacre d'un détachement près du poste de Guentis à la fin de mai 1955, et en relevant parmi les noms des morts celui d'un Administrateur père de huit enfants, d'un lieutenant père de cinq enfants, d'un goumier algérien père de onze enfants. Et pour nous deux qui avons des nôtres en Afrique du Nord, comment n'aurions-nous pas ressenti l'indignation la plus profonde, l'émotion la plus vive, à l'annonce des massacres insensés de femmes, d'enfants, de malades, tant Français que

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 4

Musulmans ou Israélites, qui ont marqué la néfaste journée du 20 Août 1955.

Mais c'est justement parce qu'il faut faire cesser au plus tôt cet état de trouble aussi préjudiciable à la santé morale de la France qu'à celle de l'Afrique du Nord que de tout notre cœur nous avons recherché les remèdes appropriés.

JEAN² CHARBONNEAU³.

² Ndlr Miages-djebels. Sources

<http://www.academieoutremer.fr/academiciens/fiche.php?ald=326>

Jean Charbonneau (né le 02/05/1883 à Segré et mort le 01/10/1973) exerce la fonction de Général de division.

Sorti de Saint-Cyr (Infanterie de marine) en 1905, il sert comme lieutenant au Tonkin (Nord Vietnam) d'où il rentre en Europe en 1909, après avoir traversé la Chine, le Japon et la Sibérie. Il retournera au Vietnam (Sud) dès 1911.

Affecté au 1er Corps colonial entre 1914 et 1918, comme chef de section, il passe successivement de l'État major du Régiment à celui de la brigade et de la division avant d'occuper la fonction de chef du bureau "opérations" du Corps d'armée en 1918, participant aux plus importantes batailles : la Marne (1914), la Champagne (1915), la Somme (1916), l'Aisne (1917) et Reims (1918).

Passé par l'École de guerre en 1919, et nommé chef d'état-major des Troupes de Madagascar entre 1921 et 1923, il est détaché en 1924 au Secrétariat général de la Défense nationale comme représentant du Ministre des colonies. Affecté en Guinée en tant que commandant, il développe l'action culturelle, puis rejoint le Service historique de l'armée. Au Maroc en 1932, il participe comme chef d'état-major à la première liaison transaharienne, en 1934.

Après les Hautes études militaires, il est nommé Général de brigade en 1937 et affecté au Tonkin. Arrivé le 20 juin 1940 à Liverpool, il est chargé par le commandement anglais de prendre la tête des Forces françaises en Angleterre. Rejoignant l'Afrique du Nord où on lui confie la division d'Oran, il est ensuite rappelé en France pour commander les troupes indigènes.

Dès 1945, il collabore aux deux "Revue des Troupes de marine tropicales" et à "L'ancre d'or", tout en étant nommé secrétaire général de la Société de géographie commerciale.

Son statut de vice-président de l'Association des écrivains de langue française lui permet de présider la Commission des Prix littéraires.

Commandeur de la Légion d'honneur, il est titulaire de médailles coloniales et de la Croix de guerre 1914-1918.

Enfin, Jean Charbonneau est élu membre titulaire de l'Académie des sciences d'outre-mer le 19/01/1951 avant de la présider en 1970.

³ Dans le corps de l'ouvrage, les chapitres dus à la plume de Kouriba Nabhani, imprimée en majeure partie en lettres romaines, sont signées des initiales K. N. ; les chapitres que j'ai rédigés moi-même, imprimés en majeure partie en lettres italiques, sont signés de mes initiales J. C.

CHAPITRE II UN REVE LE CHEMIN DU SALUT

En ce vingtième siècle où le Progrès marche à pas de géant, j'étais tourmenté au plus haut point par la stagnation de l'Islam. Ma rêverie m'emporta jusqu'aux lieux d'où il avait émergé et s'était répandu, jadis, triomphalement sur le monde. Je me crus transporté à Médine, puis à La Mecque vers laquelle se tournent tous les croyants dans leurs prières. Je rôdais, ombre suspecte, sur ces hauteurs où Mahomet aimait à venir ruminer son œuvre de portée universelle. Je pris quelque repos dans la grotte du mont Hira où l'ange Gabriel lui transmit la révélation divine. Puis je visitais les tombes des héros, et je sentis sous mes pas la terre palpiter comme une âme, presque hostile à mon piétinement. J'ouïs des chuchotements vagues, et des esprits dont je foulais les corps m'interpellèrent :

- Etranger qui t'aventures en cette contrée, respecte la cendre des cavaliers d'Allah qui, après avoir pacifié le monde, veulent dormir en paix sous terre, heureux d'avoir accompli leur mission sacrée.

- Je ne suis pas plus étranger à vous que vous ne l'êtes à moi ! - fis-je. - Je viens de cette Afrique que vous avez gagnée à votre Cause. Votre œuvre a eu un retentissement tel qu'elle a résonné au loin, si loin de par le vaste monde, que des dizaines de peuples, des centaines de milliers d'individus ont embrassé votre doctrine. Mais ceux auxquels vous l'avez léguée s'en sont montrés indignes et l'ont sacrifiée à leur égoïsme, de telle sorte qu'ils n'ont pas tardé, eux qui furent, à un moment donné, les émancipateurs du genre humain, à tomber sous le joug des Infidèles. Le noir obscurantisme, les dissensions internes, la tyrannie de leurs potentats, l'intolérance de leurs représentants religieux et la misère morale et matérielle en résultant ont finalement corrompu ce peuple généreux, héroïque, délicat et fidèle. Il semble que ce soit à qui le maintiendra le plus longtemps possible dans cette situation précaire, pour l'empêcher de relever la tête, de voir clair et de poursuivre le cours

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 5

d'une évolution normale. Votre empire a été vendu à l'encan. Le fier coursier hennissant à travers les sables, s'enivrant de l'air libre des solitudes, est tombé sous les traits du Destin et une épaisse vermine ronge maintenant sa charogne. Vous avez eu des hommes supérieurs dans tous les domaines, et le monde moderne n'en parle guère, alors qu'il attache plus de valeur à de moins dignes représentants des Nations secondaires.

- Dis-tu vrai, Etranger, ou viens-tu troubler notre repos ? Ah ! si par malheur tu mens, que la terre s'entrouvre pour t'engloutir et te broyer les os.

- Nous n'osons croire ce qu'affirmé l'Africain - grommelèrent les Compagnons du Prophète, tels des fauves outragés - qu'à condition que l'un de nous voie de ses propres yeux. Qu'Ali ben Abou Taleb ou Khalid ben Walid enfourche sa monture, prenne l'Etranger en croupe et aille inspecter avec lui les terres d'Islam. Oserais-tu, Visiteur, lui tenir compagnie ??

- Je me ferai un plaisir et un devoir de lui servir de cicérone.

Sur ce, le plus grand général arabe, Khalid ben Walid, conquérant de l'Iraq, de l'Iran et des pays qui forment aujourd'hui l'Afghanistan et le Pakistan occidental, surgit de terre sur un fougueux étalon d'un noir d'ébène, son sabre dégainé à la main, me prit en croupe, et nous chevauchâmes à travers le temps et l'espace. Elevé à quelques mètres du sol, il évoluait plus aisément qu'un poisson dans l'eau et chacune de ses enjambées le ramenait de frontière en frontière. Ravi par sa rapidité supersonique, tout en guidant sa course, je me permis de l'interpeller :

Moi. - Est-ce vrai, chef intrépide, que sur votre lit de mort vous vous plaignâtes de n'être point tombé en plein champ de bataille, ne trouvant pas à votre goût de mourir hors du danger ?

LE CHEVALIER. - C'est ce qu'il y a de plus vrai. Mais où me conduisez-vous ?

Moi. - Fermez les yeux sur tout ce que vous allez voir, nous l'examinerons au retour. Je veux vous montrer d'abord les limites du monde islamique, ou plutôt de ce qu'il fut, jusqu'où votre marée est allée

buter, car elle a déferlé bien au loin. Les neiges du septentrion seules l'ont arrêtée au Nord ; elle s'est répandue au Sud jusqu'aux forêts vierges. Elle n'est pas allée à l'Est sans convertir une partie de l'innombrable peuple jaune ; enfin à l'Ouest seul l'Atlantique a ralenti son élan. Pour que quelques milliers de cavaliers se fussent manifestés de la sorte, il leur fallût bien un concours d'en haut.

LE CHEVALIER. - Bien que je sentisse que notre élan était irrésistible, je n'eusse jamais imaginé un tel débordement de la planète par nos forces.

Moi. - Maintenant que je vous ai indiqué les limites de votre ancien Empire, revenons sur nos pas et procédons à un examen plus minutieux.

LE CHEVALIER. - Pourquoi qualifiez-vous d'ancien cet Empire ? N'est-il plus islamique ? Les gens n'y croient-ils plus en Allah ?

Moi. - Ils se complaisent tellement dans cette adoration qu'ils ont oublié leur développement humain, et l'empire du monde leur a glissé d'entre les mains.

LE CHEVALIER. - Le Prophète, à ce que je sache, ne leur a-t-il pas recommandé d'aller chercher, partout où elle se trouve, la science que lui, moraliste inspiré, ne pouvait leur enseigner. Il s'était défendu de faire des miracles, n'étant qu'un homme comme les autres.

Moi. - Ils ont pourtant divinisé sa personne et se sont crus assurés d'entrer au Paradis par le seul fait qu'ils descendent de lui.

LE CHEVALIER. - Une telle déviation est inouïe Quelle déchéance !

Moi. - Quand un peuple n'use plus du libre examen, il s'égare. Juste après l'avènement du troisième Khalife, Othman ben Affane, auquel on reprocha de favoriser ses proches, les intrigues ont commencé par miner le corps islamique. Par sa victoire sur Ali, cousin et gendre du Prophète, Moavia ben Abou-Sofiane érigea Damas la fastueuse comme sa capitale, où les Omeyyades régnèrent de 661 à 750 après J.C. Les Abbassides, descendants d'Al-Abbas, oncle du Prophète, profitèrent de leur corruption pour les supplanter, en transférant leur capitale à Bagdad où ils régnèrent jusqu'en 1250. Il est vrai que les Omeyyades allèrent fonder une seconde dynastie en Espagne où Cordoue brilla d'un éclat sans pareil de 756 à 1031 après J.C. Une poussière de petites dynasties se disputèrent l'Afrique, tels les Aghlabites en Tunisie (Kairouan), les Rostémides en Algérie (Tiaret) et les Edrissides au Maroc (Fès), sans compter les Almoravides qui, remontant de la Mauritanie, fondèrent Marrakech, les Almohades qui firent déferler sur l'infortuné Mogrheb les

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 6

vagues des Banou-Soulaïm et Banou-Hilal, et enfin les petites royautes de Bougie, Tlemcen et d'ailleurs.

LE CHEVALIER. - Le Prophète avait déjà éprouvé d'énormes difficultés pour rassembler les Arabes d'Arabie. Quelle poigne de fer eût-il fallu pour diriger les Musulmans du monde entier ?

Moi. - Ajoutez à cela les dissensions internes, les disputes sur les points du Dogme, un cœur ramolli par les plaisirs vulgaires, un esprit enclin à la paresse. Ils n'ont pu sauvegarder un certain type d'homme universel, si heureusement ébauché par l'Islam.

LE CHEVALIER. - Ne l'ont-ils pas pressenti : la vie est une lutte perpétuelle ; malheur au guerrier qui s'endort sur ses lauriers ; le Destin guette nos moindres défaillances ?

Moi. - Laissez-moi vous citer les peuples que vous avez soumis.

LE CHEVALIER. - A quoi bon ! puisqu'ils n'étaient pas mûrs pour entendre l'enseignement du Prophète, qu'ils ont dénaturé son œuvre et ruiné le véritable Islam !

Moi. - Je n'ai pas fini de vous étonner ! Sous la garde vigilante de leurs rudes mercenaires d'Asie, les Sultans arabes se sont laissés aller à la jouissance.

LE CHEVALIER. – Ah ! je m'en serais donné à cœur joie de faucher parmi ces têtes mûres pour la mort.

Moi. - Les Ottomans s'en chargèrent et leur ravirent le pouvoir en le confiant à l'un de leurs chefs, Koulagou, Ils prirent d'assaut Constantinople dont ils firent leur capitale, conquirent toute l'Europe balkanique et ne s'arrêtèrent que sous les murs de Vienne devant le flot des Polonais. Bien qu'éclipsés momentanément par Gengis Khan et Tamerlan, ils ne tardèrent pas à s'imposer grâce à leur discipline et à leur esprit d'organisation. Mais assailli de tous côtés par les Puissances européennes, cet Empire ottoman ne tarda pas à s'écrouler. De sages réformes, opérées par une main ferme, auraient seules pu lui épargner la chute catastrophique.

LE CHEVALIER. - Mais les nôtres qui avaient l'ardeur guerrière pour vaincre, que ne s'étaient-ils inspirés des institutions des peuples policés qu'ils ont soumis, tels que Grecs, Persans et autres. La guerre n'est qu'une crise dans la vie humaine. C'est dans la paix que s'élabore la synthèse des valeurs.

Moi. - Ils eurent de l'engouement pour le savoir, traduisirent les ouvrages anciens qu'ils transmirent à l'Occident. Mais leurs savants ont été mis à l'index par les partisans du Dogme, ce qui fait que l'idée du progrès a simplement frôlé le glacis islamique sans le pénétrer salutairement.

LE CHEVALIER. - Nous leur avons inculqué un Idéal, nous avons conquis pour eux un monde, et nos rustres descendants n'ont pas su jouer le rôle de représentants du Progrès qui leur échut.

Moi. - Empressez-vous de voir comment a été dilapidé votre héritage. La Chine et la Russie s'en sont approprié deux bons morceaux, les Etats européens le reste. Quant aux Turcs, Iraniens, Afghans, Pakistanais, Indonésiens, leur salut tient à un fil.

LE CHEVALIER. - Et tous ces peuples continuent à se dire musulmans ?

Moi.- Plus que jamais !

LE CHEVALIER. - Allah n'a que faire de leur ferveur religieuse !

Moi. - Ils ont abandonné ce monde pour l'Au-delà.

LE CHEVALIER. - Le Paradis appartient aux libres, aux braves, aux chercheurs. Le feu de la Géhenne attend ces oisifs.

Moi. - Venez voir leur misère. Ne sont-ils pas plutôt à plaindre.

LE CHEVALIER. – Dites : à secouer. Ils ne prennent plus goût à la vie, en laquelle doit se manifester le divin.

Moi. - Cette Intelligence qui a déserté le monde islamique, les autres Nations l'utilisent pour consolider leurs positions.

LE CHEVALIER. - N'ont-ils pas compris que la Religion qui apaise notre angoisse métaphysique n'a rien à faire avec les sens de la terre.

Moi. - Ils se sont complu à trouver tout dans la Religion, et en faisant travailler les autres pour eux, ils se sont à leur tour réveillés esclaves.

LE CHEVALIER. - Deux sortes de gens méritent seuls de jouir du repos : ceux qui prennent soin de l'œuvre qu'on leur lègue et ceux qui profitent du fruit de leur labeur.

Moi. - Venez voir jusqu'à quel point ils ont perdu la tête, jusqu'à se voir manœuvres, simples marionnettes, par l'Etranger. Venez voir ces Indonésiens qui se délivrent à peine du joug d'une petite Nation, ces Pakistanais imprudents qui sollicitent le partage de l'Inde leur Mère commune, ces roitelets moyen-orientaux installés au Pouvoir par un agent du Service des Renseignements d'une Puissance étrangère.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 7

LE CHEVALIER. – Ah ! les stupides, les inconscients, les lâches !

Moi. - Venez voir cette Afrique du Nord où les dissensions sont plus flagrantes encore.

LE CHEVALIER. - Je commence à me rendre compte que l'Islam a empreint de sa touche superficielle des peuples qui tôt ou tard reviendront à leurs particularismes locaux.

Moi. - Cela s'est déjà produit en Turquie et ailleurs. Le lien se rompt entre les pays islamiques. Les grandes Puissances se chargent d'en attirer le plus possible dans leur orbite.

LE CHEVALIER. - Quand nous soumîmes les Pays étrangers, nous subîmes l'attraction de leur civilisation que nous aurions dû adopter et développer. Nous, peuple du désert sans civilisation matérielle, mais à riche humanité, nous apportâmes à ces pays notre Religion comme réconfort moral. Pourquoi, par exemple, les musulmans modernes n'optent-ils pas pour la civilisation occidentale qui s'est imposée à eux ? Les civilisations se succèdent, et il est toujours avantageux d'être à la pointe du Progrès.

Moi. - C'est là que je vous attends, chevalier d'Allah !

Pouvez-vous nous enseigner les moyens de notre résurrection, tant nous sommes dans l'attente d'un sauveur. Bien que nous ayons le pressentiment de notre effroyable retard, nous ne savons comment évoluer au juste.

LE CHEVALIER. - De quel pays es-tu, toi qui parles si sensément ?

Moi. - D'Algérie, la contrée au centre du Moghreb.

LE CHEVALIER. - Je savais bien que le salut viendrait des périphéries de l'Islam. C'est de vous, qui êtes au contact de l'Occident, que dépend l'avenir islamique.

Moi. - Pourtant les peuples les plus proches des lieux saints, qui se font passer pour les authentiques représentants de l'Islam, nous traitent d'abâtardis sous prétexte que nous parlons moins bien qu'eux-mêmes l'arabe littéral, et que nous ne jouissons pas d'une liberté politique aussi grande que la leur.

LE CHEVALIER. - Leur liberté politique n'est qu'un trompe-l'œil, car la masse demeure arriérée.

Moi. - Je veux vous poser une question.

LE CHEVALIER. - Rien de ce qui nous touche ne m'embarrasse.

Moi. - Comment concevez-vous que de la presque île arabique soit parti un mouvement historique aussi universel que l'Islam qui a fait tache d'huile sur une bonne partie de la planète ?

LE CHEVALIER. - Pour la simple raison que la presque île arabique n'ayant jamais été occupée par aucun envahisseur, ses habitants ont pu développer normalement leurs facultés. Et Dieu sait si sont grandes les possibilités de l'homme libre : d'instinct il devient métaphysicien, il aspire aux hauts faits.

Moi. - On ne saurait mieux dire. Revenons à votre programme d'émancipation.

LE CHEVALIER. - Il doit vous paraître clair, maintenant.

Moi. - J'en ai saisi les bribes, j'en veux un exposé magistral.

LE CHEVALIER. - Les discours n'ont jamais avancé ceux que tant de soucis matériels accaparent. Seuls de géniaux novateurs peuvent leur imposer un état de choses nouveau.

Moi. - En Turquie, la révolution kémaliste a été heureusement amorcée.

LE CHEVALIER. - Il faut qu'elle le soit partout ailleurs, et qu'on cultive en même temps l'universalisme islamique.

Moi. - Vous voulez dire que vous préférez une révolution comme celle du Japon, lequel a conservé sa religion tout en se modernisant.

LE CHEVALIER. - Quoiqu'il ait adopté la science occidentale, le Japon reste handicapé par sa religion mythologique et nationaliste.

Moi. - Et alors comment concevez-vous qu'on s'émancipe, en gardant sa religion sans conserver entièrement sa foi ?

LE CHEVALIER. — Je veux dire que la Religion a perdu son importance sur le plan terrestre, et qu'elle est devenue une mystique privée. Elle incite d'ailleurs au pouvoir absolu qui n'est qu'une survivance du passé.

Moi. - Mais de nos jours, ne voit-on pas la matière étatisée menacer la personne humaine ?

LE CHEVALIER. - Pas plus que je n'accepte la tyrannie politique des religions, je n'accepte celle des techniques.

Moi. - Autrement dit, selon vous, rien ne doit léser le libre épanouissement de l'individu.

LE CHEVALIER. - Tout doit le favoriser !

Moi. - En définitive, quel est le chemin du salut que vous nous prescrivez ?

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 8

LE CHEVALIER. - Vous voyez autour de vous de grands peuples, amants du progrès, vivre libres et prospères. Mettez-vous à leur école. Dès que vous aurez des élites en nombre suffisant et d'éminents représentants de la pensée, tenez de grands congrès. Que les gardiens de la Foi éclairés par la science moderne, en confrontant leur civilisation avec d'autres, se concertent pour effectuer les réformes qui s'imposent, pour ce qui est de la simplification du Culte, du statut juridique de la femme, de l'organisation sociale, de l'urbanisme. Secouez de vos épaules ce manteau loqueteux du vieil Islam, et faites votre apparition prometteuse dans l'arène mondiale. Cela ne se fera pas sans quelque dégât, car en pâtira la conjuration des fourbes qui vous commercialisent.

Allez méditer ces idées et les confier aux gens sensés. Je vous quitte pour mes compagnons qui dorment sous terre, et auxquels je ne manquerai pas de révéler l'état déplorable où se trouve embourbé l'Islam. Je mesure d'ici quelle indignation sera la leur.

KOURIBA NABHANI.

CHAPITRE III C'ETAIT UN REVE... UN JOLI REVE !

Que je vous envie, mon cher Kouriba Nabhani, d'avoir fait ce beau voyage à travers les nuées en compagnie d'un si noble et vaillant chevalier. D'un coup d'œil vous avez pu embrasser l'immensité des terres sur lesquelles a déferlé la grande vague des invasions musulmanes parties de l'Arabie, c'est-à-dire un vaste champ clos qui s'étend des provinces de l'ouest de la Chine à l'Atlantique, et des régions soudanaises jusqu'au cœur de la vieille Europe. Cette vague, cependant, comme celle de la mer, a connu le flux et le reflux, et dans cette Europe, si les Arabes ont occupé le Sud de l'Espagne pendant sept siècles, si l'Islam a planté quelques antennes sur le Danube, on ne peut vraiment considérer comme pays d'obédience musulmane que l'ancienne Turquie, dont la capitale fut longtemps Constantinople.

La vérité historique m'oblige à employer cette expression « pays d'obédience musulmane » de préférence à celle « d'Etat arabe », et je m'en excuse tout de suite auprès du vaillant Khalid ben Walid - car si les Arabes ont été, par exemple, les magnifiques « entraîneurs » de la conquête de l'Espagne et de l'invasion de la France, ils ne constituaient qu'une petite minorité parmi les combattants, et d'autre part du point de vue racial, il serait malaisé d'incorporer aux Arabes les musulmans noirs du Soudan, les deux cents millions de musulmans russes, chinois, indiens ou indonésiens, et même les Ottomans, les Iraniens et les Afghans.

Ce point acquis, le chapelet des pays soumis à la loi musulmane s'étend encore, des rives atlantiques du Maroc jusqu'au Yunnan, sur un beau bout de ruban d'environ quatorze mille kilomètres, c'est-à-dire plus du tiers de la circonférence de la terre. Mais son étendue dans le sens de la latitude est beaucoup moindre : à l'ouest, elle dépasse à peine deux mille kilomètres de la forêt équatoriale de la Côte d'Ivoire à la Méditerranée, pour atteindre vers l'Est environ trois mille cinq cents kilomètres du sud de l'Arabie au nord de la Mer Caspienne, ou de l'Indonésie au Thibet. Je

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 9

concède qu'il y a, assez loin au Sud, vers Zanzibar et les Comores, quelques avancées musulmanes⁴ ; par contre, la grande majorité des noirs, convertis de date assez récente, sont des musulmans généralement assez tièdes. En gros, la masse des peuples que peut revendiquer l'Islam est à cheval sur le trentième parallèle que concrétisent sur le sol quelques cités aux noms prestigieux, Marrakech, Tripoli, Le Caire, Bassora et Lhassa ; ils s'échelonnent entre le quarante-cinquième parallèle (mais seulement en Asie), et le dixième parallèle de latitude nord, avec des éléments au sud de l'Equateur, notamment en Indonésie.

En réalité, - et le général Khalid ben Walid aurait dû le constater sans aigreur - le bloc islamique est le plus important du monde après le bloc russo-sibérien. Il présente toutefois une certaine disproportion, que n'a point ce dernier, entre sa longueur et sa largeur, celle-ci variant du quart au sixième de celle-là, et cette constatation m'amène à quelques réflexions.

Ce n'est point par hasard que l'Islam s'est propagé sensiblement le long du trentième parallèle, et ne s'en est pas très sensiblement écarté. Les Arabes, bien qu'on leur doive des progrès dans les calculs nautiques, ne sont point de grands navigateurs ; habitués au climat sec et chaud de la presqu'île arabique, amoureux des larges horizons, et aussi des grandes randonnées à cheval ou à chameau, ils ont redouté les plaines froides de l'Asie russe, et tout aussi bien les pays de brousse et de forêts tropicales de l'Afrique ou de l'Inde, dont l'humidité ne convient ni à eux-mêmes, ni à leurs montures.

Ainsi, au nord comme au sud, l'expansion de l'Islam par la force des armes a trouvé ses limites dans des conditions géographiques défavorables. L'exemple de l'Afrique noire est typique : de ce côté tout au plus peut-on rappeler la chevauchée du Pacha Djouder, de Marrakech à Tombouctou, vers l'an 1590 ; encore s'agissait-il, sans aborder nulle part

les régions de caractère tropical, de traverser une zone d'allure essentiellement « arabe » avec ses ergs, ses oueds ensablés, parcours idéal pour les chevaux et dromadaires ; au surplus, dans cette expédition guerrière, commandée par un « renégat » espagnol, et composée surtout de « renégats » et de Berbères, combien figuraient peu d'Arabes purs ? Mais la « guerre sainte » prescrite par la Chaada peut être réalisée par une propagande pacifique, et ce sont surtout des colporteurs, tels que les Dioulas, qui ont apporté l'Islam en Afrique occidentale, de tribu en tribu, dans leurs ballots. Il en a bien été de même sur « les routes des épices » qui conduisent du Proche-Orient vers l'Extrême-Orient.

En bref, le tempérament particulier de la race arabe et les accidents de la géographie ont créé une sorte de fatalité historique qui a cantonné l'Islam dans ce long fuseau qui s'effile de l'Atlantique au bassin du Yang tsé Kiang, fuseau dont Médine et La Mecque occupent d'ailleurs sensiblement le centre. La progression s'est donc accomplie à la fois d'est en ouest, et d'ouest en est.

Mais rarement du nord au sud, ou inversement. Et là un rapprochement s'impose. La plupart des conquérants qui ont édifié en quelques années de vastes empires, Philippe et Alexandre dans l'antiquité, Attila, Charlemagne, Gengis Khan dans l'époque moyenâgeuse, puis Napoléon, enfin Hitler, ont poussé leur action, de proche en proche, d'ouest en est ou d'est en ouest, c'est-à-dire dans le sens de la longitude, et donc à travers des pays de même latitude. On peut expliquer ainsi un tel fait : dans ces pays, les armées conquérantes trouvent les mêmes ressources, le même genre de vie, le même climat que sur leur propre sol, alors qu'il en est tout différemment si l'on progresse au contraire du nord au sud ou du sud au nord.

Mais ces grands empires se sont très vite effondrés, et sans doute parce que les peuples de même latitude possédant la plupart du temps des tempéraments analogues, des civilisations comparables, les vaincus d'hier ont été capables de s'assimiler très vite les méthodes qui avaient permis au vainqueur de les subjuguier. Tout au contraire, les empires qui se sont fondés lentement dans le sens de la latitude ont généralement duré : ce fut le cas des Romains qui avaient fait tache d'huile au nord

⁴ Et même quelques centaines de mille musulmans répartis dans les vastes territoires du Brésil, et à peu près autant en Argentine.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 10

jusqu'en Grande-Bretagne, au sud jusqu'au Soudan, et c'est précisément l'extension de cet empire vers l'est jusqu'à l'Asie Mineure qui provoqua sa décadence et son éclatement. Et pourquoi l'empire eurafricain français porte-t-il en lui de grandes promesses ? C'est qu'une marche lente du nord au sud, c'est-à-dire à travers des régions de sols et surtout de climats différents, a permis d'agglutiner progressivement des pays de civilisations fort dissemblables, mais qui sont complémentaires les uns des autres en raison de l'immense variété de leurs ressources.

Revenons-en au long fuseau des pays d'obédience musulmane. Etaient-il possible de les conserver groupés en un vaste empire sous l'autorité d'un même Calife en un « Islamistan », (selon une expression qui aurait pris naissance au Pakistan) ? Certes, entre tous ces pays, il existe, comme l'a écrit le professeur Charles-André Julien, un « dénominateur commun », et même plusieurs : la religion tout d'abord, puis la langue arabe, qui ne s'est pas imposée exclusivement, mais est parlée de Java au Maroc, enfin ce sentiment que Renan considérait comme l'un des fondements du patriotisme, « le souvenir des grandes choses qu'on a faites ensemble ». Cependant, si aiguë que soit chez certains Arabes la nostalgie d'un passé de domination glorieuse sur un bon tiers des « terres connues » à l'époque médiévale, une telle conception apparaît périmée : même en tenant compte du perfectionnement actuel des moyens de liaison et de transmission, l'intelligence la plus lucide doublée d'une poigne de fer serait désormais incapable de maintenir son autorité sur un ensemble de peuples aussi éloignés les uns des autres, - et dont d'ailleurs les intérêts particuliers s'opposent souvent. Car c'est là le fait nouveau : le Korân a constitué un excellent code de la vie sociale chez des peuples pasteurs ou guerriers, mais on n'y saurait puiser les réglementations précises qu'exige le développement des économies modernes, en une période où c'est justement dans les pays musulmans qu'ont surgi de nouvelles richesses naturelles, notamment le pétrole et les phosphates.

Et puis l'idée religieuse elle-même s'est affaiblie dans ces divers pays, tout au moins parmi les élites et les classes dirigeantes : le général Khalid ben Walid semble d'ailleurs le constater sans amertume, puisque pour lui la religion n'est plus qu' « une mystique privée », qu'il réclame

une simplification du culte, et qu'en souhaitant la généralisation de la révolution kémaliste, il semble prôner implicitement la « laïcisation » des Etats se réclamant jusqu'alors de l'Islam. Mais comment dans ce cas peut-il en même temps souhaiter « l'universalisme islamique » ? Si la religion musulmane n'est plus - pour employer une autre expression de Renan, appliquée au christianisme, mais qui celle-là a fait long feu - que « l'ombre d'une ombre », ou « le parfum d'un vase vide » -, comment penser cimenter par le seul lien d'une langue - non exclusive - ou de grands souvenirs communs, mais lointains, tant de peuples échelonnés à travers le monde ? Des liens analogues unissent la France, la Belgique wallonne et la Suisse romande : ces pays n'en désirent pas moins leur autonomie. Il en est de même des nations latines qui possèdent la même foi chrétienne, et dont les langues sont toutes issues d'une même langue-mère, et on peut en dire presque autant des nations slaves.

L'Islamistan, dépouillé de son caractère essentiellement religieux, ne saurait plus être qu'une vue de l'esprit, et en fait, sous l'influence des nouvelles conditions politiques et économiques qui régissent le monde moderne, nous avons assisté non pas à sa renaissance, mais plutôt à sa liquidation définitive. Des regroupements ont été tentés : l'Iran, l'Afghanistan, le Pakistan et les éléments islamiques d'Indonésie auraient tendance à former un bloc musulman asiatique avec les yeux tournés surtout vers l'Extrême-Orient ; la ligue Arabe, axée plutôt vers le Proche-Orient, groupe théoriquement l'Iraq, la Syrie, le Liban, la Jordanie, le Hedjaz, le Yémen, l'Égypte et la Tripolitaine, mais la fragilité de cette association a été démontrée par son total échec devant le front que lui oppose résolument le petit État d'Israël ; et puis, l'Iraq vient de signer ostensiblement un pacte d'amitié et d'alliance avec la Turquie ; or, celle-ci a fait bande à part en adhérant au Pacte Atlantique dans le clan des puissances occidentales⁵. Les Musulmans répartis dans les colonies britanniques ou dans notre Afrique noire se déclarent fidèles aux puissances souveraines. Restent les trois territoires réunis en Afrique du

⁵ Il est même probable que le Pakistan et l'Iran feront un pacte d'amitié avec la Turquie.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 11

Nord sous le drapeau de la France, la Tunisie, l'Algérie, le Maroc⁶ : soumis à des régimes politiques différents, ne présentant pas d'ailleurs une homogénéité complète du point de vue ethnique, ils éprouvent cependant entre eux un sentiment de solidarité qui est assurément plus vivant qu'à l'égard des États de la Ligue Arabe, et à fortiori des lointains États asiatiques.

La conférence de Bandoeng, qui aurait pu être à la base de la reconstitution d'un Islamistan, a apporté au contraire la preuve que les différents pays musulmans sont écartelés entre des tendances bien diverses et vraiment dans l'impossibilité de se mettre d'accord sur un règlement de politique générale.

Quant à nous, qui avons à notre porte en Afrique du Nord trois de ces pays musulmans - avec lesquels nous avons d'ailleurs tant d'intérêts communs - c'est à travers ceux-ci que nous étudierons les desiderata de l'Islam, et notamment la valeur des réformes que préconise le général Khalid ben Walid ou que vous préconisez vous-même, mon cher Kouriba Nabhani.

Aussi, tout d'abord, allons-nous nous transporter avec vous en Algérie, dans votre oasis natale, que vous allez nous dépeindre et où vous donnerez la parole à vos compatriotes.

J. C.

⁶ Dans un discours à la Chambre des Députés, le 11 Décembre 1954, M. René Mayer, ancien Président du Conseil et député de Constantine, a mentionné incidemment que les trois seuls pays musulmans ne jouissant pas de l'indépendance totale étaient précisément l'Algérie, la Tunisie et le Maroc. Cette constatation a soulevé de vives réactions dans les milieux d'Afrique du Nord, tant d'ailleurs chez les Français que parmi les « indigènes ». Cependant la suite de son exposé a montré qu'à défaut de l'indépendance, les habitants des trois pays jouissaient d'un standing de vie et même d'une liberté qu'ignorent leurs coreligionnaires des autres pays musulmans

CHAPITRE IV

SOUS LES OMBRAGES DE LA DELICIEUSE TAMARA

Tamara est cette fameuse station hivernale du Sud algérien, qui s'achemine allègrement vers ses trente mille habitants parmi lesquels l'élément judéo-européen, qui tient tout entre ses mains, ne compte guère cependant que pour le dixième. En ce matin d'avril si limpide, le gazon tapissant l'immense palmeraie est encore tout humecté de rosée. Cent mille palmiers-dattiers constituent à cette oasis un véritable rideau de protection au sud contre le vent torride d'été et au nord contre le vent glacial d'hiver ; ils croissent le long de l'oued aride qui lui en grignote quelques-uns à chaque crue, car, celle-ci, deux ou trois fois l'an à la saison automnale des pluies, le transforme, pour une semaine tout au plus, en un effrayant fleuve de boue à l'allure torrentielle.

La blanche maison style mauresque du père Smaïl, l'une des rares habitations autochtones sises dans le quartier moderne, propre, aux rues rectilignes et où sont concentrés les organismes administratifs, se réveille bruyante comme à l'accoutumée et ce par la volonté du maître de céans. Celui-ci, après avoir fait ses ablutions et récité sa prière quotidienne de l'aube, prend son café noir et, sans dire bonjour à personne, sort en claquant la porte, que sa femme à demi-somnolente referme derrière lui en maugréant.

L'attention du père Smaïl se concentre sur trois objets : Allah qu'il vénère pour aller au Paradis, l'argent qui donne de l'importance ici-bas, et sa femme qu'il a épousée, à peine pubère, alors qu'il était quinquagénaire, et qui lui a donné une douzaine d'enfants dont la moitié sont morts en bas âge, pour monter tout jeunes au Ciel - à ce qu'il prétend -, mais en réalité à la suite de maladies infantiles, dues à la négligence des parents.

En ce moment précis, cet homme qui ne fume, ni ne boit, ni ne s'est livré à aucun excès, se dirige d'un pas alerte, bien qu'il soit octogénaire, vers le souk de la ville afin d'y glaner les dernières nouvelles et de s'y enquérir du prix des denrées, une hausse l'affectant moins qu'une baisse, celle-ci

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 12

étant, à son sens, révélatrice du désargentement des masses et annonciatrice du marasme économique.

Au préalable, à grands coups de poing assénés dans la porte, il va réveiller son fils aîné Rachid qui a le malheur de loger au premier étage d'un immeuble contigu au sien, et il s'esquive sans attendre de réponse.

Avant de traverser la rue principale qui le sépare du parc communal, il demande l'heure à un passant qui, ne comprenant pas l'arabe, l'injurie. Le père Smaïl, ne sachant pas de son côté le français, évite l'inconnu apparemment menaçant.

Il emprunte l'allée centrale du Jardin public presque déserte à cette heure matinale, en admire l'ordonnement, y goûte un instant heureux de sérénité parfaite. Son regard se porte sur les séguyas cristallines dont le précieux élément liquide va irriguer les coins les plus reculés de la palmeraie qui se développe à perte de vue, en même temps qu'augmente sa population, ce qui n'arrange rien, puisque l'eau, dont le débit demeure stationnaire, ne suffit plus à satisfaire à la fois les besoins d'irrigation et de consommation locales.

Drame aigu du Sahara assoiffé où les nappes d'eau souterraines abondent pourtant ! C'est plutôt le moyen de financer les travaux qui fait défaut. Je passe sur la pauvreté d'imagination des Tamaris qui n'ont pas eu l'idée d'élever un barrage pour emmagasiner cette eau de l'Oued en perdition, à chaque crue, et dont l'apport aurait été appréciable. L'entente sur aucun point n'a pu se réaliser entre les Tamaris qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et que séparent des divergences de clans.

Décidément, il faudrait à Tamara un bon maire qui aurait l'oreille de l'Administration, imposerait silence aux féodaux rapaces et stimulerait l'ardeur des jeunes en les faisant œuvrer pour le salut commun. Il en a existé un fameux, celui auquel on doit la fondation de Tamara ; il n'y a pas de raison pour qu'il ne s'en trouve point d'autre qui contribue à son plein épanouissement.

Le père Smaïl n'est touché ni par le gazouillement des oiseaux qui le dominant, ni par la grâce ployante des coquelicots qui lui font fête. Ses yeux se crispent, atteints par les souples faisceaux du soleil naissant qui transpercent la feuillée.

D'où vient que ce pieux mahométhan ne goûte pas suffisamment la Nature au point de s'y dissoudre comme le Noir ou de communier avec elle comme l'Européen ! La majesté des forêts, le charme des sites agrestes frappent peu l'imagination du natif du désert. Les arbres n'ont pour lui d'importance qu'en fonction des produits qu'ils donnent. Je sais que toute une civilisation s'est épanouie en Orient et en Occident d'Islam où l'on a contribué aux progrès de l'agriculture et où l'on a eu de l'engouement pour les bosquets et les cascades. Je sais qu'ont existé Saâdi, Omar Kheyam et Maçoudi, entre autres, dans les ouvrages desquels la Nature n'est point absente. Mais leurs modes de sentir sont presque étrangers au musulman actuel qui s'est attaché à cultiver sa traditionnelle humanité au détriment d'un contact direct avec la nature, qui eût acheminé ce rigoureux monothéiste vers un panthéisme qu'il juge dissolvant.

Le premier geste de Rachid, après l'intervention de son père, a été de se lever sans hâte. Bien qu'il n'aime pas faire la grasse matinée, cela lui répugne de devancer Phoebus. Une fois débarbouillé, habillé et son déjeuner pris, il gagne son bureau du rez-de-chaussée. Ce garçon, approchant maintenant de la trentaine, a recueilli dans diverses Universités une foison de diplômes, ce qui ne l'a pas empêché de faire de l'agriculture pour vivre, tout en s'attelant à la tâche présentement ingrate, mais combien riche de promesses, du rapprochement franco-musulman. Il a contre lui et le fanatisme des siens et un certain sectarisme des Européens. Mais Rachid ne désespère pas, ayant la ferme conviction que le monde a dû souvent son avancement à l'initiative hardie de rares individus qui, en travaillant sans relâche dans l'ombre, ont toujours fini par tracer son cours à l'évolution.

En se laissant aller à de telles pensées, il sent subitement le vacarme grandir autour de lui dans la cour où ses jeunes frères et sœurs

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 13

indisciplinés, surgis par la porte communicante, font un tohu-bohu insupportable, renversant tout sur leur passage, poursuivis par leur mère qui les menace du bâton. Pour comble de malheur, Sélim, l'autre grand garçon de la famille, le buveur comme on le surnomme, a fait irruption dans la maison, y semant la terreur, tellement il est ivre ce jour-là. Il s'apprête à rafler tout ce qui lui tombe sous la main pour aller le vendre à vil prix au marché, et avec l'argent ainsi amassé, boire jusqu'à s'enivrer davantage. On a beau l'expulser, le mettre en prison, rien n'y fait ; il demeure incorrigible. Un jour qu'on le dirigeait vers un centre de rééducation, il sauta d'un train en marche et s'en sortit avec quelques égratignures ; un autre jour qu'on lui avait fermé la porte au nez, il emprunta la gouttière pour faire sa réapparition comme un diable dans le logis par la terrasse. Le père Smaïl a défendu qu'on ouvre à ce bâtard, qu'on lui donne à manger, car, pour ce croyant exemplaire, le vin, c'est Satan en personne ; il vous ôte la raison, lâche bride aux sens, incite au crime ! De là cet antagonisme entre lui et son fils Sélim qu'il avait choyé enfant et a renié depuis qu'il l'a vu mal tourner. Pour avoir tenu le vin en si grand discrédit et n'avoir pas soupçonné le faible que la nature humaine peut avoir pour lui, le père Smaïl a ôté toute chance de rachat à son fils qui, en désespoir de cause, a fini par se noyer dans l'alcool.

Rachid, ne pouvant supporter plus longtemps la présence de l'intrus qui s'apprête à mettre à sac la maison, le met à la porte avec éclat ; puis, afin de rétablir le fil de ses idées, il va lui-même se reposer au Jardin public, mais là, le va-et-vient des flâneurs curieux le dérange quelque peu. Les bancs se trouvent bientôt tous occupés autour de lui, et il se sent bombardé par des dizaines d'yeux inexpressifs. Les Tamaris, fainéants par essence, s'ils se sont attablés aux cafés maures, en train de jouer ou de discuter de la pluie et du beau temps, viennent se réfugier sous les reposants ombrages de ce vrai Paradis d'Allah.

Heureusement travaille pour eux en silence le palmier-dattier dont la récolte subvient tant bien que mal à leurs besoins. Toute autre activité leur est fermée, du fait de leur incompétence et peut-être, pense Rachid, d'une certaine politique d'endiguement des intelligences. Plusieurs

d'entre eux vivent de l'élevage du mouton, d'autres de commerce, et la masse s'accroche aux privilégiés, végète ou émigre en France.

Quand on jette un coup d'œil autour de soi, et qu'on observe l'azur immaculé, l'éclat du soleil, la netteté des montagnes violettes se profilant au Nord, le désert plat s'étalant au Sud, les chameliers qui passent, cette mana qui filtre d'en-haut, il ne fait aucun doute que le paysage est authentiquement islamique avec la passion, le laisser-aller, et la vanité des choses de ce monde qui lui sont inhérents. Reste que la France y est venue apporter l'ordre et le doter d'une superstructure qui rappellent partout sa présence à ceux qui sont tentés de l'oublier. Aussi, attirés par le modernisme et entraînés malgré eux dans le cycle du progrès, les gens de ce pays se désislamisent peu à peu et dans leur comportement, leur mode de vie, manifestent des tendances tout autres que celles des vieilles générations qui s'éteignent. On marche désormais tête nue, on boit du vin, on discute de politique, on se mécanise, quoique rudimentairement, et c'est à une situation nouvelle où l'on parle de la séparation du Culte et de l'Etat, de l'émancipation féminine, de la scolarisation totale, etc., que la Puissance occupante doit désormais faire face.

Soudain, Gustave l'entrepreneur de travaux publics passe devant Rachid qui, méditatif et le regard figé au loin, ne peut répondre à son salut et ne distingue sa silhouette qu'une fois qu'il s'est éloigné. Il éprouve d'abord le besoin de courir après lui, mais un tas de souvenirs du même coup l'assaillent au sujet de cet étrange personnage, l'un des premiers Européens installés à Tamara, Gustave aurait eu du penchant pour le Christianisme, si maints complexes ne l'avaient empêché de voisiner à l'église de Dieu avec ses concitoyens dévots qu'il prend d'ailleurs pour des aventuriers ou des gens incultes. Mais le curé l'a blessé en ne le traitant pas comme l'homme exceptionnel qu'il se croit. Alors il eût, paraît-il, un faible pour l'Islam, et on l'a vu, à un moment donné, apporter de l'encens et des cierges au Marabout : un différend qui l'a opposé à un client indigène, auquel il a construit un plafond qui s'est écroulé, a suffi à le rejeter hors de toute religion, et depuis il est redevenu sceptique. Ce misanthrope, désormais retranché dans sa villa, vit du fruit de son exploitation, en compagnie d'une artiste peintre qui, ayant vu sa vocation

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 14

s'éteindre avec l'âge, s'est trouvée réduite à faire la cartomancienne, ce qui lui réussit bien mieux.

Ainsi Rachid laisse-t-il divaguer sa pensée, et voici qu'il sent la main de l'Imam se poser sur son épaule. Au lieu de diriger à la mosquée l'office sacré, ce pour quoi il est grassement payé, l'Imam charge un vieux taleb de l'y remplacer en lui faisant quelques aumônes, pendant que lui, devenu en plus de cela indicateur de police, arpente les rues en quête de renseignements divers. Jalouse-t-il, craint-il quelqu'un, est-il monté contre quiconque par un instigateur, l'Imam va raconter à son sujet, au Service des Renseignements, les pires médisances : il en fait un antifrançais, le rend de mœurs douteuses, en se servant de faux témoignages. C'est ainsi que pour calomnier Rachid, l'Imam l'a fait passer pour un converti au Christianisme. Notez que cela n'est pas mal en soi, mais ce simple travestissement de la réalité a déplu à Rachid qui depuis préfère éviter ce faux frère. Quoique les manières enjouées de l'Imam tendent à lui faire oublier ce regrettable incident, il ne peut tolérer de voir celui-ci se prendre pour un personnage tenant son pouvoir d'Allah et exerçant une réelle influence sur l'Administration. Aussi, préférant ne pas entamer la discussion avec lui, Rachid prétexte un rendez-vous et tente de rompre. Alors son interlocuteur veut être de la partie, et en fin de compte, les voilà qui, de concert, vont rejoindre Gustave.

Ils trouvent celui-ci, en compagnie de plusieurs Européens, en train de discuter de politique. L'atmosphère est échauffée au maximum, car les élections législatives approchent. Rachid commet l'imprudence de révéler aux assistants qu'en haut lieu on a jugé souhaitable qu'il se présente à la députation. Les auditeurs font mine d'acquiescer, bien qu'ils se soient regardés à la dérobée, l'air interloqué :

-« *Mais il faut que l'Administration agrée ma candidature !* » ajoute Rachid naïvement.

- « *L'Administration, c'est nous. Oui, c'est nous qui désignons les gouverneurs et déposons les sultans !* » tonne l'un d'eux.

Visiblement ému, Rachid rentre chez lui, et reparle à son père de cette éventuelle élection. Le père Smaïl la trouve fort alléchante. Être député, toucher plus d'un million par an, cela vaut de rompre même avec le

Korân ! Et depuis, on ne vit plus que dans l'attente de cette désignation. Or, pendant que chez lui Rachid se laisse aller à l'optimisme, ses faux amis se concertent pour le torpiller, car, ayant la réputation d'être incorruptible, il risquerait de les gêner dans leurs entreprises. En déployant une intense activité auprès des autorités, ils le font éliminer, et l'Imam, bien que ne sachant pas même signer son nom, est élu quelques jours plus tard député à sa place.

Depuis le tour qui lui a été joué, Rachid ne peut dormir la nuit. Son cerveau lui semble plus lourd qu'un bloc de pierre. Le cœur embrasé, la gorge sèche, il ne fait que boire et suer sans parvenir à éteindre une soif insatiable. Ses proches, qui ne le comprennent pas non plus, lui deviennent intolérables : il a d'autres aspirations qu'eux, ses tendances le poussent vers l'Idéal, tandis que la tradition les cloue à la terre.

C'est dans ces dispositions que Rachid, assez dépité, et quelque peu aigri, va « faire le point » de son expérience de la vie dans sa famille, son milieu, son pays.

K. N.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 15

CHAPITRE V PRISE DE CONSCIENCE DE RACHID

Rachid, jusqu'à présent, a vécu dans un univers qui pour n'être qu'imaginaire, n'en est pas moins le seul réel pour lui. Ce sentimental était prédisposé à la méditation et la culture occidentale lui a permis le plein épanouissement de son être, au grand étonnement de ses coreligionnaires restés attachés à leurs conceptions rétrogrades où il les voit évoluer comme dans un camp concentrationnaire, et s'encroûter. Eux, qui ne le comprennent pas, sont inquiets à son sujet, envient parfois sa quiétude ou lui en veulent d'avoir rompu tacitement avec eux. Il a beau leur expliquer d'autres vues du monde, d'autres civilisations que l'islamique, leur faire toucher la réalité du doigt en leur suggérant de profiter de l'apport de la France, de faire leur autocritique et de songer à leur émancipation, ils semblent n'avoir ni yeux pour voir, ni oreilles pour entendre, et se détournent de lui en haussant les épaules.

D'ailleurs, il n'arrive qu'incidemment à leur parler de la sorte ; en réalité c'est son problème personnel qui le préoccupe et sa progression dans le chemin du savoir. Il part de ce principe que l'exemple influe plus que la parole et le succès frappe plus que la règle. De plus, quelques-uns seulement ont le privilège de dresser de nouvelles tables de valeur, et cela ne se discute pas en public. La foule obéit à la Tradition, et malheur à qui tente d'y apporter quelques modifications. Le moment venu, une fois les batteries bien disposées, grâce à des partisans convaincus, on saura faire changer de direction à la foule. Avant d'expérimenter leur efficacité et de les lancer dans le champ de l'Histoire, les valeurs doivent au préalable être passées au crible de la critique.

Curieux de ce qui s'invente et se publie dans le monde, Rachid se tient au courant de tout et trouve plaisir à évoluer dans son univers propre. Tout en vivant à l'écart de son milieu et en baignant dans son atmosphère personnelle, il ne perd point de vue la « matérielle », comme on dit. Il est arrivé à maintenir le contact avec ce qu'on appelle la réalité, qui n'est faite au fond que de conventions. Il ne croit ni aux Nations que

séparent des frontières, ni aux vérités antagonistes, ni même à Dieu tel que se l'approprient les hommes, mais à l'homme tout court, fils d'Adam et d'Eve, et qui doit évoluer, manifester son humanité, et non se figer en s'attachant au passé.

Rachid a pris cette habitude de se lever tôt pour aller ruminer ses chères pensées dans le Jardin public. Il s'est fâché avec son père, ne voulant plus entendre ses reproches. Celui-ci vexé, les mains derrière le dos, passe souvent devant son fils sans lui adresser un mot. Une séparation plus complète ne va pas tarder à se produire entre eux, car l'état taciturne de Rachid tourmente au plus haut point le père Smaïl qui commence à soupçonner son fils d'être atteint de quelque dérangement mental.

Pour chasser le cafard, Rachid va lui-même se mettre à boire et, emporté par la douce euphorie que procure le vin, il évoque sa vie passée : « D'abord, je suis issu d'Arabes venus d'Orient, peuple héroïque de nomades éloquents, caractérisés par leur inaptitude à se fixer, à perfectionner la Cité terrestre avec tout ce qui lui est inhérent, ordre, division du travail et bien-être des habitants. De mes aïeux qui surent manier aussi bien l'épée que la plume, j'ai gardé l'inquiétude et aussi l'ardeur. Leur sang généreux ne semble pas s'être refroidi en mes veines, bien que leurs autres descendants, autour de moi, me paraissent tièdes, abâtardis, incapables de s'entendre et de rivaliser d'émulation avec l'étranger, en fait indignes de nos ancêtres. Leur torpeur a amené les Français, au pays desquels nous avons jadis fait des incursions et apporté la Science, à occuper le nôtre ; du moins ces Français ne sont pas venus pour décimer et pressurer, mais porteurs de Lumière et chargés d'une mission qu'ils tardent, je ne sais pourquoi, à accomplir, comme s'ils voulaient garder tous les privilèges pour eux. En y réfléchissant de près, je me rends compte de ceci : à leur place, nous n'eussions peut-être pas mieux fait, sauf qu'en les islamisant nous en aurions fait des frères, des égaux, comme nous en avons fait des autres peuples d'Islam, nous, minorité surgie des sables d'Arabie où notre prophète Mahomet a reçu la Révélation divine. Pourquoi les Français ne font-ils pas de nous des frères, des égaux ? Question de race ? de religion ? de civilisation ? Mais ils sont intelligents, tolérants et libéraux.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 16

D'où vient-il qu'ils se sont recroquevillés sur eux-mêmes eux aussi ? Pourtant, je compte parmi eux des Maîtres modèles et des amis sincères. Tâchons d'être loyaux envers nous-mêmes et de voir si de notre côté nous ne sommes pas quelque peu fautifs, nous aussi... A coup sûr, nous ne leur donnons pas un spectacle réjouissant. Nous cherchons souvent à les corrompre par l'argent, et par des calomnies ou des médisances à les monter contre nos frères. Ils sont humains et faibles, et les plus mauvais d'entre eux, c'est-à-dire les moins doués, profitent de ce malaise...

En attendant, - poursuit Rachid - je vis malheureux en Algérie où le milieu n'est pas propice à mon développement. Les Européens ne semblent s'occuper que de leurs gros intérêts matériels qu'ils défendent jalousement par tous les moyens. Les autochtones refoulés se montrent de plus en plus réfractaires aux idées de la France libérale dont ils ne sentent nulle part chez eux l'application. Et moi, quel sera mon plaisir si, comme le ver luisant, je ne dois briller que pour moi-même. J'eusse été plus heureux de naître en pays civilisé, en une nation comme l'Angleterre, la France, l'Amérique ou de préférence neuve comme le Japon ou la Russie. En Algérie dépersonnalisée, c'est pour moi le calvaire. Les Nord-Africains disent qu'ils sont en retard, parce que la France les empêche d'évoluer ; mais l'Arabie séoudite et même l'Égypte entre autres sont-elles plus avancées que nous, du fait qu'elles se disent être libres ? Certes non ! Donc notre mal a d'autres racines que nous devrions rechercher avant de laisser retomber toute la responsabilité de cet état de fait sur la France qui après tout n'a pas dit son dernier mot.

J'aime, en songeant à ma vie écoulée, voir à la suite de quelles circonstances je suis devenu ce que je suis, c'est-à-dire un être pensant, et ne suis pas resté, comme la majorité de mes coreligionnaires analphabètes, perdu dans le rêve d'un Islam qui n'existe que dans leur imagination, que le monde moderne l'a débordé. De là vient que j'éprouve le besoin d'évolution, tandis qu'ils s'attachent à des vieilleries qui en font de vrais fossiles d'hommes.

Mais il me faudrait un livre entier pour raconter tout cela. Je m'en tiens aux événements les plus marquants. Ma mère étant toute jeune

lorsqu'elle me mit au monde, on me confia à une nourrice, ma tante maternelle, Safia, avec laquelle je dormais en une pièce obscure ; j'en ai gardé une crainte enfantine pour les ténèbres, et le goût pour toute beauté faite à l'image de ma tante, svelte et aux traits réguliers. Je crois que la notion que j'ai du sublime me provient du premier contact que j'ai eu avec l'immensité désertique, lorsque, frêle bébé, ma tante du haut de notre terrasse plate, me fit observer un splendide coucher du soleil sur la palmeraie frissonnante au vent doux d'été.

Dès ma prime jeunesse, j'ai été exposé à de graves dangers, depuis le jour où je me suis égaré en plein Sahara dans un silo à blé (où, si après de multiples recherches on ne m'eût découvert, le chacal m'eût dévoré) jusqu'à ma rencontre en pleine montagne avec un redoutable bandit kabyle que je parvins pourtant à raisonner, et à cette autre rencontre plus récente, au milieu de la nuit, avec des gangsters algérois auxquels j'ai échappé comme par miracle. Les maladies non plus ne m'ont pas épargné, à commencer par une infection locale à la suite de ma circoncision et qui amena une intervention chirurgicale, puis cet autre malaise plutôt d'ordre psychologique et dû au refoulement occasionné par les corrections sévères que m'administraient père et mère, et en finissant par la grosse myopie que j'ai contractée à cause de ma passion immodérée pour la lecture.

Mon père voulant m'engager dans la voie tracée par Allah, mon éducation fut d'abord pieuse. Un vieux taleb aveugle m'apprit les petites sourates du début du Korân. Un autre qui avait des yeux, mais était simple d'esprit voulut m'apprendre à écrire en arabe et n'y parvint guère, parce que je n'arrivais jamais à le prendre au sérieux. Enfin, j'eus le bonheur de tomber sur un taleb paralytique, très compétent en la matière, auquel je dus non seulement de savoir écrire, mais d'apprendre deux fois le Koran par cœur, et cela à l'âge de dix ans. Il est vrai que le rythme m'en ensorcelait. Je n'y comprenais goutte. N'est-ce pas un péché que de prétendre expliquer à un enfant le livre sacré, sur le sens ésotérique duquel les Oulamas sont si partagés ! C'est pour cela que les sectes ayant chacune son interprétation religieuse abondent en Islam. Cependant l'école européenne allait s'emparer de moi et je négligeais la korânique jusqu'au jour où, à la grande déception de mon Taleb qui était

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 17

si fier de moi et m'aimait, je l'abandonnais pour de bon. Je me révélais si bien doué en français et en calcul que mon père, comme tout bourgeois d'Islam qui se respecte, me fit entrer au Lycée où allait s'ouvrir pour moi une ère nouvelle. Bien qu'aux réfectoires les autochtones, auxquels leur Religion proscrivait de boire du vin et de manger de la viande de porc, fussent séparés d'avec leurs camarades européens, il régnait dans les murs lycéens une entente parfaite. Au début, les autochtones s'avéraient mieux doués mentalement et physiquement, mais déclinaient en atteignant les classes supérieures, où les Européens amélioraient leurs positions pour prendre finalement la tête. J'attribuais cela à des facteurs tels que l'éveil des passions après l'âge de puberté chez le Nord-Africain précoce et indiscipliné, le handicap de la famille restée patriarcale où ce novateur fait figure d'étranger, ou de la société médiévale qui ne tient pas à changer ses mœurs et coutumes et, il faut l'avouer aussi, à un tas d'atavismes qui font que le jeune Nord-Africain se décourage vite pour ce qui est de son perfectionnement propre et retombe dans le milieu grégaire.

Quant à moi, me voilà sorti des études et ne sachant que faire de l'instruction que la France m'a donnée ! Vais-je déclarer la guerre à ces Français qui chez nous tiennent tout entre leurs mains, du fait que certains, qui semblent avoir fait fi de la mission civilisatrice de la France, désireraient maintenir ce pays dans un perpétuel état de sujétion ! Ma foi non, car ces bornés seront tôt ou tard dépassés par les événements. Et puis, d'autres au contraire sont bien intentionnés à notre égard. En plus de cela, je connais les élites françaises, d'influents membres de l'enseignement, savants et compétents qui, j'en suis sûr, aideront à rétablir la situation et à faire de nous des fils authentiques d'une même Patrie spirituelle. Le moment n'est donc pas au désespoir, ni aux gestes regrettables.

Tâchons de faire le point et de voir ce qu'est au juste l'Algérie, mon pays natal, où je me sens si étranger. Pour le métropolitain, c'est une colonie : une colonie au XX^e siècle et toute proche de l'Europe, n'est-ce pas un défi au bon sens ! Cela traduit moins un paradoxe que n'indique un symptôme. Officiellement, l'Algérie forme trois départements français baignés par la Méditerranée au Nord, limités par des territoires militaires

au Sud. Peuplée de huit millions d'arabo-berbères, elle est en fait gouvernée par un million de judéo-européens. La bande côtière septentrionale ou Tell très fertile s'appuie sur l'Atlas tellien. En son centre, les Hauts-Plateaux, où se pratique l'élevage du mouton, s'étendent jusqu'à l'Atlas Saharien, au sud duquel commence le désert parsemé d'Oasis. Une minorité d'étrangers venus à la suite des conquérants empêchent les autochtones de profiter des lumières de la France pour laquelle ceux-ci sont pourtant morts sur les champs de bataille par dizaines de milliers, d'exploiter les richesses de leur sol et surtout d'accéder au pouvoir. Comment veut-on qu'une telle population, qui a eu sa civilisation et qui est aujourd'hui réduite à la misère, aigrie, ne manifeste pas son mécontentement ! On l'éloigne de la France, on la jette aux bras des aventuriers et quand la situation tend à s'aggraver on use de la répression.

Et maintenant postons-nous aux quais de la gare de Tamara pour voir quelles sortes de gens nous déversent ou emportent les trains, et quelle différence il y a entre l'autochtone à l'accoutrement moyenâgeux, au visage famélique, aux gestes désordonnés, à la mine craintive, et l'Européen qui, trafiquant, colon ou membre de l'administration, a pris un air de seigneur. Une jeunesse déguenillée, que dispersent leurs compatriotes policiers à coups de matraque, nous accueille à la sortie.

Cependant, pour connaître le pays, mieux vaut ne pas prendre le train qui, obéissant à ses exigences propres, ne mettra pas le visiteur tout à fait en face de la réalité, ni l'avion d'ailleurs, parce qu'il ne permet de rien distinguer de la vie cloîtrée de l'Islam.

Qu'il est doux au contraire, en descendant du Nord, par le moyen de l'automobile, de se laisser glisser sur la route principale qui aboutit à Tamara et s'engage d'emblée dans l'artère centrale. De la solitude stérile où l'on circulait on se trouve transporté au cœur de l'Oasis ; le quartier européen vous accueille d'abord, propre et orné de belles constructions dont les plus élevées ont un étage. Mêmes magasins que ceux d'une petite ville de province métropolitaine. Ici la poste, là la Mairie, à côté les banques, ailleurs les écoles, aux points névralgiques les casernes, au centre le Commissariat de police, etc.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 18

En continuant tout droit, pendant un kilomètre environ, on atteint la Palmeraie qui borde des deux côtés la route pendant cinq kilomètres et permet ainsi de déboucher en plein dans le désert, dont l'infini donne le vertige et où nul n'ose s'aventurer la nuit sans recommander son âme à Allah.

Mais il faut voir aussi les quartiers indigènes éparpillés dans la Palmeraie, le souk où les montagnards apportent leurs fruits, les nomades leurs ustensiles en terre cuite, et où les artisans locaux exposent leurs objets en cuir, puis le marché aux dattes, puis le quartier réservé des Ouleds-Naïls, enfin les bains et cafés maures.

Qu'est-ce qui frappe le plus le visiteur, outre l'accoutrement des gens ? Leur nonchalance et le fait qu'ils tiennent des conciliabules interminables. De quoi parlent-ils au juste ? Eh ! parbleu, des événements du jour qu'ils connaissent mieux que vous et moi et que leur véhiculent la radio, la presse et la vox populi. On ne rencontre aucune femme dans la rue, ainsi le veut la tradition islamique. Les femmes sont au foyer, et pour l'homme sa vie intime a le foyer comme centre. C'est le foyer qui commande la pensée et l'action de chacun d'eux ; pour la politique à laquelle les femmes n'entendent rien, on fait confiance aux leaders. Mais ne respire-t-on pas, en outre, une atmosphère d'intrigue ! Chacun ne fait que parler du prochain, le calomnier, le convoiter. Et nos musulmans vivant en vase clos, passent leur temps à s'occuper les uns des autres, sans se préoccuper des étrangers. Ce peuple erre parce que ceux qui le guidaient ne sont plus. Il se réveillera dès qu'il aura des guides sûrs. Mais son relèvement, qui le permettra et par qui et contre qui se fera-t-il ?

K. N.

CHAPITRE VI

LES QUATRE PHILOSOPHES DE LA PALMERAIE

Rachid, tout en faisant un si large tour d'horizon, va maintenant éprouver le besoin de se trouver en face d'interlocuteurs avec lesquels il pourra discuter de ces problèmes qui lui tiennent à cœur.

Or, la situation géographique de Tamara en a fait une marche entre le Sud et le Nord, l'Est et l'Ouest ; et l'afflux de touristes l'a transformée en un point de contact entre Orient et Occident. Elle a donné asile à d'illustres écrivains modernes qui y sont venus mûrir leur pensée à l'ombre de ses palmiers, tout comme jadis Ibn-Khaldoun y a ruminé sa philosophie de l'Histoire. Maints héros, maintes héroïnes y sont venus dormir de leur dernier sommeil. Et deux de ses fils qui lui doivent leur renommée comptent parmi les vingt Algériens vivants les plus célèbres.

Je ne sais si elle doit à la diversité de sa population ou à la pureté de son atmosphère le fait que l'on s'y sent à la fois inspiré et l'esprit en éveil. Elle semble être un de ces lieux du monde où le particularisme se dissout en l'universalisme. On dirait qu'une haute Culture s'y est épanouie et a laissé là son empreinte. On se figure ainsi certaines fameuses cités grecques qui ont donné naissance à des sages illustres.

Rachid se décide à aller trouver au Moulin du Cheikh, leur retraite connue de peu de gens, ses compagnons des grands jours, ceux qu'il se plaît à appeler les Quatre Philosophes de la Palmeraie. Ce moulin, qui utilisait le courant d'eau du canal d'irrigation, ne fonctionne plus, depuis que Tamara dispose de l'énergie électrique et la demeure attenante du meunier, devenue vacante, sert de cénacle à nos quatre sages qui, fuyant la médiocrité de leurs concitoyens superstitieux, y viennent, sous la garde d'un fidèle surveillant, débattre toutes sortes de questions. Leurs vues respectives ont semblé à Rachid si originales et si amples que, dans son enthousiasme, il a cru pouvoir y déceler, quoique en germes, de véritables systèmes philosophiques. Les anciens métaphysiciens et les modernes ne lui semblent pas, toutes proportions gardées, avoir agi autrement. Tout en faisant table rase de leurs acquisitions, ils ont pris

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 19

l'expérience personnelle comme base, pour s'élancer vers des vues métaphysiques.

Nos quatre se sont rendu compte de l'état précaire de l'Islam où malgré eux ils sont condamnés à évoluer comme des marionnettes. Leur regard a porté plus loin ; ils ont embrassé d'un coup d'œil le panorama islamique et leur déception n'en a été que plus grande. Certes, l'Islam, cette masse de trois cent cinquante millions d'êtres humains, en impose par son attachement au mahoméanisme, mais en même temps déçoit par l'état de sujétion où elle se trouve, son incapacité à se gouverner, à se constituer en nation moderne. Le potentiel industriel y est nul, les richesses du sous-sol entre les mains de l'étranger.

De plus, les intellectuels musulmans, concevant la culture qu'ils reçoivent et les diplômes qu'ils obtiennent comme un vulgaire gagne-pain, n'éprouvent pas le besoin de se perfectionner à l'intérieur de leur profession, ni de s'adonner à une culture générale désintéressée, ni de faire profiter les masses de leurs acquisitions, se dirigeant d'emblée vers la politique pour laquelle ils ne sont pas tous mûrs, et sont enfin conduits et subjugués par le peuple, au lieu de le réveiller et de l'acheminer vers une saine évolution.

Les « quatre » constatent encore que les Israélites, qui sont une infime minorité, produisent davantage de médecins, d'avocats, de professeurs, d'ingénieurs que les musulmans.

Ils s'emportent contre les lettrés en arabe (appelés couramment les Oulamas)⁷ qu'on prend pour des savants infailibles et qui, sous prétexte que tout serait contenu dans le Korân, vous défendent de chercher autre chose : n'usent-ils pas dans leur enseignement théologique de méthodes désuètes et moyenâgeuses décadentes où la mémoire, l'habitude et l'imitation remplacent l'intelligence, l'initiative personnelle et la volonté

créatrice. Ayant pris conscience d'une certaine évolution qui s'est effectuée au Moyen-Orient, il s'est créé chez ces lettrés une velléité assez vague de réformateurs visant la reconstitution de l'Islam algérien jeté au bas de l'abîme par le Maraboutisme, stupide mysticisme qui tient plutôt du spiritisme le plus aveugle que du spiritualisme. Ils ont oublié que les proche-orientaux n'ont pu s'émanciper quelque peu que grâce à l'apport de la civilisation moderne en laquelle ils ont puisé, et non en s'appuyant sur leur religion. Le korân renferme une solide jurisprudence et une haute morale, mais on ne peut en tirer ce qu'il ne contient pas : les sciences profanes.

Nos quatre sages paraissent avoir trouvé la raison majeure de la décadence de l'Islam dans le fait que l'empire musulman, fondé sur une aristocratie de l'épée, s'est écroulé le jour où, ayant conquis le monde, les Arabes se sont laissé aller à la jouissance. En creusant un peu plus au fond, on voit que ceux-ci se sont reposés sur le Korân auquel ils ont attribué une valeur magique. Ce Livre sacré a tenu une importance telle dans l'imagination de chaque musulman que celui-ci lui a tout sacrifié et ramené. Et de telle sorte que quand ils ont été refoulés et assujettis à leur tour, les Musulmans ont trouvé une excuse en soutenant que Dieu leur a réservé l'entrée au Paradis après la mort, pour les dédommager de la perte de ce monde. Il entre dans cette conception d'autres facteurs que nos philosophes prendront soin, au cours du développement ultérieur, de soulever à chaque moment de la discussion qui s'ensuivra.

Au sein de cet Islam, qui exerce une emprise formidable sur ses représentants les plus éminents, qui dicte leur fatale règle de vie à des masses impressionnantes, qui a permis la création d'une civilisation authentique, qui a suscité le dévouement aveugle de tous ses fils, au sein de cet Islam millénaire, où la lettre tue l'Esprit, la présence de ces quatre individus semble à Rachid tenir du miracle. Si les savants sont émerveillés de voir du cerveau d'un Mahomet illettré surgir un Korân si merveilleux qu'il ne peut être que d'inspiration divine, Rachid l'est presque autant de constater la présence de quatre hommes libres qui, sans le secours d'études, par la seule puissance de leur intellect, sont arrivés à se libérer de l'influence de cet Islam qui enchaîne des millions d'êtres, et à penser en indépendants, à l'échelle universelle.

⁷ Ce nom est souvent orthographié *Ulémas*, et prononcé *Oulémas*.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 20

La figure de ces quatre sages se précise en lui. Il évoque avec enchantement leurs silhouettes devenues désormais familières. *Bâli*, le plus âgé des quatre, frise la soixantaine. Il appartient à l'élite de la bourgeoisie : petit de taille et trapu, à la peau blanche, imberbe, aux yeux pétillants d'ironie, toujours très correct dans son extérieur, il porte le chèche ou turban, et la gandourah ou large blouse en satin blanc ; il a la voix caverneuse, se promène toujours à pas mesurés et lents, tenant à la main une canne que ses doigts garnis de bagues d'or manient avec dextérité ; il est assez lettré, poli, sociable, d'esprit mordant. Quand il rit, sa bouche laisse entrevoir des dents en or. La poche gauche de son gilet recèle une montre en or que fixe une chaîne du même métal. C'est un disciple du poète-philosophe Al-Mârri qui a contribué à introduire l'Universalisme en Islam. La tactique de Bâli consiste à tâter d'abord les gens avec lesquels il discute, pour ne pas, dans ses répliques, les froisser trop violemment dans leurs opinions et croyances, quand il les y voit passionnément attachés, quitte à dire, derrière leur dos, ce qu'il pense d'eux à des amis plus tolérants.

Bâli concevant l'homme comme imparfait, ou plutôt vil et égoïste, ne croit pas que nos difficultés puissent être résolues par des moyens pacifiques. Ce qui a amené les guerres et les carnages, c'est la lâcheté, la peur, l'esprit de vengeance et l'envie que porte chacun de nous à son semblable. Si parfois les hommes se tolèrent, c'est par suite d'un compromis où les intérêts réciproques sont sauvegardés, ou parce qu'on a su détourner habilement leur attention de l'objet convoité. Il base tout sur la force qui amène la sécurité grâce à laquelle on peut vivre et penser librement. Donc, l'homme est né plein de défauts, sujet à l'esclavage et il doit conquérir sa liberté.

On peut se demander d'où sont venues à Bâli de telles idées, transcendantales pour son milieu qui, lui, n'entend rien à tout cela. Est-ce le fait qu'en Algérie, la France est venue provoquer une rupture au sein de l'Islam endormi ? Peut-être ! Il faut dire aussi que Bâli est originaire de l'Asie centrale où le sang mongol s'est mêlé à l'arabe. C'est pourquoi, bien qu'il soit de culture arabe, il a hérité des descendants de Genghis Khan et de Tamerlan, en même temps que leur culte de la Force, ce

mépris à l'égard de la dévotion islamique. Il est épicurien, recommande la tempérance, et il prône surtout le développement de nos facultés intellectuelles. Il s'est appliqué à bien élever et instruire ses enfants, dans l'attente de ce grand repos qui doit nous délivrer des peines de ce monde. Il n'a de considération pour quelque grand que ce soit, et ses moments les plus heureux sont ceux où il discute avec un homme d'expérience dont le caractère lui plaît.

Safi, lui, n'offre rien de particulièrement saillant dans sa personne, sauf qu'il est corpulent, et plus grand de taille. D'après son teint basané, il doit avoir cinquante ans. Il porte des babouches aux pieds, prise le tabac. Ayant une foi absolue en l'Esprit humain, son attention se concentre sur la vie terrestre qui est, selon lui, la seule réalité dont nous disposons. Les prophètes sont, à ses yeux, des surhommes intelligents. Il croit au progrès, à l'évolution des peuples et des civilisations, et condamne le retard de l'Islam au point de vue mécanique et rationaliste. Il admire la France au large humanisme, recommande à chacun de s'arranger pour disposer d'un minimum vital, d'éviter la trop grande fortune qui encombre et ne fait que distraire l'intelligence, blâme ses coreligionnaires de juger tout d'après les apparences mensongères (force, propagande, nombre, quantité, argent) et de ne pas aimer la vérité et la science. Il voue un culte à l'Esprit occidental et s'extasie quand je lui traduis du Platon, du Voltaire ou du Nietzsche.

Ce maquignon, qui a traîné sa bosse un peu partout, a acquis sa fortune à la sueur de son front. Il ne cesse de faire prévaloir le mérite de ses ancêtres arabes qui, relativement peu nombreux, ont fondé un grand empire, en y diffusant leur langue magnifique et en y propageant leur religion et il recommande à leurs descendants de s'en montrer dignes. Néanmoins, il préconise une réforme de l'Islam qui n'est plus en accord avec les temps présents.

Il se hasarde à émettre son opinion sur les arts plastiques et déplore leur peu de développement en Islam. Pour lui, l'essence de la poésie par exemple est d'ordre élégiaque. La beauté des spectacles de la Nature ne lui échappe pas et je me souviens qu'il m'a fait un soir admirer un splendide coucher de soleil. Un autre jour, il m'a parlé du plaisir qu'il avait

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 21

éprouvé à écouter un groupe de chanteurs et de joueurs de flûte dont la musique l'ensorcelait. Leur finesse le touchait tellement qu'il se demandait si les génies artistiques ne sont pas autre chose que de simples individus très doués, qui ont pu développer leurs facultés grâce à l'enseignement et à la Culture.

Safi manifeste par contre, à l'égard de la Religion, un scepticisme sans réserve. D'où lui vient ce scepticisme, lui dont les frères sont si pieux, et qui vit en un milieu où la dévotion est de règle ? C'est sans doute d'un oncle maternel qui, grâce à son érudition, a occupé une haute position sociale et que sa science a rendu tellement irrégulier qu'il s'est permis tout ce qui est proscrit par le Korân (le vin, les plaisirs de la chair), et qui est mort dans la débauche. Safi le vénère et son admiration fut telle pour lui qu'il l'a pris en exemple, sans montrer toutefois ostensiblement ses préférences.

Pour lui, le passé est un mythe et l'avenir un rêve. Il n'existe que le présent. Ce que nous durons ici-bas seul compte. Il faut nous hâter de jouir et de nous développer. Les morts ont emporté leur secret avec eux. Nos héritiers nous trouveront trop bêtes. Un jour qu'il fut victime d'un accident d'automobile et que des visiteurs déploraient ses blessures, l'essentiel, leur fit-il remarquer, était que le cerveau fut demeuré intact -, et il plaignait, lui, davantage les bien-portants qui ne font que déraisonner. Enfin, un jour sortant de chez lui, il se trouva nez à nez avec un groupe de lettrés quêtant pour leurs œuvres sociales et cherchant de nouveaux adhérents pour leurs associations. Il trouva la réplique toute prête en évoquant devant eux les meilleurs partisans de Mahomet qui vinrent se joindre à celui-ci au dernier moment : de même, que pour l'instant on ne se préoccupe point de lui !

Pacha, le manchot, le plus jeune des quatre, approche la quarantaine. Il est brun. C'est un bon vivant qui ne refuse pas de boire un verre de temps en temps pour « tuer le cafard », ou même de fréquenter les femmes quand des occasions gratuites s'en présentent. Une fois, dans un hôtel où il était portier, il s'était rendu compte qu'une cliente, belle et grasse juive d'apparence honorable, recevait des hôtes connus pour leur penchant sexuel. Il la surveilla de près et s'aperçut qu'effectivement elle

commercialisait ses charmes. La nuit venue, il lui proposa de les échanger contre les siens, en guise du pourboire habituel. Elle le toisa des pieds à la tête, le trouvant disgracieux. Mais notre philosophe ne recula pas devant cette feinte. Il se jeta sur sa cousine de race, qui se laissa faire d'ailleurs en partant d'un rire fou.

De taille moyenne et plutôt maigre, il porte un blouson gris, la chéchia à la tête et les espadrilles aux pieds. Son plaisir consiste à vivre en famille, au milieu d'enfants propres et bien nourris qu'il prend soin de dégraisser de tout ce qui est conventionnel. Pacha ne pratique aucune des règles religieuses prescrites par la loi, à commencer par le Carême. Un jour, au mois du Ramadan, après avoir fait bombance la nuit, il fut pris d'un violent mal de ventre, et le lendemain matin, il vint prendre chez Bâli une purge de sulfate de soude, et le père Smaïl le surprit en train de l'avalier : « Hé ! sors d'ici, lui cria-t-il, tu as peur des hommes et ne crains pas Allah. Au large ! Sinon, je te dénonce publiquement afin qu'on te roue de coups sur la place ». Pacha, désarmé, s'esquiva en s'essuyant les lèvres de sa main valide.

Pour lui, la religion est « l'opium du peuple ». Cependant il admet l'existence d'un Créateur, qui lui est suffisamment manifesté par le spectacle grandiose de la Nature, et il sait gré à ce Maître de la terre de l'avoir soustrait à la curiosité de la foule en le créant si mince, et non gros et encombrant comme le cheikh de la ville, un multi-millionnaire, qui mange comme deux et dont l'habillement exige un plus long métrage. Lui passe d'autant plus inaperçu qu'il n'a pas à tenir son rang comme ces messieurs de la haute classe.

Il a formulé le vœu d'être enterré dans la cour de sa maison, près d'un vigoureux palmier qu'il a planté de ses mains et il a recommandé aux siens de dire, après son trépas, aux gens qui viendraient s'enquérir à son sujet, qu'il serait parti pour un long voyage...

Pacha n'est d'ailleurs pas sectaire, il bavarde volontiers avec les Missionnaires, et leur a même demandé, à un moment où il était sans emploi, de lui en procurer un, fut-ce pour garder les cochons, dans un de leurs riches domaines du Nord. « Il ne risquent pas de me convertir, je ne crois plus à grand-chose... Quant à mes enfants, cela les regarde s'ils

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 22

veulent devenir chrétiens, et peut-être serait-ce plus profitable pour eux que de rester de pâles musulmans voués à la misère et à l'ignorance... Ne serait-il pas réjouissant, après tout, d'avoir plus tard pour fils un prêtre bien habillé, bien nourri, à la mine joviale et rayonnant de l'optimisme béat des saints...

« Cependant, reprend Pacha, toujours porté à écouter volontiers ses sens, je craindrais pour ce fils l'épreuve du célibat que s'impose le clergé catholique. Moi, cela ne m'irait pas du tout ! Une telle mortification de la chair est contre nature, et je suppose bien qu'elle n'est qu'apparente, ou dissimule des vices secrets ou une impuissance qui, si elle n'était cachée par la soutane du missionnaire, en ferait la risée de tous... »

Saci est l'enfant terrible du groupe. C'est un homme au regard malicieux, avec une barbe grisonnante qui lui mange la figure. Il opte pour l'athéisme intégral, ne considère les choses que sous l'angle de la matérialité. Dieu, selon lui, qui n'a ni lieu où il réside, ni époque en laquelle il soit né, n'est pas repérable et n'existe donc pas. Il s'emporte contre le Destin qui l'a laissé pauvre, alors que d'autres venus aux affaires après lui se sont enrichis. Il se promène toujours un trousseau de clés à la main.

Il a en horreur les sermons. Un jour, il a osé insulter l'Imam qui prêchait à longueur de journée à des fidèles faisant le demi-cercle autour de lui. Il est vrai que l'épicerie de Saci est contiguë à la salle où l'Imam donnait ses prêches.

Aussi, les dévots médisent-ils beaucoup sur le compte de Saci. En tous les cas, malgré la cinquantaine qu'il a dépassée, il ne se gêne pas, lui, d'interroger les fillettes qui viennent lui acheter quelque chose, sur leur mère et leurs sœurs, de leur tirer les oreilles, pincer les joues et même tapoter les fesses.

Il avançait qu'il pourrait, s'il était plus instruit, composer un Korân supérieur à celui de Mahomet qui n'est fait que de pièces disjointes dont l'origine est douteuse, raison pour laquelle on nous défend d'essayer d'y voir clair, et qui n'a rien de céleste puisqu'il n'a pu épargner sa chute à l'Islam. Saci ne croit ni à la vérité, qui n'existe que dans notre

imagination, car, tout, selon lui, n'est que mots plus ou moins bien ordonnés, ni à la survie de l'âme qui comme celle des animaux est périssable. Tout juste accepte-t-il un transfert de la vie d'un organisme à un autre.

Un jour, comme ses concitoyens manifestaient leur réprobation à la vue d'un groupe mixte de jeunes touristes métropolitains qui se promenaient en short en plein souk, Saci se montra d'un avis opposé à celui des Tamaris et leur expliqua qu'en pays civilisé, ce comportement est des plus normaux, qu'hommes et femmes sortent et collaborent dans tous les domaines, se préoccupant de ce qu'il y a dans la conscience et non de se couvrir de la tête aux pieds comme nous en ignorant tout de la vie et de la nature humaine.

Saci se laissa souvent aller à des réflexions obscènes. Une fois, comme un groupe de beaux adolescents vint à passer devant lui, il se demanda si les normes morales pouvaient les empêcher de tomber dans la perversion... Que de crimes les dévots commettent en ton nom, ô Religion ! Lui ne s'encombre l'esprit d'aucune fiction supraterrrestre, prend la vie comme elle vient, est en affaires d'une honnêteté à toute épreuve.

K. N.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 23

CHAPITRE VII

REFLEXIONS SUR TAMARA ET SES PHILOSOPHES

Je ne crois pas connaître Tamara, nom sous lequel vous avez voulu dissimuler votre lieu natal, mon cher Kouriba Nabhani, mais l'évocation si colorée que vous en faites m'a rappelé beaucoup d'autres oasis du Sud Moghrèbin où j'ai eu l'occasion de me rendre. Et ici comme là il me semble revoir par la pensée la palmeraie, inondée d'ombre et de soleil, avec ses trois étages superposés de cultures - les légumes, les arbres fruitiers, les palmiers-dattiers dont les larges ramures forment toit -, le souk, les bâtiments blancs baignés de lumière, les cases encore rudimentaires de la population indigène, ce mélange de races, cette agitation de la rue, ces braves gens en burnous qui sur le forum discutent gravement, nous dites-vous, de futilités, ces loqueteux qui vivent de la charité publique, le désert tout proche qui semble assiéger de toutes parts l'oasis. Vous avez parfaitement dépeint cette atmosphère, cette ambiance faite de contrastes parfois violents, et qui apparaît bien comme l'image même du monde musulman.

Vos personnages sont très pittoresques, et bien campés. Je vous fais le petit reproche de les avoir tous choisis à peu près dans la même catégorie sociale, parmi les intellectuels ou les personnages cossus de la cité. Ils ne sauraient à eux seuls représenter les tendances et les aspirations non seulement de la grande masse des populations musulmanes, mais même du peuple algérien, avec ses artisans si adroits, les fellahs rivés à la terre, les prolétaires des villes, les petits fonctionnaires et commerçants locaux, les Israélites, les noirs, et particulièrement les harratines liés à l'économie même des oasis, toutes gens dont vous ne nous parlez guère.

Sous cette réserve, je vous sais gré d'avoir fait revivre vos personnages dans leur intimité, avec leurs qualités et leurs défauts qui sont tout de même en gros ceux de leurs compatriotes. Vous avez parfaitement évoqué le conflit qui oppose la génération actuelle à celle qui la précède :

cela n'est certes point très nouveau, ni dans le temps, ni dans l'espace, et chez nous-mêmes, en France, les « jeunes » - on dit même les J3 -, plus émotifs, plus spontanés, moins calculateurs que leurs devanciers, semblent en tout prendre la contrepartie des idées de leurs parents, aussi bien en ce qui concerne les arts, les lettres que certains concepts politiques ou religieux, et déjà dans ma jeunesse nos grand'mères chantaient une chanson datant du Second Empire, mais dont le refrain pourrait être éternel :

*De mon temps,
Oui, vraiment,
Tout était mieux qu'à présent.*

En l'occurrence, l'opposition entre Smaïl et son fils Rachid est plus grave, car il ne s'agit point de goûts différents sur des questions qui peuvent être considérées comme secondaires - faut-il préférer le jazz au tango ou au quadrille des lanciers, Picasso à Van Gogh, Sartre à Paul Claudel, etc., etc. -, mais c'est toute une civilisation datant de douze siècles qui est en jeu. Smaïl, c'est le musulman selon la lettre, et qui possède la foi du charbonnier ; Rachid, c'est le musulman qui voudrait vivre selon l'esprit de sa religion, mais qui doute, et se demande avec anxiété vers quels concepts il doit désormais orienter sa pensée. François Mauriac a écrit qu'il n'est de bon chrétien qui ne soit assailli par le doute cent fois par jour. Rachid semble avoir déjà franchi cette étape du point de vue religieux : il croit encore en un Dieu, entité assez vague, mais il n'est plus sûr déjà que Mahomet soit son prophète, et dès lors que toutes les prescriptions assez tyranniques édictées par ce dernier puissent être considérées comme justes, nécessaires et raisonnables. Pascal donnait cette recette aux incroyants de son époque : « Prenez de l'eau bénite, faites le signe de croix, etc., etc., et petit à petit vous en viendrez à croire ». À cette vertu du rite beaucoup de jeunes musulmans comme Rachid ne croient plus. Mais alors, les prescriptions du Korân, si elles ne reposent sur rien, c'est l'effondrement non seulement d'une religion, mais aussi de toute une civilisation qui s'appuyait sur elle. Le drame du doute et de la perte de la foi est donc encore plus grave pour le musulman que pour le chrétien, car il l'affecte non seulement dans son âme, mais dans son être tout entier, et dans son comportement quotidien.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 24

Et c'est pourquoi Rachid, à la recherche sinon d'une nouvelle foi, du moins d'une nouvelle civilisation, veut échanger des idées avec ses quatre compatriotes qui se piquent de philosophie et se réunissent pour bavarder dans l'ancien moulin de la palmeraie.

J'aime que vous ayez choisi cet asile de paix, à l'écart des bruits du monde et de la ville. La philosophie et même la politique sont choses trop graves pour qu'on en puisse discuter avec sérénité dans quelque café maure - notre « Café du Commerce » - ou, comme le font les « Manfaitorts » des vieilles histoires toulonnaises, sur les bancs de la promenade publique⁸. La discussion mérite un cadre qui ne soit point vulgaire, et j'ajoute aussi une certaine gravité de tenue. On a relaté que Berthelot et Renan, se tenant par le bras et discutant sous une allée ombreuse des questions métaphysiques les plus élevées, évoquaient par leur componction deux prêtres en surplis arpentant à petits pas une église, en conversant avec gravité et respect.

Là, étant donné la physionomie de vos quatre philosophes, je ne suis pas absolument sûr que l'entretien que vous nous annoncez, mon cher Kouriba Nabhani, conservera toujours ce même caractère de gravité. Les uns et les autres me semblent ne plus beaucoup posséder le sens et le respect des valeurs spirituelles, et je redoute que leur matérialisme ne les invite à un certain dédain de tout formalisme.

Mais avant de les entendre, penchons-nous avec vous sur ces individualités originales, et essayons de faire une sorte de synthèse de leurs tendances.

Une première et importante constatation : sur les quatre représentants de l'Islam que vous nous dépeignez, il n'existe aucun véritable croyant.

⁸ Les Manfaitorts sont de braves retraités de la Marine (équipages et arsenaux) qui, de temps immémorial, à Toulon, ressassent indéfiniment leurs souvenirs, leurs rancœurs ou leurs revendications : « Ils m'ont fait tort ». Ils, c'est-à-dire l'Administration.

Bâli méprise l'homme, et, en attendant le néant, ne voit la solution d'une vie acceptable ici-bas que dans la lutte et le culte de la force. Sa pensée semblerait l'incliner vers l'existentialisme. Au contraire, je classerais parmi les scientifiques Safi, tout aussi athée, mais qui croit au progrès, à l'évolution, à la raison humaine. Pacha est le seul qui s'affirme déiste, et si vaguement ! Mais ce petit bonhomme bon vivant, sensuel, voire paillard, de ce fait même me semble le moins qualifié des quatre pour représenter parmi eux le théoricien de la divinité. Les théologiens catholiques expliquent comme il suit le verset du discours sur la Montagne, dans l'Évangile selon saint Matthieu : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ». Ce ne serait qu'une répétition s'il s'agissait seulement de la vision béatifique promise à tous les justes. Il convient donc de paraphraser ainsi ce verset : « Ils verront, ils connaîtront les choses de Dieu ». Je pense donc que ce brave Pacha est trop porté sur les choses de la chair pour s'intéresser aux choses de Dieu, et plus généralement aux questions religieuses, puisque pour lui la religion est l'opium du peuple. J'en dirai autant de Saci, qui admet une sorte de métempsychose, mais qui pose à l'athée intégral, se montre même agressif à l'égard des ministres du culte musulman, et affecte aussi son dédain pour toutes les lois morales.

Je ne puis croire, mon cher Kouriba Nabhani, que ce cénacle du moulin de Tamara, comme d'ailleurs l'ami Rachid, représentent l'état de la foi en Islam. Je pense à tant de braves gens que j'ai vus interrompre leurs travaux à l'heure de la prière pour se prosterner en direction de La Mecque, et aussi à ces beaux vieillards égrenant pieusement leur chapelet dans le train ou l'autobus. Vous me direz peut-être que tous ceux-ci, comme Smaïl, obéissent à des routines, et que vos héros sont, eux, des esprits éclairés. Alors, j'en éprouve un peu de tristesse, et j'aurai à leur égard un peu le même sentiment désabusé qu'exprimait le pauvre Louis XVI à propos de l'impiété du Cardinal de Rohan : « Il serait tout de même bon qu'un archevêque de Paris crût en Dieu. »

Que représentent-ils par ailleurs du point de vue strictement humain ? Un bon point pour Bâli, ce dilettante, mais qui est tolérant, affectueux avec

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 25

ses amis, et se montre excellent père de famille. Un autre bon point à Safi, qui est un artiste, amoureux de la poésie, du chant, de la musique, des grands spectacles de la nature, et qui d'autre part manifeste quelque mépris pour la fortune et l'ambition. Saci tout au contraire regrette de n'être point riche, mais je lui sais gré malgré cela d'être honnête en affaires dans son épicerie. Je note avec étonnement un vif sentiment de la famille chez notre paillard Pacha, qui me paraît d'ailleurs être surtout un combinard sans trop de scrupules. Je ne relèverais pas son aveu sur le fait qu'il ne lui répugnerait pas qu'un de ses fils se fit prêtre catholique - chacun sait le véritable respect des musulmans pour les « marabouts chrétiens » -, s'il ne faisait ressortir l'intérêt pour son rejeton de devenir « un prêtre bien habillé, bien nourri ». Or, le prêtre catholique, et particulièrement chez les Français, est un pauvre, et qui a la vocation de la pauvreté. Là-dessus je renvoie Pacha au Président Herriot qui naguère rendit un juste hommage aux « soutanes verdies » du clergé de France, et je veux souligner qu'aucun de nos prêtres, dans aucun diocèse, ne reçoit comme traitement ce qui est considéré comme un minimum vital pour le salarié.

Pacha soulève aussi la question du célibat imposé au clergé catholique. C'est un sujet qui, je le sais, est objet de scandale pour la grande majorité des Musulmans, et il est fort malaisé de les convaincre de la possibilité pour le prêtre de rester chaste, puisque cette possibilité est basée surtout sur l'action de la grâce : or, celle-ci s'acquiert ou se conserve par la pratique des sacrements, et notamment ceux de la Pénitence et de l'Eucharistie, et tout cela, c'est évidemment lettre morte pour des disciples de Mahomet. Cependant, humainement parlant, cette mortification est rendue possible à force de volonté et de prière, et d'autres religions, telles que le bouddhisme et le caodaïsme, l'exigent, au moins temporairement, de leurs ministres et de certains de leurs adeptes. Notons d'ailleurs en passant que le célibat des ecclésiastiques est une question non point de dogme, mais de discipline, et que l'Église, qui a imposé cette règle, a le pouvoir d'en relever, dans des circonstances déterminées, certains de ses prêtres, soit individuellement, soit collectivement, comme, par exemple, chez les catholiques du rite uniaste.

Et la preuve que le clergé se soumet sans trop de difficulté à cette règle, c'est que ceux qui y contreviennent ouvertement, et parce qu'ils sont une exception, constituent un objet de scandale non seulement parmi leurs frères chrétiens, mais auprès de tous leurs concitoyens. Et de tels scandales sont si rares que les Homais⁹ de chef-lieu de canton ont eux-mêmes renoncé à utiliser ce cheval de bataille contre la religion catholique. D'ailleurs, dans la floraison assez curieuse de pièces de théâtre, de romans, de films, qui depuis une dizaine d'années se sont emparés de sujets religieux, et traitent parfois avec maladresse, mais le plus souvent avec sympathie, de la mission et de l'action du prêtre dans la société, la question du célibat ou de la chasteté de celui-ci n'est jamais posée¹⁰ tant elle est entrée dans les mœurs françaises.

Et que pensent de la puissance occupante nos philosophes de la palmeraie ? Seul Safi, très épris de la civilisation occidentale, dit son amour pour la France : mais c'est un poète. Je sais d'ailleurs que ce sujet sera amené sur le tapis lors des prochains entretiens avec Rachid, et j'en reviens ainsi à ce dernier, car dans ses méditations solitaires au jardin public il a abordé plusieurs fois carrément ce sujet.

Rachid a d'autant mieux apprécié la culture française que pendant son enfance il n'a été confié qu'à des maîtres de sa race, dont il nous fait un portrait peu flatteur : un aveugle, un paralytique, un homme simplet d'esprit, et qui n'ont cherché qu'à développer en lui la mémoire. De ses séjours dans les établissements français et de ses rapports avec les écoliers français, il a conservé le meilleur souvenir. Je relève une remarque très juste au sujet des compétitions entre ceux-ci et les écoliers indigènes, plus brillants dans les basses classes, et qui petit à petit, d'année en année, cèdent le pas aux premiers. J'avais déjà fait

⁹ Ndlr : Dans Madame Bovary de Flaubet, cet hypothécaire » prétentieux et pédant est présenté comme un scientifique voltairien inefficace et couard, un être retors, méprisable et dangereux » Lire la suite sur <http://www.etudes-litteraires.com/madame-bovary-homais.php>

¹⁰ Cette question du célibat est simplement effleurée dans le roman de Béatrice Beck, Léon Morin, prêtre.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 26

personnellement la même remarque en Indochine et à Madagascar. Rachid voit juste quand il met cette déficience sur le compte d'une certaine précocité sexuelle due à l'ambiance générale des milieux indigènes et au climat.

Il admire et apprécie la culture française, dont il se réclame ; il voudrait cependant qu'il existât une fusion intellectuelle et morale plus complète entre nos deux races, faisant allusion aux incursions des Arabes en France et à la Science qu'ils nous ont apportée, et formulant le regret qu'ils n'aient pu, à cette époque, nous islamiser, ce qui aurait fait de nous pour eux vraiment des frères¹¹.

Ce souhait rétrospectif est touchant, mais est-il bien conforme à la vérité historique ? L'humanité, certes, doit à la civilisation arabe pas mal d'éléments, notamment l'algèbre, qui est à la base de toutes les mathématiques supérieures ; elle lui doit des découvertes intéressantes dans l'horlogerie, la fabrication des armes, la préparation des cuirs, les arts d'agrément, etc. Mais il n'y a là dans le temps aucune corrélation avec le fait que les armées arabo-berbères se soient avancées jusqu'au seuil de Poitiers et se soient maintenues pendant quelques années sur la frange nord des Pyrénées.

Je le sais : dans les années qui ont précédé les hostilités de 1939, des manuels destinés aux enfants de nos écoles primaires (et donc aussi en usage dans notre Afrique du Nord) marquaient la supériorité de la civilisation arabe de l'époque sur celle des Francs, et exprimaient

¹¹L'opinion exprimée par Rachid n'est point rare dans les milieux musulmans.

Au cours d'un amical déjeuner-débat au Bois de Boulogne, le 10 Décembre 1954, déjeuner auquel assistaient des personnalités comme MM. Bidault, René Mayer, Ferhat Abbas, Naroun, jeune et vibrant député de Constantine, de culture essentiellement française, ce dernier souligna que si l'Islam n'avait pas perdu la bataille de Poitiers, il régnerait aujourd'hui à Barbès et à Billancourt.

implicitement le regret que celle-ci n'ait pas été implantée par celle-là, et donc, dans la réalité, que Charles-Martel n'eût pas été le vaincu de Poitiers. Mais il est bien délicat, et vain, de vouloir rebâtir l'Histoire selon les vues de l'esprit. Un historien s'est essayé à déduire ce qu'il en eût été des lendemains de Waterloo si un seul nom avait pu être changé dans le vers de Victor Hugo :

« Soudain il dit : Grouchy - C'était... Grouchy ».

Seulement, c'était Blücher - et toute autre hypothèse ne peut conduire qu'à des conclusions fantaisistes.

De même, dans les jours sombres de la défaite de 1940, certains murmuraient : « Vaincus pour vaincus, n'eut-il pas mieux valu que le Maréchal Pétain n'eût point arrêté les Allemands devant Verdun en 1916. Nous eussions fait l'économie d'une guerre - et de quelques centaines de milliers de vies humaines... » Peut-être, mais l'Histoire de tous les peuples pourrait être ainsi épluchée, triturée, interprétée heure par heure, et l'on ne saurait aboutir à d'autre conclusion que celle de Pascal : le nez de Cléopâtre, s'il eut été plus court...

Je concède toutefois qu'à l'époque de l'invasion arabe la civilisation mérovingienne, au lendemain des démêlés sanglants de Brunehaut et Frédégonde, était très rudimentaire, à peine chrétienne, en fait assez barbare. Toutefois, dans les siècles qui suivirent, et progressivement à partir du règne de Charlemagne, la civilisation chrétienne s'imposa de plus en plus en France, et l'on peut considérer qu'au moyen âge, à travers le monde, les deux civilisations islamique et chrétienne étaient à égalité : la preuve en est que les rois maures d'Espagne n'hésitaient point à envoyer leurs fils ou de jeunes chefs arabes, pour se perfectionner dans les bonnes manières et l'art du bien-vivre, à la cour des Roi catholiques d'Aragon ou de Castille, où les mœurs et usages étaient alors comparables à ceux de la cour de France.

Envisageons maintenant cette hypothèse : la conquête de toute la France par les « Sarrasins » à l'époque de Pépin le Bref. Les Francs eussent dû de force embrasser l'islamisme, qui se serait ainsi implanté dans toute l'Europe occidentale. Il est possible que les relations des

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 27

Français musulmans avec les musulmans d'Afrique du Nord eussent gagné, comme le déclare Rachid, en fraternité. Mais eussent-elles gagné en prestige, et le bilan de notre association eut-il été plus fructueux ? Nos cathédrales auraient-elles été dignement remplacées par des monuments du style mauresque, et dans un autre ordre d'idées, la race française qui, surtout depuis la Renaissance, doit tant à la culture gréco-latine, eut-elle produit cette belle pléiade d'écrivains classiques au XVII^e ? Un Voltaire dont Rachid goûte passionnément les écrits, et aussi les encyclopédistes, eussent-ils pu, au nom de la science et du progrès, saper tout à loisir la religion officielle et les assises du pouvoir ? Et rien ne prouve que les romantiques, qui doivent cependant une certaine part de leur inspiration à l'exotisme et à l'orientalisme, eussent, dans l'ambiance musulmane, donné à la littérature française un Lamartine, un Musset ou un Victor Hugo.

Remarquez bien, mon cher Kouriba Nabhani, que je ne blâme point notre ami Rachid d'avoir exprimé le regret que la France n'ait pas été soumise jadis au joug de l'Islam, et convertie à sa foi. Car, précisément, voici qu'un écrivain français qu'on ne saurait suspecter ni de racisme, ni de cléricisme, ni de colonialisme, M. Jules Romains, a fait récemment un rêve très analogue en ce qui concerne la domination française en Afrique du Nord. Celui-ci a confié aux lecteurs de l'Aurore ses impressions d'un séjour au Mexique, et comment il a été amené à des comparaisons entre l'Afrique du Nord et ce pays.

M. Jules Romains a été frappé de l'homogénéité physique et morale de ce peuple issu d'un métissage d'Espagnols et d'Indiens, homogénéité due surtout à ce que ces derniers, au cours des siècles, ont été « aspirés », de gré ou de force, par la religion catholique, et donc mis à cet égard sur le même plan que leurs conquérants. Je crois bon de citer quelques extraits de cet article, dont tous les mots portent.

« ...Comment n'aurais-je pas fait des rapprochements avec notre Afrique du Nord, particulièrement avec cette Algérie que nous tâchions de souder à nous depuis un siècle et quart ? On imaginait si bien ce qu'eut été un résultat analogue : l'indigène d'un douar écarté ne sentant entre lui et le gros industriel d'Alger qu'une série de transitions insensibles, ce

qui, du même coup, eut assuré une continuité sans rupture de lui au Français de la métropole.

« Les conditions avaient même été plus favorables qu'au Mexique, puisque les deux populations que nous trouvions à notre arrivée étaient toutes deux de race blanche, que l'une des deux, la berbère, était étroitement apparentée aux populations européennes du sud-ouest, et qu'elle avait en outre pratiqué jadis des siècles de vie commune avec elles.

« ...Imaginez un autre cours de l'Histoire : un des Valois, par exemple, au lieu d'aller faire des sottises en Italie, se consacrant à nettoyer la Méditerranée des pirates barbaresques, et pour y réussir durablement occupant l'Afrique du Nord. À l'époque, une pareille conquête ne se concevait pas si elle ne s'accompagnait de celle des âmes. On aurait rechristianisé l'ancienne Numidie, un peu rudement, mais sans le moindre scrupule. L'opération aurait aussi bien réussi qu'en Europe, où l'Islam, imposé jadis à beaucoup d'Ibériques, était devenu leur religion maternelle. À l'heure qu'il est, tous les Africains du Nord, Arabes, Berbères, et colons européens seraient aussi intimement mélangés, et aussi totalement français que des Gascons. »

L'auteur reconnaît d'ailleurs que notre conquête de l'Afrique du Nord s'est faite à une époque qui vouait les choses tout différemment : et la liberté de conscience comptait déjà parmi les « grands principes » proclamés par la Révolution de 1789.

« Je suis bien d'avis que le respect de la situation religieuse d'un pays que l'on prenait politiquement en main constituait à beaucoup d'égards un grand progrès. Mais ne nous y trompons pas - nous nous condamnions du même coup à laisser régner autour de ces populations, que nous prétendions par ailleurs franciser, une membrane imperméable et insoluble. Nous supprimions d'avance entre elles et nous tout un clavier de références sentimentales... D'autant que nous avions affaire à une religion spécialement adhérente à l'individu, puisqu'elle règle tout le détail de sa vie, et lui sert même de code civil.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 28

« Même la religion juive a beaucoup moins isolé les communautés juives dans les sociétés de tradition chrétienne. L'Ancien Testament et le Décalogue fournissaient déjà, malgré tout, un riche clavier de références communes. Tandis que parler d'assimilation en face de l'Islam, c'était en grande partie se payer de mots... »

Faut-il dire : dommage ! Et convient-il de regretter qu'un François 1^{er} ou un Louis XIV n'ait point imposé par la force en Afrique du Nord à la fois la domination française et le catholicisme ? J'en reviens à ce que j'ai dit plus haut : s'évertuer à vouloir refaire l'Histoire n'est qu'un jeu stérile de l'esprit. Il faut prendre les faits tels qu'ils sont : depuis plus d'un siècle la France occupe l'Algérie, et ce qui importe, et devrait seulement intéresser Rachid, c'est d'établir le bilan des relations entre les deux peuples, et d'étudier l'amélioration de ces dernières en vue du bien commun.

Rachid s'effarouche encore de ce que la terminologie officielle et l'usage courant classent l'Algérie parmi nos « colonies ». C'est là faire preuve d'une susceptibilité exagérée pour une simple querelle de mots. La Provence n'est point chagrinée de ce que son nom même rappelle qu'elle fût jadis une « province » soumise, pacifiée, mise en valeur par les Romains. Par contre, nos législateurs de 1946, par un scrupule quelque peu ridicule, ont supprimé du texte de l'article VIII de la Constitution, qui est la charte de l'Union Française, tous les mots qui auraient pu tant soit peu choquer, pensaient-ils, les... les... je ne sais plus quel mot employer, puisque sont bannis les termes : sujets, protégés, indigènes, colonie, protectorat, colonial, empire, impérial, etc. L'expression « outre-mer » est la « tarte à la crème » de ce texte, mais elle peut tout aussi bien signifier, pour nous Français, la Bolivie ou même la Grande-Bretagne, que l'Algérie ou Madagascar. Et m'en tenant aux définitions du dictionnaire je ne renonce pas, pour ma part, à parler des populations indigènes, au lieu des populations autochtones, ce dernier terme me paraissant prétentieux, et dans la grande majorité des cas, inexact. Nous devons être tout à fait d'accord sur ce point, mon cher Kouriba Nabhani, car, vous le savez bien, les Arabes ne sont pas des populations autochtones de l'Algérie, de la Tunisie ou du Maroc.

Vous dites que les Français, dont on attendait tout en Afrique du Nord, se sont recroquevillés sur eux-mêmes, ne pensant guère qu'à leurs intérêts matériels, et entravant l'évolution naturelle du peuple algérien. En êtes-vous bien sûr ? Je n'insiste pas ici sur ces points, qui vont faire l'objet des controverses dans le cénacle du moulin. Je trouve toutefois un peu exagéré d'appliquer cette expression: « recroquevillés » à des gens qui ne songent au contraire qu'à exalter et propager les grands principes pour lesquels ils ont fait plusieurs révolutions, et qui, tout compte fait, sont parvenus à faire de leur « Déclaration des droits de l'homme et du citoyen », une charte mondiale.

Et maintenant, au moulin de Tamara !

J.C.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 29

CHAPITRE VIII LA VISITE AUX QUATRE

Comme les silhouettes des quatre de la Palmeraie s'agitent de la sorte en son esprit, Rachid se trouve à quelque cent mètres à peine du Moulin du Cheikh, qui se dresse vétusté devant lui, au bord du canal dont on a détourné le courant.

Emu, il s'assied au bord de l'eau pour reprendre haleine et réfléchir sur ce qu'il doit leur dire, car on ne se présente pas bêtement à des hommes libres qui, fuyant leur milieu concentrationnaire, se sont réfugiés dans la solitude pour philosopher secrètement et le plus sérieusement du monde.

Le temps s'écoule pesant et les minutes lui paraissent interminables. Peut-être tout simplement va-t-il retourner chez lui, heureux d'avoir repéré leur gîte. Un autre jour, plus enhardi, il irait jusqu'au bout et ferait irruption jusque chez eux. Et s'ils ont amené des femmes avec eux, on ne sait jamais ! Ah ! mais nos hommes se respectent sans doute assez les uns les autres pour ne pas tomber dans une débauche aussi flagrante qui réduirait à néant leurs plus beaux arguments.

Cependant Rachid ne peut se résoudre à fuir, car il vient d'apercevoir le gardien noir qui en faisant le gué, lui, l'a vu, et qui va le dénoncer aux quatre. Il lui faut coûte que coûte aller vers eux, sinon ils le prendraient pour un espion.

La brise lui apporte entre temps le bruit confus de la ville, tout un concert de voix humaines, semblable à celui de la mer, auquel s'ajoutent les trépidations occasionnées par la circulation des voitures qui y jettent, par intermittence, leur note discordante ; son épicycle paraît se situer au souk qui bout de tumulte comme une chaudière d'eau. Cette ville, se demande Rachid, vibrante et palpitante, se croit, comme toute personne, être le centre du monde et dans le secret des dieux. Moralement et matériellement, elle compte pour peu. L'étranger qui la traverse se rend à peine compte de son existence. Mais celui qui y séjourne longtemps

constate bientôt qu'elle possède une âme, sa tournure d'esprit à elle et que pour elle le monde n'existe que dans les atlas de géographie. En vivant de sa vie subjective et en oubliant tout le reste, cette ville, devenue la proie du passé en même temps que la victime de mirages modernes, a honni ceux de ses citoyens qui ont voulu la situer à sa juste place. Un esprit d'inquisition y règne. Le Tamari ne semble avoir d'adversaire que son prochain. Malheur à qui veut briser les cadres. Au fond, cette personne anonyme se soumet à celui qui lui fait le plus de promesses, et surtout au plus fort. De deux choses l'une : il faut ou la réveiller ou la fuir.

Sur ce, Rachid, décidé, se dirige d'un pas ferme vers le Moulin du Cheikh. Le gardien, le reconnaissant, l'introduit auprès de nos quatre sages, déjà avertis de sa présence, et qui l'accueillent comme un frère.

Les quatre de la Palmeraie, sentant qu'ils sont incompris, et mal vus par le peuple, prennent garde, pour ne pas pousser les passions religieuses à leur paroxysme, de ne pas faire publiquement un étalage abusif de leurs conceptions révolutionnaires. S'il leur échappe parfois de dire la vérité, c'est malgré eux. Ils ne révèlent le fond de leurs pensées qu'à ceux qui les en sollicitent. Dans les discussions publiques de tout ordre, un seul d'entre eux arrive à tenir tête à toute une assemblée de fanatiques. Celui qui veut profiter de leurs enseignements doit les rejoindre au Moulin du Cheikh. C'est là qu'ils s'ingénient à trouver des solutions pouvant calmer leur angoisse métaphysique.

Voici *Bâli*, présidant la séance, qui ouvre les débats : « Il y a un problème qu'il nous faut élucider, les amis, et que je n'arrive pas à comprendre quand je l'expose à la lumière des faits modernes : c'est celui de l'Islam. D'un côté, on nous dit que, jadis, une florissante civilisation islamique a vu le jour et s'est épanouie dans les arts, en philosophie et dans les sciences. De l'autre, je constate aujourd'hui, autour de moi, que nous sommes l'un des peuples les plus arriérés par notre ignorance, notre mode de vie, notre paresse, notre désunion, notre inhumanité. Nous pratiquons une doctrine qui n'a de religion que le nom. N'avons-nous pas été incapables de garder entre nos mains l'empire du monde ? Ne sommes-nous qu'un peuple de rêveurs ? Tout ce qui a fait la grandeur de la Civilisation islamique est-il d'origine étrangère (persane, hindoue,

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 30

byzantine, espagnole ?). Je pense que l'Islam originel est pur, tel qu'il a été conçu par Mahomet et pratiqué par ses premiers compagnons, et qu'il est grand et beau. Le Communisme égalitaire et la Démocratie libérale y sont contenus en germes. Peut-être n'a-t-il pas suffisamment tenu compte du concept de Liberté qui est primordial. Selon moi, il a été vicié par l'intrusion en son sein de superstitions étrangères (fétichisme et magie). L'Islam a été aussi intoxiqué dans son corps par la masse trop grande de peuples étrangers qui l'ont embrassé superficiellement. Au cours des âges, il a perdu sa pureté originelle, si bien qu'il a suivi l'évolution de la pensée orientale décadente, conduite par un processus de dialectique historique vers l'inévitable fatalisme. Ainsi, au lieu de rester fidèle à la voie tracée par Mahomet, voie fondée sur la foi et la vertu, il a dévié vers le mauvais chemin et a manqué l'essentiel de sa mission.

J'en conclus qu'il y a deux Islams : l'un théorique et mahométan qui n'a pas été réalisé jusqu'au bout, l'autre pratique et pseudo-mahométan qui a été historiquement réalisé. D'où je ris quand je vois nos Musulmans d'aujourd'hui se réclamer de l'Islam authentique et vraiment spiritualiste : les Européens sont plus près que nous de cet Islam-là. Mahomet n'aurait pas renié Kémal Ataturk.

Le prophète est un génie créateur qui aurait voulu que son œuvre s'adaptât aux circonstances modernes. Je n'aime pas me hasarder trop en matière religieuse, ni ne compte sur la religion pour qu'elle apaise ma curiosité intellectuelle, car comme dit Al-Maârri : « *Les uns frappent dans des cloches, les autres crient du haut des minarets... Chacun dit que sa religion est la bonne. Je ne sais quant à moi où est la vérité* ». Pour ce qui est de la survie en l'autre monde, rien ne me convainc d'y croire : quelqu'un est-il revenu de là-bas, nous en apportant avec lui des nouvelles sensationnelles ?

Trop de piété me semble relever d'un état morbide où la vanité est pour beaucoup. Les hommes dits de Dieu aiment à faire travailler les autres pour eux et à exercer une répression féroce sur ceux qui n'embrassent pas leur point de vue. De là vient leur entente avec les potentats pour étouffer les aspirations des peuples et détruire ceux qui veulent l'éclairer.

Ils ne tiennent pas à ce que leur proie leur soit retirée. Aussi, lorsque Genghis-Khan qui, lui, avait un esprit sain dans un corps sain, aborda les terres d'Islam, il parvint sans difficulté à bout de la coalition des Imams dévots et des Kalifes jouisseurs qui exploitaient la crédulité des masses. D'ailleurs, Tamerlan d'un côté, les Turcs de l'autre achevèrent de détruire l'Islamisme en Orient. Cependant, malgré l'ordre établi de son vivant par Genghis Khan, la contribution de Tamerlan au développement du savoir et l'esprit d'organisation des Turcs, ces peuples qui basaient tout sur la force n'ont rien laissé de durable, et n'ont ni la finesse, ni l'élévation des Arabes. Le héros mahométan est de beaucoup supérieur au mongol. Il arriva la même catastrophe, pour les mêmes raisons, à l'Islam d'Occident refoulé par les Espagnols.

Et on n'a pas fini de commercialiser la Religion ! Aujourd'hui, partout en Islam, les mêmes éléments religieux, continuent à s'occuper de politique, à vivre sur le dos des populations en se déclarant les ennemis jurés de tout Progrès qui les mettrait au ban de la société. Ils trahissent les masses et ensuite les Nations auxquelles ils les vendent, s'empressent de marchander leur besogne et de les livrer au plus offrant. »

Sur ce, l'assemblée éclate de rire, et *Safi* prend à son tour la parole : « Nos Musulmans me font l'effet d'avoir été accrochés au ciel par Mahomet. Ils ont perdu totalement de vue le terrestre, obéissant sans le moindre contrôle à une tradition grossière de mensonges grotesques. Celui qui dans ses moindres actes murmure le nom d'Allah finit par me faire soupçonner qu'il n'y croit pas ferme. En se levant, en s'asseyant, en se couchant, en vendant, en achetant, en égorgeant un animal, en se lavant, en mangeant, en allant faire ses besoins, en ensevelissant un mort, et que sais-je encore ! on prononce la formule rituelle : « *Au nom d'Allah* », dont l'effet magique est de chasser le diable, le mal et de contribuer à la réussite. Cette expression passe-partout est entrée dans le langage courant, elle revêt un sens comminatoire surtout lorsqu'on y ajoute les deux qualificatifs : « *...le Clément, le Miséricordieux* ». Ainsi : « *Au nom d'Allah le Clément, le Miséricordieux* » équivaldrait au juron français « *Nom de Dieu !* »

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 31

Il y a des choses que l'on vous défend sans vous expliquer pourquoi (port du chapeau), et d'autres qu'on permet sans que la raison les justifie (polygamie). Pour ce qui est du chapeau, j'estime qu'on le défend parce que les non-musulmans, les damnés, le portent, et de même qu'il serait intolérable de marcher comme eux tête nue, tout musulman doit se coiffer du fez ou du turban ; quant à la polygamie, ce n'est pas une raison de prendre plusieurs femmes parce que l'Envoyé d'Allah en a eu quatre ou cinq. Et d'ailleurs a-t-il bien fait ? Vous m'objecterez qu'il n'a permis aux fidèles de prendre plusieurs femmes qu'à condition de pouvoir les faire subsister et d'être équitable envers elles. J'attends, moi, de voir l'homme qui peut aimer plus d'une femme à la fois, ou toutes à la fois d'un égal amour. Et puis il nous faudrait avoir l'avis des femmes, qu'une telle condition ne peut enchanter. Je reconnais que la femme en vieillissant perd de son charme et que l'homme garde sa virilité, raison pour laquelle je ne me suis remarié, moi, qu'après avoir passé vingt ans avec ma première femme, que j'ai d'ailleurs préféré répudier pour ne pas la rendre jalouse.

Je juge que personne n'est en possession du secret de Mahomet, pas même ses premiers compagnons pour lesquels j'ai une grande admiration. Quand Abou-Horeira, confident intime du Prophète, proclame : « *Si je vous répète ce que m'a affirmé l'Envoyé d'Allah, vous me tuerez* », cette assertion me laisse supposer bien des choses. Mahomet, génie ouvert et tolérant, donnait probablement la prépondérance à l'intelligence créatrice, croyait au libre arbitre, et nous eût prouvé que bien des choses que nous attribuons à tort à Dieu sont l'œuvre personnelle de l'homme. Toujours les disciples vont plus loin que le Maître, et sont enclins à rendre sa doctrine, si simple soit-elle, la plus ésotérique possible. N'a-t-il pas dit : « *Je ne suis qu'un homme comme vous, ayant un cœur, un foie et divers organes pour sentir...* » De même, il s'est récusé d'avoir accompli des miracles, d'avoir fait descendre la lune et ébranlé les montagnes. Il s'est même reconnu incompetent dans le domaine expérimental, pour ce qui est de la fécondation du palmier-dattier. Il nous a recommandé d'aller rechercher la science, fût-ce en Chine. Ses successeurs étaient bien pratiques aussi. C'est Abou-Bekr, à la mort du Prophète, qui déclare à la foule atterrée qui le croyait immortel : « *L'Envoyé d'Allah est mort comme ses prédécesseurs les*

autres prophètes (du Nouveau et de l'Ancien Testament). Seul Dieu demeure éternellement présent ». C'est Omar incitant la foule apathique au travail : « *Levez-vous donc ! On n'a jamais vu une pluie d'or tomber du ciel !* » C'est Othman recommandant à son secrétaire d'éteindre la lampe qui relève du bien public, après l'achèvement de sa correspondance. C'est Ali qui a laissé ces sages maximes : « *Ton remède est en toi et tu ne le vois pas. Ton mal est en toi et tu l'ignores. Tu prétends que tu es un insignifiant atome, alors qu'en toi est renfermé le plus vaste Univers* ».

Le surnaturel, le merveilleux dont se parent les religions sont inaccessibles à mon esprit. Maints fervents croyants, s'ils n'étaient pas assurés du matériel, ne se confindraient pas à ce point dans le spirituel. Je ne puis rien croire qui ne soit d'abord exposé à la lumière de la critique et accepté par la raison. Je crois en une Nature créatrice, en sa fille l'Intelligence à laquelle nous devons toutes nos inventions, religieuses ou autres. Quant aux problèmes concernant l'origine et la fin de tout, notre intelligence est incapable de les résoudre. C'est bien simple : l'homme retourne au néant d'où il est venu. S'il y a une chose dont je sois assuré, c'est l'existence de la Conscience morale. La cultiver, la développer le plus possible, voilà l'idéal que doit viser tout homme. Au lieu de transmettre des biens à des enfants ignorants qui en feront un mauvais usage, mieux vaut les laisser démunis au point de vue matériel, avec une âme instruite et un esprit éveillé et bien garni. »

Au milieu de l'approbation générale, *Pacha* lui succède : « Permettez-moi de vous exposer, en guise d'introduction, ma propre expérience mystique. Vous savez qu'au cours d'un duel mémorable, j'ai dû perdre ma main droite qui m'a été tranchée d'un coup de poignard par un sauvage agresseur. Après qu'on m'eût soigné à l'hôpital civil, pendant ma convalescence une vague de pessimisme m'envahit. Mon âme chercha refuge auprès de Dieu. A la maison, j'affichai un mutisme qui ne manquait pas d'inquiéter ma mère et ma femme. Je me promenais seul aux environs de la ville, réclamant aux montagnes, aux bois, aux déserts, la présence de Dieu. Mais rien ne me répondit, si ce n'est le silence glacial de la solitude qui me consterna. Je rentrai en ville, embrassai la secte maraboutique des Bienheureux, me couvris de leur habit de laine

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 32

blanche, adoptai leurs exercices spirituels, psalmodiai leurs formules magiques, affichai les poses les plus extravagantes. Nous demeurions à genoux, le port droit, les yeux hagards, balançant continuellement la tête de gauche à droite en répétant : « Dieu, Dieu, Dieu. » Au bout d'un certain temps, mes compagnons qui se disaient être gagnés par l'extase mystique, s'émerveillaient de voir ressuscités devant eux tel saint, telle sainte ou tel prophète. Je faisais des efforts inimaginables pour me représenter quoi que ce fût, mais ne parvins jamais à rien. Je conclus que mes compagnons étaient victimes d'hallucinations, et abandonnai leur secte ridicule.

D'ailleurs, les descendants de ces saints se conforment rarement à la règle qui leur prescrit de suivre la voie de leurs pères sous peine de déchoir. Oubliant que la sainteté s'acquiert par un effort d'ascèse personnelle, plutôt qu'elle ne s'hérite, ils croient pouvoir toujours jouir des privilèges de leur confrérie. Rudimentairement instruits à l'école française - car leurs parents craignant de les voir perdre la Foi ne les laissent pas poursuivre trop loin leurs études, - ils se gargarisent du peu qu'ils savent pour faire valoir davantage leurs prétentions. Sous le couvert de l'Administration dont ils sont de précieux auxiliaires, ils continuent à exploiter les masses et à maintenir l'obscurantisme. Dieu sait combien nos dévots ont l'âme noire, veule et sont de cyniques jouisseurs.

Il m'arrive néanmoins, quand je me réveille le matin, frais et dispos, de prendre conscience de l'intrusion en mon esprit d'évidences intimes qui s'imposent à moi par leur rationalité. Le spectacle des cieux étoilés, la majesté des montagnes et l'infini du Sahara me font croire en l'existence d'une force colossale dont nous dépendons tous et auprès de laquelle nous ne sommes rien, et dont l'espace, la matière, l'électricité et la pensée sont quelques-unes de ses manifestations les plus rudimentaires,

Je ne l'explique pas entièrement par la matière parce que, si organisés que soient les corps, cela ne m'éclaire pas sur l'individualisation des êtres, autrement dit sur la spécificité de l'âme, véhiculée par la vie et insufflée en la matière. Mais je ne puis croire en ce Dieu personnel, en ce Monarque céleste avec qui les prophètes prétendent avoir communiqué comme par téléphone. Pourquoi ne se montre-t-il pas au travers des

cieux, pour que tous les hommes qui doutent de lui puissent y croire enfin ?

D'ailleurs, la nature humaine déborde la Religion, et, à ma connaissance, aucun croyant, de quelque religion que ce soit, n'est parvenu à répandre sa générosité sur un incroyant par exemple, ou sur un croyant d'une autre secte. Au contraire, je n'ai vu pires ennemis les uns aux autres que les croyants des diverses religions antagonistes. Lorsqu'il s'en est rencontré un qui aime en chaque homme son semblable, il s'est appelé Jésus, Gandhi, ou tel saint, tel mystique et est resté dans l'Histoire comme un phénomène. Cela vient de ce que la Religion est affaire subjective et que chacun a la croyance de son intelligence. Certes, l'esprit humain tend à l'Idéal et en s'élevant édifie la morale dont chaque homme a besoin. Les croyants des diverses religions se haïssent tant parce qu'aucun n'est sûr de posséder la vérité, et qu'il craint, autrement dit, pour sa *Vérité*. Et les religieux dans leur totalité craignent ceux qui ne croient pas, parce que cela sape implicitement tous les fondements de leur croyance. Parmi les indifférents, il existe des types plus moraux que beaucoup de croyants. Cependant, c'est à tort que beaucoup d'incroyants prennent à parti la Religion en la jugeant d'après les détestables pratiques des mauvais fidèles. J'ai dit que chacun a la Religion de son intelligence et j'ajoute... de sa moralité. La Religion se calque sur la nature humaine et ne vaut que quand elle la transforme ou quand la nature est déjà bonne. La Religion telle que je la vois pratiquée m'écoeure. Il n'est pas dit que je ne vise pas à une Religion à moi et que je ne croie pas en la sincérité de beaucoup de croyants. Je veux m'arrêter aujourd'hui là en distinguant l'état de Prière, où l'homme sincèrement communique avec le Cosmos, d'avec l'état d'intellection où il applique la perspicacité de son esprit à l'explication des phénomènes. »

« Que tes ancêtres soient bénis, laisse-moi continuer, l'interrompt *Saci*. Ce qui me tue, moi, c'est de voir Dieu accabler de maux certains malheureux, et surcharger d'autres de biens. Quel crime ai-je commis pour que mon fils unique me soit arraché à la fleur de l'âge ? Non, je ne puis croire qu'il soit mort. Son âme s'est échappée de son corps ; il vit toujours quelque part, ne serait-ce que dans la fleur, l'herbe ou l'insecte qui ont surgi sur sa tombe. Un jour, un missionnaire a voulu me convertir.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 33

Je lui ai répondu que si je devais embrasser une religion, je prendrais celle de mes pères, car toutes se valent. Une fois, un nommé Moïse, qui avait sous lui une certaine somme d'argent volée, pria à la mosquée parmi les fidèles. Lorsqu'il entendit l'Imam prononcer le verset suivant du Korân : « *Malheur, ô Moïse, à celui qui a volé* », il se précipita dehors, à la stupéfaction de tout le monde.

Un nomade, auquel on avait vanté tant et plus le pèlerinage de La Mecque, y était allé juste une année où une épidémie de peste se déclara aux lieux saints. Il ne vit autour de lui que malades gisant à terre, vomissant et râlant. Il se pencha sur un mourant et lui chuchota tout bas à l'oreille : « *Si tu es un novice trompé comme moi, Dieu te fasse miséricorde. Mais si tu es un vétéran, expie ta peine.* »

J'estime que tous ces actes religieux ne sont plus valables en l'état où se trouve l'Islam moderne. Il y en a qui murmurent la formule rituelle de l'acte de foi, mais qui ont l'âme vide. Une morale qui ne se met plus en pratique n'a plus de valeur. Quant aux cinq prières quotidiennes, la vie moderne, si accaparante, ne nous permet guère de les faire. Et puis, qui vous dit que ce n'est pas pour des raisons d'hygiène et d'exercice physique que Mahomet a prescrit la prière. L'hygiène, on la fait autrement de notre temps, et l'exercice physique continuuel n'est point épargné au corps qui a aujourd'hui plutôt besoin de repos. La véritable prière est raison et chacun peut communier à sa manière avec l'Être de son Idéal. Pour ce qui est de la dîme, quels sont les musulmans qui l'appliquent vraiment : si chacun donnait le dixième de ses revenus aux nécessiteux, il n'y aurait plus de misère chez nous. Mais les lourds impôts auxquels on est astreint ne permettent à aucun musulman de faire la dîme. Le pèlerinage à La Mecque ! Il n'a plus de sens, puisque au lieu de sceller l'entente entre les peuples islamiques et les faire avancer, il ne sert plus qu'aux trafiquants, aux curieux et à ceux qui y vont dépenser leurs dernières économies dont ils ont tant besoin chez eux. Enfin, le Ramadan, moi, j'avoue que je ne le fais pas. Je reconnais que reposer un mois par an son estomac fait du bien, et que c'était un mois de trêve du temps du prophète, entre guerriers. Mais aujourd'hui, nos gens se rattrapent largement la nuit, et l'on y mange plus qu'en aucun autre mois de l'année ; on y dépense aussi plus et l'on y trouve prétexte

pour n'y rien faire. Pourtant à la maison, je leur fais croire que je le fais, et ne me gêne pas pour me réveiller à l'aube, pendant que tous dorment, pour manger et boire tout ce qui se présente à ma vue, en alléguant par la suite que je l'ai consommé la nuit.

Arrivons maintenant à la viande de porc et au vin proscrits par le Korân. Le porc, chacun sait qu'il peut donner la trichine et que sa chair ne convient pas aux habitants des pays chauds, comme les premiers Arabes. Le prophète a dû lire ça dans quelque traité de médecine de son temps et n'a fait que se conformer à l'expérience. Mais aujourd'hui, la viande de porc est préparée sous diverses formes, se conserve bien et on a trouvé remède contre la trichine. En outre, les musulmans se sont répandus jusque dans des régions froides, où elle est recommandée. Les mêmes raisons, ou à peu près, prêchent en faveur du vin dont se saoulaient les premiers Arabes qui, d'autre part, en venaient facilement aux mains. On nous en a promis des fleuves intarissables au Paradis ! J'aime autant m'en abreuver dès à présent, en attendant l'autre monde. C'est le remède idéal qui permet de dégraisser les nôtres de leur stupidité. Si tous en buvaient, leur Moi latent, leur subconscient émergeraient, et on entendrait alors bien des langages sincères.

Vous voyez donc que toutes ces prohibitions et ces règles sont sujettes à caution et qu'il est temps à mon avis de réformer l'Islam et de lui faire emboîter le pas avec son temps.

K. N.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 34

CHAPITRE IX

REFLEXIONS SUR LE CARACTERE RELIGIEUX DE L'ISLAM

Nos philosophes ont abordé en premier lieu le problème religieux de l'Islam. Parmi ceux-ci, il y a les négateurs intransigeants, Pacha et Saci, qui n'ont aucun respect ou considération à l'égard de Mahomet : pour eux ce dernier ne peut être qu'un imposteur, puisque toutes les religions sont fausses, et que jamais aucun Dieu n'a communiqué avec qui que ce soit ici-bas.

L'avis de Bâli et de Safi est plus nuancé : ils ne croient pas davantage à la Divinité, mais ils admettent l'entière bonne foi de Mahomet. Seulement sa pensée a été défigurée par ses disciples, qui n'ont d'ailleurs pas pu se mettre d'accord entre eux, puisque dès le début un schisme divisa l'Islam en deux obédiences, les Sunnites considérés dans la suite comme orthodoxes, et les Chiïtes qui demeurèrent fidèles au propre gendre du Prophète, Ali. Et puis, aux pratiques Korâniques ne tardent pas à se juxtaposer, à mesure que l'invasion arabe s'étend sur les divers continents, d'autres conceptions ou coutumes ancestrales dont les peuples subjugués n'ont pas voulu se séparer, telles que certaines pratiques magiques, la vénération des eaux, des sources, de poissons sacrés, l'usage d'amulettes, les exorcismes, la croyance au mauvais œil, aux génies bienfaisants ou hostiles (lies Djenounn)¹². Cet apport à l'islamisme est plus particulièrement net chez les populations de l'Afrique noire, mais ces coutumes se sont propagées chez d'autres peuples et même parmi les zéloteurs de l'Islam. Le culte des saints est purement berbère, et peut-être de lointaine origine catholique : comment les Arabes eux-mêmes, qui s'interpénètrent aux Berbères dans toutes les régions de l'Afrique du Nord, et qui au Maroc ont été chercher chez ces derniers des dynasties régnantes, ne se seraient-ils pas laissés imprégner de ce point de doctrine, bien qu'il ne figure pas dans le Korân.

Mais il semble inutile de s'appesantir sur la question du dogme. Ce qui importe davantage, c'est de saisir quelle a été l'influence de Mahomet, imposteur ou non, dans l'ordre social et politique.

Cette influence est considérable, puisqu'il compte près de quatre cents millions de sectateurs répartis à peu près sur le tiers de la superficie du globe terrestre. Mais sa pensée, au cours des siècles, n'a-t-elle pas été complétée ou déformée ? C'est ce qu'affirmé Bâli. D'après lui la doctrine de Mahomet contenait en germe le « communisme égalitaire » et la « démocratie libérale ». À vrai dire, ce sont des tendances assez contradictoires : à s'en tenir à la définition des mots démocratie et libéral, il s'agit là de gouvernement élu par des hommes libres. Or, jusqu'ici les gouvernements des divers peuples se réclamant de l'Islam ont revêtu généralement une forme théocratique excluant à priori une représentation populaire, et d'autre part il ne peut être question d'hommes libres si l'on met en avant le communisme qui supprime la liberté de l'individu. D'ailleurs, Mahomet a-t-il vraiment préconisé le communisme égalitaire, c'est-à-dire en premier lieu la mise en commun de tous les biens, et donc la suppression de la propriété individuelle : il semble difficile de l'admettre, car l'institution de la dîme, prélèvement légal du dixième de la fortune de chacun en faveur des pauvres, des voyageurs et des combattants de la guerre sainte, présuppose au contraire la propriété individuelle¹³.

¹³ On en a dit tout autant du christianisme à son origine. Mais l'incident d'Ananie et de Saphire, relaté dans « les Actes des Apôtres » écrits par saint Luc vers l'an 70 de notre ère, est très caractéristique à cet égard. Ayant vendu tous leurs biens - mais ayant omis de verser les sommes ainsi réalisées en leur intégralité à la caisse commune -, ils sont punis de mort par saint Pierre, non pas pour le fait d'avoir conservé une partie de ce qui leur appartenait, mais pour avoir hypocritement cherché à passer auprès de leurs coreligionnaires pour plus charitables qu'ils ne l'étaient en réalité. L'apôtre dit nettement à Ananie « *Ne pouvais-tu pas garder ta propriété sans la vendre ? et une fois vendue n'étais-tu pas libre de la somme !* »

¹² Pluriel de Djinn

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 35

La question est d'importance : à l'heure actuelle les populations d'Afrique du Nord se montrent généralement réfractaires au communisme, et à tel point qu'en Algérie même le Parti Communiste Algérien (P.C.A.) a dû rompre toute attache avec le parti extrémiste de Messali Hadj, le M.T.L.D. (Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques). La raison principale de cette rupture résulte du caractère provoquant d'athéisme du P.C.A. Si l'Islam s'oriente lui-même définitivement vers l'athéisme, comme le langage des philosophes de la palmeraie le laisserait supposer, et si d'autre part certains, comme Bâli, considèrent Mahomet comme un des apôtres du communisme, on ne voit réellement pas pourquoi le P.C.A., et plus généralement les partis communistes en pays d'Islam, continueraient à être mis à l'index par les partis d'opposition.

Mais cet athéisme présumé de l'Islam pose une question encore plus grave. Si Allah n'existe pas, si dès lors Mahomet ne peut être son envoyé, comme l'affirme cinq fois par jour l'appel du muezzin, comment dès lors les prescriptions de tous ordres émanant de ce dernier peuvent-elles demeurer en vigueur ? La seule conclusion logique, c'est celle que formulaient sur l'air de funiculi funicula¹⁴, nos chansonniers de Montmartre, à l'époque d'entre-deux-guerres où la « laïcité » était

¹⁴ Ndlr Miages-djebels : Funiculi funicula est une chanson napolitaine dont la musique fut composée par Luigi Denza en 1880 sur des paroles en napolitain du journaliste italien Giuseppe Turco. Elle fut écrite pour commémorer l'inauguration du funiculaire du Vésuve qui avait eu lieu un an plus tôt.

Hier soir, Annette, je suis monté
Devine où ?

Où ce cœur ingrat ne peut plus m'embêter!

Là où le feu brûle, mais si tu te sauves

Il te laisse tranquille

Et ne te poursuit pas, ni ne se lasse de contempler le ciel!

Allons, allons, au sommet allons-y!

Allons, allons, au sommet allons-y!

Funiculi, funiculè, funiculi, funiculaire!

Allons au sommet, funiculi, funiculaire!...

présentée dans certains milieux français comme la panacée de nos propres malaises politiques et économiques :

« Laïcisons, laïcisez ! »

En premier lieu, la laïcisation de l'État. Cela, beaucoup de musulmans l'admettent déjà, à la suite de Kemal Ataturk, que Mahomet lui-même, d'après Bâli, n'aurait pas désavoué. Cependant, l'exemple même du Maroc, où le Sultan est à la fois chef religieux et chef politique, montre qu'une telle réforme n'est pas sans inconvénients, dont le moindre est que les croyants, s'il en subsiste, doivent bien se trouver sous l'obédience d'une autorité spirituelle. Or, si celle-ci séjourne dans le pays « laïcisé », elle risque d'apparaître aux sujets du souverain temporel comme une personnalité rivale de celui-ci, et même, aux yeux des vrais Croyants, comme une personnalité qui lui est supérieure, ce qui peut amener de grosses difficultés d'ordre politique. Si ce « pape » ou ce « calife » réside à l'extérieur, peut-être lui-même se fera-t-il le porte-parole d'intérêts étrangers ? Et si des collectivités (Oulamas ou confréries) prennent en mains cette souveraineté spirituelle, ils formeront une sorte d'État dans l'État, formule toujours génératrice de conflits.

Vous me direz que les catholiques répartis à travers le monde ont un chef spirituel, le pape, souverain lui-même d'un État temporel, le Vatican. Soulignons en passant que ce minuscule État temporel n'a pas d'autre raison d'être, que d'assurer précisément au Saint-Siège une indépendance absolue à l'égard de toutes les autres Puissances. Et Rome a en réalité des tendances si peu « cléricales » qu'elle se félicite, comme le déclarait l'un des cardinaux signataires des accords de Latran, de n'avoir pas à s'occuper de questions de tramways, de voirie, de police de mœurs, etc., - et encore plus de n'avoir point à administrer de vastes empires temporels. L'Église, fidèle à l'enseignement du Christ « Mon royaume n'est pas de ce monde », n'a-t-elle pas finalement condamné au XVIII^e siècle, en dépit de réels services rendus à la civilisation, la république théocratique fondée au Paraguay par les Jésuites, et dont la

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 36

pièce célèbre « Sur la terre comme au ciel »¹⁵ a souligné la grandeur dans l'ordre terrestre, et la fragilité dans l'ordre strictement religieux.

Nos philosophes ne s'embarrassent peut-être pas de ces subtilités, car ils pensent ou, comme Saci, qu'il n'est plus besoin de croyants, ou, comme Safi, que la croyance est purement subjective, et peut dès lors être le fruit de la pensée individuelle ; ce dernier a là-dessus une formule qui rappelle Pirandello : à chacun sa vérité. Il dépasse même ainsi la doctrine de certaines églises protestantes qui laissent à leurs fidèles la totale et libre interprétation des textes des livres sacrés, mais qui admettent tout de même l'existence des livres sacrés.

Cette concession à la liberté individuelle montre tout au moins qu'il est difficile de « laïciser » les consciences. Il n'est guère plus aisé de laïciser les mœurs et coutumes ancrées depuis des siècles dans la vie des individus et des nations.

Safi et Saci ont parfaitement fait ressortir les exagérations du formalisme né de l'application littérale du texte du Korân. Mahomet n'a sûrement édicté aucune règle concernant le port du chapeau ; s'il a réglementé la polygamie, c'est pour éviter les abus dans ce sens, et non pas pour obliger tous les fidèles à posséder plusieurs femmes : il a voulu de même combattre l'abus de l'alcool, du vin, et l'usage de la viande de porc néfastes en climat chaud, et faire reposer l'organisme au moins un mois par an par l'institution du Ramadan.

Mais sous d'autres climats ou dans d'autres milieux, ces prescriptions peuvent apparaître exagérées ou surannées. Dans ce cas, on voit tout de suite une des défauts de l'Islam actuel : l'autorité du Prophète a été « monnayée » entre une multitude de ses descendants (les chorfa), de chefs religieux, de confréries, éléments dont aucun ne peut imposer sa volonté à l'ensemble de l'Islam, et apporter la moindre modification à une réglementation désuète. A cet égard, la comparaison avec l'Église Catholique est intéressante. Celle-ci a aussi imposé à ses fidèles des jeûnes pendant quarante jours au moment du printemps et pendant quelques jours au début des autres saisons (Quatre-Temps), et l'abstinence de viande pendant les mêmes périodes et en outre les vendredis et samedis de chaque semaine, et les veilles de certaines fêtes (vigiles : ces prescriptions visaient à la fois l'hygiène de l'âme par la pénitence, et celle du corps. Mais ces règles ont subi des modifications selon les circonstances de lieu et de temps, car ce que l'Église avait institué, elle avait le pouvoir de le défaire. C'est ainsi qu'en raison des difficultés de ravitaillement dues aux périodes de guerre, les obligations du carême et des Quatre-Temps ont été supprimées en grande partie, et seule subsiste la règle de l'abstinence pour le vendredi. Il faut même signaler en passant qu'en Espagne, et dans les pays de mission évangélisés par des Espagnols, cette abstinence du vendredi est totalement abrogée par décision du Saint-Siège en reconnaissance à cette nation d'avoir arrêté, à la bataille navale de Lépante, l'invasion de l'Europe par vos cousins turcs, mon cher Kouriba Nabhani. L'Église, intransigeante sur la question du dogme, ne l'est jamais sur celle de la discipline. Les mécontents de l'Islam pourraient s'inspirer de cet exemple. Mais qui en réalité commande chez eux ?

Puisque nous sommes sur ce chapitre, je voudrais aussi répondre aux musulmans qui trouvent, comme Saci, la vie moderne trop accaparante pour qu'on puisse rester fidèle à l'usage des cinq prières quotidiennes prescrites par le Korân. J'estime qu'il n'y avait rien d'exagéré de la part de Mahomet d'imposer à ses fidèles chaque jour quelques minutes - mettons même une demi-heure, pour les gens pieux - d'un recueillement profitable autant au travailleur manuel qu'à l'érudit. Et pour dire tout le fond de ma pensée, contrairement à certaines apparences et en dépit de toutes ces prescriptions, il me paraît beaucoup plus facile d'être

¹⁵ Ndlr Miages-djebels : Sur la terre comme au ciel (titre original allemand: 'Das Heilige Experiment') est une pièce de théâtre écrite en 1942 par le dramaturge autrichien Fritz Hochwälder. Elle met en scène le drame de conscience que vivent les jésuites missionnaires du Paraguay (XVIIIe siècle) lorsqu'on les oblige, pour des raisons politiques, à quitter les réductions qu'ils dirigeaient. La version française de la pièce fut créée en français, grâce au traducteur Richard Thieberger, par Jean Mercure, en 1952, au théâtre de l'Athénée. Voir [http://fr.wikipedia.org/wiki/Sur_la_terre_comme_au_ciel_\(th%C3%A9%C3%A2tre\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Sur_la_terre_comme_au_ciel_(th%C3%A9%C3%A2tre))

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 37

*musulman que catholique*¹⁶. L'abstention de porc et de boissons alcooliques est une mesure d'hygiène dont beaucoup de chrétiens, simplement pour raisons de santé, font leur règle. Seule, l'observation stricte du Ramadan constitue une obligation vraiment pénible à la saison chaude. Mais du point de vue intellectuel l'Islam ne réclame à l'esprit humain aucune abdication majeure : presque toutes les notions métaphysiques qu'il enseigne peuvent être prouvées par la raison, notamment l'immortalité de l'âme et l'existence d'un seul Dieu créateur et omnipotent.

Il en est déjà tout différemment du christianisme simplifié des Protestants, car la raison est bien impuissante devant les mystères de la Sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption. Et que dire du catholicisme avec des sacrements tels que l'Eucharistie ou la Pénitence, qui exigent une foi totale, absolue, et en ce qui concerne notamment la confession, impose une humilité complète, et l'absence de tout « respect humain ».

Et puis, il y a, en particulier, les sixième et neuvième commandements du Décalogue, qui n'ont, loin de là, aucun équivalent dans la religion islamique. Alors que le Korân autorise la possession de plusieurs épouses légitimes et de nombreuses concubines, le catholique commet déjà « un adultère dans son cœur », affirme saint Paul, s'il laisse son imagination vagabonder sur les formes gracieuses ou plantureuses de la femme de son voisin.

Je ne veux pas faire intervenir ici le problème de la « grâce », qui est article de foi pour le catholique, mais, du point de vue strictement humain, il est dur d'être chrétien, et surtout catholique, et comme l'esprit est prompt et la chair est faible, il arrive que beaucoup de catholiques succombent, et particulièrement parmi ceux qui vivent en Afrique du Nord au contact des musulmans. L'éloignement des églises, l'absence à leurs

côtés de coreligionnaires, le climat, une plus grande liberté de vie, les amènent souvent à abandonner, au moins provisoirement, la pratique extérieure de leur religion. Le musulman, tout au contraire, dont les obligations sont d'ailleurs en définitive bien moins strictes, peut d'autant moins s'en évader, qu'il se trouve enserré dans la masse de ses coreligionnaires : bien peu se risquent à enfreindre publiquement les prescriptions du Ramadan, et Saci avoue lui-même qu'il prend bien soin de se cacher s'il lui arrive de se restaurer en dehors des heures autorisées.

Il en résulte que le musulman a beau jeu à reprocher au chrétien son manque de foi ou sa tiédeur, et à se targuer d'une fidélité, somme toute assez facile, à sa religion. Les Maures disaient à Psichari : « Vous avez le royaume de la terre, nous, nous aurons celui du Ciel. »

Du Ciel ? À condition qu'il y en ait un, et aussi un Dieu ! Cette prétention des Maures, un peu trop exclusive d'ailleurs, tombe à plat dans l'hypothèse d'un Islam tout à fait athée. Et voilà du même coup disparu aussi le principal, sinon l'unique motif que pouvait avoir le musulman de maudire en son cœur l'infidèle, le roumi.

Et, il faut bien le dire, inversement s'effondre aussi l'une des raisons que mettent le plus volontiers en avant les Chrétiens pour accorder leur estime à l'Islam, c'est-à-dire cette foi, sans respect humain et estimée jusqu'alors sans faille, en un Être suprême, maître du Ciel et de la terre, des corps et des âmes, souverain juge, et qu'ils adorent eux-mêmes comme le seul Dieu. C'est de ce sentiment-là qu'est née l'amitié profonde pour les musulmans d'un Charles de Foucauld ou d'un Lyautey - pour ne citer que deux grands noms -, et celle aussi, assez intransigeante, d'un Louis Massignon qui présume l'existence de véritables saints, au sens que donne à ce mot l'Eglise Catholique, parmi les fidèles musulmans.

Pour ce savant éminent, quelle faillite représenterait un Islam sans Dieu ? Et aussi pour cet autre idéologue et grand écrivain, M. François Mauriac, qui écrivait il y a quelques mois : « La vocation de l'Islam, j'en

¹⁶ J'ai développé ce point dans mon ouvrage « Le Maroc à la croisée des chemins » (1953).

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 38

suis profondément pénétré, non pas malgré ma foi catholique, mais à cause de cette foi »¹⁷, et qui, invité par les Etudiants Musulmans d'Afrique du Nord, ainsi que MM. Louis Massignon et Robert Barrât, à célébrer avec eux la fin du Ramadan, s'écriait : « Je ne veux être, ce soir, au milieu de vous, qu'un croyant qui parle à d'autres croyants. Si joyeuse que soit la fête qui nous réunit autour de cette table, je n'oublie pas sa profonde signification religieuse. Vous venez de jeûner en cette période d'examens, vous venez de vous priver, de souffrir ; bien peu de Chrétiens acceptent de le faire aujourd'hui... Nous avons trop négligé, nous autres chrétiens, de méditer la parole du Christ : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père ». Nous n'avons pas compris ce que signifiait son insistance à parler des brebis de sa bergerie qui connaissent sa voix. Mais il nous avertit qu'il existe d'autres bergeries. Et, certes, nous ne doutons pas qu'à la fin des temps, il n'y aura plus qu'un pasteur et qu'un troupeau. Mais, d'ores et déjà, puisque musulmans et chrétiens, nous adorons et aimons un seul et même Dieu, nous avons le droit d'affirmer que nous constituons un seul troupeau face à ceux qui ne croient qu'en la matière... »¹⁸

Cette belle homélie, que départent malheureusement par ailleurs quelques attaques ou insinuations à l'égard d'adversaires politiques, n'a pu que toucher profondément les auditeurs de M. François Mauriac, si ceux-ci, sur le pavé de Paris, ont continué à vivre en vrais et pieux Musulmans. Mais au contraire avec quelle ironie amusée ont-ils dû accueillir ces paroles, si pour eux la religion mahométane n'est plus qu'une étiquette d'ordre politique, et sans cette résonance profonde et intime que présuppose, dans leur cœur, le grand écrivain ! Et comme ils ont lu Molière, sans doute ont-ils évoqué Sganarelle¹⁹ ?

¹⁷ Express, 4 Décembre 1954.

¹⁸ Express, 28 Mai 1955.

¹⁹ Ndlr Miages-djebels : ganarelle est un nom récurrent dans l'œuvre de Molière, dont l'origine viendrait du verbe italien sgannare, qui signifie « dessiller » (ou, pour mieux définir, « amener à voir ce qu'on ignore ou ce qu'on veut ignorer »). Ce nom apparaît dans les textes suivants en désignant plusieurs types de personnage :

Remarquez-le bien, mon cher Kouriba Nabhani, nous pourrions tout au contraire nous réjouir de votre retour à l'athéisme, si nous étions enflammés de cet esprit de prosélytisme des armées arabo-berbères battues à Poitiers, et dont vous regrettez qu'il n'ait pu avoir pour effet de convertir par la force nos aïeux Francs à la religion musulmane. Mais vous savez vous-même, pour les avoir fréquentés, - et contrairement à l'avis de Pacha, pour qui « aucun croyant ne répand sa générosité sur un incroyant ou un croyant d'une autre secte »²⁰ -, quel est le caractère désintéressé, quelle est la largeur de vue, quel est aussi le dévouement sans réserve de tous ces prêtres, frères, religieuses de tous ordres, dans les missions de charité et d'enseignement qu'ils se sont assignées auprès de vos coreligionnaires. Laissez-moi vous conter à ce sujet une petite anecdote datant d'un de mes séjours non pas en Afrique du Nord,

Dans Sganarelle ou le Cocu imaginaire (1660), la pièce qui remporta le plus de succès du vivant de Molière, Sganarelle est un bourgeois de Paris qui, se fiant aux apparences, croit que sa femme le trompe.

Dans Dom Juan ou le Festin de pierre (1665), Sganarelle est le valet de Dom Juan. C'est un homme du peuple qui utilise son jugement pour penser par lui-même. Il entre dans la tradition des personnages tel que Panurge ou Figaro. (Sganarelle et Figaro ont d'ailleurs en commun d'avoir été au service d'un apothicaire et de connaître des rudiments de latin.) Ce personnage donnera Leporello dans le Don Giovanni de Wolfgang Amadeus Mozart.

Dans Le Médecin malgré lui (1666), Sganarelle est un bûcheron ivrogne et facétieux que son épouse Martine fait passer pour un médecin fou qui ne se reconnaît comme médecin qu'après avoir été battu.

Le personnage de Sganarelle est souvent habillé dans les représentations avec des hauts-de-chausse, un pourpoint, un mantelet et son bonnet de la même couleur, et un col serré dans une fraise à l'ancienne.

Molière jouait souvent lui-même le rôle de Sganarelle. Il a également fait intervenir ce personnage dans Le Médecin volant, Le Mariage forcé, L'École des maris, et L'Amour médecin. Sganarelle

²⁰ *Le moine levantin Charbel Maklouf, probablement d'origine arabe, décédé en odeur de sainteté, donne un démenti à Pacha, car Musulmans et Chrétiens viennent sur sa tombe solliciter des grâces temporelles et spirituelles - et il paraît bien établi que les Musulmans sont au même degré que les Chrétiens l'objet de sa sollicitude.*

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 39

mais en Afrique Occidentale, où l'apostolat catholique auprès des musulmans n'est pas tout à fait infructueux. L'éminent évêque- de Conakry, Mgr Lerouge, aujourd'hui décédé, me disait il y a plus d'un quart de siècle (et c'est pour cela que je ne crois pas indiscret de rapporter cette conversation) : « Beaucoup de mes confrères de France seraient bien scandalisés de m'entendre vous dire ma joie chaque fois que je vois surgir en Guinée une nouvelle école laïque française : trois ou quatre années dans cette école, et voilà nos jeunes noirs émancipés des croyances et des pratiques d'une religion islamique d'ailleurs chez eux très superficielle. Quelques années se passent, un certain nombre sentent un vide dans leur âme, le besoin d'une religion, et ils viennent à nous. » En fait, déjà à cette époque, à Conakry comme à Kindia, tout un noyau de noirs évolués - instituteurs, infirmiers, sage-femmes, employés de factoreries, commis d'administration - formaient les assises d'une solide chrétienté.

La situation en Afrique du Nord est toute différente, mais je vous pose la question : la discrétion des religieux chrétiens - et aussi du gouvernement français, qui s'oblige à ne pas tolérer au Maroc le moindre prosélytisme religieux à l'égard des sujets du Sultan, - n'aurait plus vraiment aucune raison d'être, si l'Islam, dépouillé de tout caractère religieux, n'était plus qu'une sorte de Club de bonnes manières et de prescriptions hygiéniques.

Mais nous n'en sommes pas encore là, car je ne puis croire que nos philosophes de la palmeraie représentent vraiment à eux seuls les tendances religieuses de l'Islam moderne.

J. C.

CHAPITRE X

DECADENCE DE L'ISLAM OU CARENCE DE LA France ?

RACHID. - « J'ai été fort intéressé par vos divers points de vue. Je voudrais cependant que la philosophie descendît un peu sur terre et prit en considération les problèmes du jour.

Oh ! je ne veux pas vous entretenir de mon cas personnel qui mérite pourtant réflexion. Tout le monde sait que l'œuvre de la France, c'est-à-dire de la Civilisation, est compromise par des gens qui ne voient pas, hélas ! plus loin que le bout de leur nez. Alliés à d'inconscients et voraces féodaux locaux et à des valets intéressés, ils sèment la discorde, en maintenant dans un état précaire les populations locales, sans tenir compte le moins du monde de l'évolution extérieure, pour ne pas dire interne, qui se fait malgré eux et risque de les submerger un jour ou l'autre. Le malheur est que des intelligences et des consciences dites bien pensantes semblent vouloir nous ramener au Moyen Âge et cela soi-disant par respect pour le point de vue de l'autochtone, qui en vérité se trouve embourbé dans la mélasse d'où il ne demande qu'à être tiré. Maints transfuges d'Europe méridionale prennent du jour au lendemain droit de cité dans le pays, alors que ses habitants demeurent refoulés, y végètent comme des étrangers. »

PACHA. - « Je crois en effet que ce respect que l'on affecte de manifester à l'égard de la Religion musulmane, en maintenant un vieil état de choses, nous empêche d'avancer. »

SACI. - « Non seulement cela, mais la Religion elle-même nous empêche de nous initier à la technique et aux disciplines scientifiques qui pourraient nous libérer de notre stagnation. N'est-ce pas de cette maladie religieuse qu'est mort l'Orient ? N'est-ce pas en se retranchant dans le recueillement et l'oraison que nos derviches ont engagé l'Islam dans la voie du maraboutisme, de sorte qu'il s'est effondré sous l'assaut de ses adversaires. Et on veut nous prouver que les Arabes comme tous les Orientaux ne sont pas doués pour les sciences ! Comme si on ne nous devait pas l'algèbre, et nous n'avions pas eu des géographes, des

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 40

médecins et des astronomes éminents qui furent les plus grands de leur temps. Moi, je suis contre la religion, pour le Progrès. »

SAFI. - « On dit que les Français de France sont meilleurs que ceux d'Algérie. Est-ce vrai ? Nos ancêtres, à ce que je sache, se sont soumis aux Français parce que ceux-ci les ont frappés par leur esprit chevaleresque, leur sens de l'équité et leur don d'organisation. Comment sont ceux auxquels nous avons affaire aujourd'hui ? Pour que la situation empire tellement, ont-ils à ce point changé ? »

RACHID. - « L'Homme pris sur-le-champ, individuellement, est toujours raisonnable ; mais dès qu'il se met à réfléchir aux conséquences de son action et à calculer, et surtout à demander conseil aux siens ou à son groupe, n'en attendez rien de bon : car les intérêts et les passions entrent alors en jeu, et c'est ce qui oppose les hommes. Il en est du Français comme de tous les humains.

En second lieu, dans les hautes sphères, vous rencontrez souvent des âmes nobles et droites, mais leurs ordres ne sont jamais exécutés par leurs subalternes sans scrupules et leur générosité ne se répand jamais sur les masses.

Pour ce qui est enfin de la différence qu'il y a entre les Français de France et ceux d'Algérie, certes elle est importante, si ce n'est que les premiers vivant en terre libre ont plus le sens de l'humain, alors que les seconds baignant dans une atmosphère fictive ont perdu tout contact avec la réalité. Toutefois, à mon avis, un métropolitain transplanté en Algérie agirait pareillement qu'un Français d'Algérie, car outre qu'il serait contaminé par la mentalité de son groupe, outre l'emprise de la veulerie africaine qui lui ferait perdre tout généreux élan, l'état d'anarchie, de paresse et j'ose même dire d'hostilité irréfléchie, plus apparente que réelle, des indigènes qui semblent être voués à ne jamais s'entendre et à mettre bas tout ce qui tient debout, le décourageraient vite. Il dirait que nos hommes sont des fantoches d'un autre âge qui ne tiennent pas à se réformer. Et malgré tout, l'apparence lui donne raison.

Vous pouvez maintenant me poser une autre question et êtes en droit de le faire, à savoir celle qui consiste à se demander pourquoi, l'Algérie formant plusieurs départements français, le gouvernement de la République n'y applique pas intégralement les lois démocratiques, telles qu'elles sont appliquées dans un département métropolitain, fût-il le plus attaché à ses traditions. N'est-il pas assez fort pour imposer aux colons la légalité républicaine en Algérie ! C'est que les privilégiés européens ont peur d'être submergés par le nombre, tout comme la minorité israélite et les favorisés indigènes. Et puis, il faut être psychologue et se mettre à la place du gouvernement qui d'un côté est sollicité maladroitement par les autochtones de leur accorder quelques libertés démocratiques, de l'autre mis en alarme par les Européens d'Algérie qui, malgré tout, sont frères de ceux de France : fatalement le cœur et l'esprit le font pencher du côté du second clan.

Mais ce n'est pas en éludant de la sorte le problème qu'on met fin au malaise. Ce n'est pas en négligeant les aspirations de l'autochtone qu'on parvient à l'étouffer. Au contraire, tout cela contribue à l'aigrir, à l'exaspérer, à le raffermir dans ses revendications. Tout joue pour informer de plus en plus l'autochtone, et les moyens de diffusion (radio, presse, etc.), et les moyens de locomotion (contacts par voyages), sur sa situation précaire dans un monde en marche, le jeu de la Politique internationale où chaque groupe prêche l'égalité et la liberté, et surtout la constitution, quoique embryonnaire, de la Ligue arabe qui prend la défense des Nord-Africains en mains.

Au début, les Algériens demandèrent quelques élémentaires droits de réunion et d'organisation de cercles qu'on leur refusa. Ensuite, ils demandèrent à s'intégrer aux Européens, ce qu'on ne se résolut pas à accepter : si bien qu'aujourd'hui lorsqu'on propose aux nôtres l'assimilation, ils vous répondent que nous ne sommes plus à l'assimilation, mais qu'ils exigent l'indépendance, leur indépendance dans le cadre de l'Union Française ou Confédération des peuples d'Outre-Mer, sinon au sein de l'Islam qui prend corps dans le monde et renaîtra un jour ou l'autre à sa manière. Ainsi on contribue à éloigner de la France des peuples qui ont versé leur sang pour elle, qu'elle éclaire de sa Lumière et qui ne demandent pas mieux que de rester dans son giron.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 41

Oh ! je sais qu'on soulèvera le problème des noirs, en citant l'exemple de l'Afrique du Sud et des Etats-Unis d'Amérique entre autres où les blancs ont peur ici d'être contaminés et là submergés par leurs concitoyens de couleur. Erreur ! en Algérie, dans toute l'Afrique du Nord, outre que les habitants y sont de race blanche tout comme les Européens, ils ont eu en plus de cela une haute civilisation qui les a marqués de son empreinte et dont l'éclat s'est répandu jadis jusqu'en France.

De l'Islam si bien parti initialement et qui a donné naissance à une Civilisation différente, dont la minorité d'Arabes, qui parlaient l'un des plus beaux et peut-être le plus beau langage humain et qui avaient un sens éminent de la dignité humaine, furent les promoteurs, il reste un amalgame de peuples déliquescents où les Arabes se sont dissous comme un fleuve en la mer, et hélas ! aussi leurs vertus avec eux.

L'Historien peut se demander si l'Islam en détruisant tous les particularismes n'a pas tué dans l'œuf tout germe de renaissance dans les antiques civilisations qui eussent pu revivre et donner de beaux fruits. Cela est une autre question. À mon avis, l'Islam comme les religions spiritualistes a marqué un progrès sur les civilisations mythiques de l'Antiquité, et a certes contribué à la libération de l'Homme. Mais aujourd'hui, nous vivons au stade moderne où la Religion doit à son tour céder du sien, si elle ne veut pas gêner l'évolution de ses adeptes.

Au temps où la Foi était déterminante, où le sabre était l'arme maîtresse et le cheval le véhicule guerrier par excellence, où le courage prédominait, où quelques héros dispersaient toute une armée, les premiers Arabes aguerris, courageux, vertueux et ayant la Foi qui déplace les montagnes, vinrent à bout des deux plus grands empires de leur temps, celui de Perse et celui de Byzance, et en apportant avec eux le droit et la justice, se sont taillé le plus grand empire mondial, lequel aujourd'hui, s'il compte matériellement, n'en est pas moins cohérent moralement. Non seulement ils se sont assimilés les civilisations des peuples soumis, non seulement ils ont réalisé une synthèse entre leur civilisation tout humaine et les autres civilisations, mais en même temps qu'ils ont exercé un ascendant spirituel sur les autres peuples, ils ont pu

épanouir leur personnalité universellement et leur génie propre a donné des fruits authentiques.

Or, quand et d'où est venue leur décadence ? On pourrait répliquer qu'outre que cette décadence ne signifie pas dépérissement total, il en fut de l'Islamisme comme de bien d'autres conceptions du monde, de la Loi romaine par exemple, qui ont décliné selon un processus de dialectique historique du fait que comme l'Individu, les Civilisations naissent, se développent et meurent. Je répondrais que c'est escamoter la question et que je veux, moi, déceler les vraies causes de notre décadence, sans la connaissance desquelles nous ne pourrions jamais nous relever. Essayons de voir de haut le problème. Ne craignons pas d'ouvrir les yeux. Ce n'est pas déshonorant de dévoiler le mal là où il est ; ce qui serait criminel, c'est de le cacher à la vue des victimes.

J'agis comme un aveugle à tâtons, ou tel un homme égaré dans les ténèbres. J'expose pêle-mêle mes considérations. La première idée qui me vient à la tête est que, autant Mahomet me paraît élevé par la pensée, autant ses concitoyens m'ont semblé bornés. Ne l'ont-ils pas empêché de leur laisser, à la veille de sa mort, un écrit qui leur eût permis de se bien diriger dans le monde. Ils ont estimé tout découvrir dans le Korân qui est un livre de morale. On doit au général Amrou, conquérant d'Égypte, qu'il ait ou non incendié la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, la réponse suivante : « Si ces livres renferment la vérité, nous avons celle-ci révélée en le Korân et donc cette encombrante bibliothèque est inutile. S'ils contiennent autre chose, ils sont en dehors du Korân et dès lors nous n'en avons nul besoin. » Mahomet, inspiré autant qu'illuminé, se sentit, à un moment donné, dépassé par son œuvre. Il se proposa d'unir les Arabes d'Arabie, et les lancer de par le monde posa sans doute pour lui un grand problème. A mon avis, il eût pu laisser aux Arabes des décrets, une sorte de Code Civil, qui leur eussent permis de se diriger aussi bien en terre natale que dans les pays islamisés. Faute de l'avoir laissé opérer la séparation nécessaire entre le spirituel et le temporel, ses adeptes enthousiastes ont nui, à mon avis, à l'avenir islamique. Qu'en est-il résulté sur le moment et comment au juste s'est effectué le départ ? Hé bien, l'Islam continuant en cela les Mythes anciens, le Brahmanisme, le Christianisme et l'idéalisme grec

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 42

(notamment Plotin), a pris son essor comme rationalisme opérant une distinction radicale entre ce monde périssable où nous vivons et l'Au-delà où nous accédons après la mort ; dans celui-ci les croyants vont au Paradis et les incroyants en Enfer. Par l'image et le verbe, Mahomet a réussi à convaincre ses concitoyens et à leur faire embrasser sa mystique conception. Dès lors, les Musulmans n'attachant aucune importance à ce monde, à la vérité, au Progrès qu'on doit y réaliser, n'ont fait que jouir en attendant de passer dans l'autre monde. Les Arts et la Science ont pâti chez eux de cette attitude. D'autres peuples qui n'étaient pas musulmans ont évolué, et grâce à une meilleure organisation et à des armes perfectionnées, les ont assaillis et soumis à leur tour, non au nom d'une religion, mais pour des raisons politiques et économiques.

La seconde idée qui me vient à l'esprit est que, à l'origine, l'Islam était fondé et s'est maintenu grâce à une aristocratie de l'épée. Il a duré tant qu'a duré cette aristocratie chevaleresque et a commencé à décliner dès que nos héros trop confiants en eux-mêmes, se sont endormis sur leurs lauriers en se laissant aller à la jouissance. L'Islam fit alors figure d'un lion devenu vieux. Les Tatars aux aguets, ayant conservé leurs qualités de race de sobriété, de rudesse et de discipline, ont été tentés par le gâteau et ont ravagé les contrées musulmanes d'Asie centrale surtout. On sait ce que la résistance d'une poignée de braves leur a coûté. Ils n'ont pas eu l'audace de pousser vers le Sud, jusqu'aux lieux saints, parce que l'Islam entier se fût levé d'un seul coup et eût barré la route à ces barbares qui préférèrent se diriger vers la Russie dans le but d'atteindre le grand océan encerclant l'Univers, objectif suprême de leur chef Gengis Khan.

En même temps que la bravoure commençait à faire défaut aux nôtres, se développait par contre chez nous un mysticisme qui atteignit toutes les couches sociales, les prédisposant au détachement de ce monde, au fatalisme, au défaitisme, de telle sorte que nos peuples sont tombés dans la paresse et l'insouciance. Rien ne sert d'acquérir des biens en ce monde, puisqu'on aura tout au Paradis ! Et il en est résulté de la misère. Rien ne sert d'apprendre, de se développer, puisque l'homme n'a d'autre pouvoir que celui qu'Allah lui délègue : et cela nous a entraînés dans l'ignorance totale.

Si nous considérons aujourd'hui l'Islam mondial, en le comparant aux nations avancées, abstraction faite de la beauté de sa morale qui n'est d'ailleurs pas mise en pratique (disons des nobles tendances de sa morale), et en passant sur l'état de sujétion où le maintient le monde civilisé, nous constatons qu'il est encore en retard sur trois plans : d'abord à l'intérieur de son univers social, le libéralisme, qui consiste en la critique de ses propres valeurs, n'existe pas ; ensuite il y a en son sein une inégalité flagrante et une hiérarchie fictive parmi ses membres ; enfin au point de vue matériel il ne possède ni industrie, ni technique, ni équipement et dépend pour cela de l'étranger.

En se maintenant de la sorte, il empêche ses adeptes de se moderniser et les deux milieux européen et musulman de coopérer, voire fusionner. L'idéal ne serait-il pas un mariage des deux civilisations ?

Quand on examine le comportement des nôtres, on voit que tout, dans leurs attitudes, mouvements, expression, dénote une maladresse, pour ne pas dire une dégénérescence. C'est que l'esprit des nôtres, rempli de préjugés et de vagues souvenirs, n'est pas garni pour l'époque moderne. Et l'on sait que c'est la pensée, du moins les habitudes sélectionnées qui déterminent le comportement de chacun. La conservation de la famille patriarcale a nui, car, outre que le père est souvent de l'ancienne génération et donc un vestige du passé, il n'est pas en mesure d'établir une hiérarchie des valeurs au sein de sa famille où le droit d'aînesse prime, où l'on est jugé non selon sa valeur, mais selon son âge. Aussi, le jeune Musulman qui n'a appris à obéir qu'à son père, une fois absent de sa famille, perd tout sens de la discipline et, sans contrôle sur lui-même, tombe dans l'anarchie. Il n'a pas appris à écouter sa conscience, mais la voix de ses ancêtres.

Il résulte de tout cela que l'on se trouve en Afrique du Nord en présence de deux sociétés les plus différentes qui soient par la langue, la tradition, la religion, le mode de vie et dont l'harmonisation pose un grave problème d'avenir. Il ne faut pas oublier en effet que les nouvelles générations autochtones se désislamisent, se modernisent et qu'elles veulent s'associer pour ce qui est des biens de ce monde aux Européens

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 43

qu'ils ont contactés à la guerre, en France, à l'école, et avec lesquels ils coopèrent de plus en plus. La civilisation moderne a fait naître en eux de nouveaux besoins. Ils ne vivent plus dans l'attente d'un autre monde. Ils réclament leur place au soleil ici-bas. D'ailleurs, la contagion gagne de proche en proche les terres d'Islam. Il est temps que la France envisage la situation sous cet angle. »

SACI. - « Notre retard est voulu. Ce n'est pas pour nos beaux yeux qu'on va contribuer à notre avancement. On spéculé sur notre division et l'on se moque au fond de nous. »

PACHA. - « A mon avis, la France n'a fait que du bien en Algérie, le plus de bien qu'elle a pu et c'est nous qui sommes incapables de nous entendre et de nous réformer. »

BALI. - « Selon moi, chacun doit être maître chez soi et je doute que la France réussira ce tour de force de faire de nous des Français. Il n'y a de voie que celle de l'Indépendance, vers laquelle nous mène l'évolution du monde. Ne cherchons pas à provoquer des troubles. Unissons-nous dans l'attente de cette libération des peuples à laquelle aspire l'Humanité. La France s'y résoudra bien un jour. »

SAFI. - « Je fonde mon espoir, quant à moi, sur une assimilation franco-musulmane qui préludera à un mariage Orient-Occident. Tout le reste est littérature. Les hommes sont appelés à coopérer, à s'unir en un même peuple universel. Il faut marcher dans le sens de ceux qui sont en avance. »

RACHID. - « Je suis intéressé par vos points de vue respectifs et vous suggère de me les développer pour que j'essaye à mon tour de vous révéler le mien. »

K. N.

CHAPITRE XI

REFLEXIONS SUR L'ATTITUDE DES FRANÇAIS A L'EGARD DES MUSULMANS

En passant du plan religieux au plan politique, ou, comme le dit Rachid, en descendant un peu sur terre pour étudier les problèmes du jour, ce dernier insiste sur une sorte d'hypocrisie dont feraient preuve les Français en affectant un respect profond pour l'Islam.

Le raisonnement de Rachid pourrait s'énoncer sous la forme suivante d'un « syllogisme indien » à cinq termes, argument volontiers employé chez les Extrêmes-Orientaux :

- *La religion islamique telle qu'elle est conçue et actuellement pratiquée conduit à l'abêtissement de l'individu et le détourne de tout progrès.*
- *Les Français pensent avoir intérêt à maintenir les populations nord-africaines dans l'aveulissement.*
- *Ils manifestent ostensiblement et en toutes circonstances leur respect de la religion et des traditions islamiques.*
- *Ils se font ainsi les complices du maintien des populations nord-africaines « dans la mélasse ».*
- *Pour en sortir ces dernières, il importe donc de modifier les relations actuelles de ces populations avec les Français,*

Sur ce cinquième terme, nos quatre philosophes ne sont pas d'accord et ils reviendront sur cette question, qui fait l'objet d'un chapitre suivant. Dès lors, je me borne à mentionner ici leurs opinions divergentes : pour Saci, une boutade laisse entendre que pour lui il n'est qu'une seule et radicale solution, le départ des Français ; Pacha, lui, n'en voit en réalité aucune, et constatant que ses compatriotes ne sont pas du tout en état de se diriger eux-mêmes, inclinerait pour le statu quo ; Bâli désire une indépendance qui n'exclut pas l'amitié et le concours des Français ; enfin Safi penche vers une collaboration franco-musulmane plus complète, et allant jusqu'à l'assimilation.

Et voici mon opinion sur les quatre premiers termes de ce syllogisme.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 44

Il me paraît inutile de revenir longuement sur la question de l'Islam en tant que religion. Les prescriptions du Korân appliquées à la lettre conduisent au fatalisme qui constitue évidemment un frein à tout progrès. Mais on pourrait en dire autant de toute religion admettant un Créateur, l'immortalité de l'âme, et un jugement, si, comme dans le catholicisme, n'intervenait la notion du « libre arbitre » et de la responsabilité personnelle. Baiser, par exemple, en certains pèlerinages des reliques de saints ou, même à Lourdes, le rocher au-dessus duquel la Vierge apparut à la petite Bernadette, ne serait qu'une pratique ridicule et superstitieuse s'il ne s'y joignait une connaissance approfondie des vérités religieuses et une piété éclairée. Et le Léon Morin, prêtre, du roman de Béatrice Beck, n'a pas tout à fait tort de reprocher à des chrétiens de se prosterner, à l'église, devant des images ou des statuettes de plâtre représentant des saints, de sembler supplier celles-ci de leur accorder telle ou telle faveur, alors que dans le tabernacle, le Maître, le vrai Maître, et juge, dispensateur de toutes grâces, est là présent.

En ce qui concerne l'Islam, Rachid souligne bien les causes d'ordre religieux de son déclin. Tout d'abord, comme je le dis moi-même plus haut, cette sorte de respect intransigeant de la lettre de la loi, cette sorte de mysticisme qui conduit à un fatalisme négateur de tout effort, ou, pour employer une expression triviale, mais exacte, à un « j'm'en foutisme » général. Ensuite au cours des siècles a été néfaste la croyance en ce que le Korân contenait en lui toutes les règles sociales et politiques permettant de gouverner les empires et d'administrer dans l'ordre temporel des populations d'ailleurs de tempérament et d'origines très dissemblables. Enfin, si par la force des choses, c'est-à-dire l'ampleur même des conquêtes initiales et la résistance croissante des voisins « infidèles », la « Guerre Sainte » (Djihad) imposée par la Chahada n'est plus devenue qu'une obligation symbolique, « l'aristocratie de l'épée » s'est endormie sur ses lauriers, et ces chefs-nés n'ont plus recherché que leur tranquillité personnelle.

Je voudrais rassurer Rachid en lui donnant l'exemple de la France. Nous aussi, pendant des siècles, nous avons eu une aristocratie de l'épée, celle de tous les seigneurs féodaux détenteurs de privilèges, parfois

exorbitants, en contrepartie de leur mission de chefs-défenseurs des cités et des provinces. Cette mission est terminée depuis plusieurs siècles, mais, et il est bon de le souligner en passant, si trop de seigneurs délaissaient leurs terres pour la Cour de Versailles, si trop de hobereaux dans des temps plus récents se sont confinés dans leurs châteaux, d'autres « aristocrates » - je pense, par exemple, à Patrice de la Tour Dupin et Albert de Mun - ont compris quel devait être désormais leur rôle social, et se sont efforcés de se maintenir dans les élites de la nation. Est-il besoin de rappeler les noms de tous ceux qui, dans les armées de la République, se sont illustrés au premier rang au cours de nos expéditions coloniales, des deux « Grandes Guerres mondiales », hier encore en Indochine. La « particule » est fréquente dans la signature de nos écrivains ou de nos savants, et dans la seule Académie française, comme au Grand Siècle, continue à figurer un « parti des ducs », dont l'effectif est évidemment très supérieur à la proportion des « aristocrates » dans l'ensemble du pays. Et quant à la qualité, il suffit de citer quelques noms : le Prince et le Duc de Broglie, le comte d'Harcourt, etc.²¹

Voilà un exemple à suivre pour les élites musulmanes et je crois aussi que le vrai remède à une conception ou une interprétation trop étroite ou trop rigide des prescriptions du Korân est dans l'Islam lui-même. Mais, comme je l'ai déjà souligné, qui donc ici-bas, à l'heure actuelle, est le chef et le guide spirituel de l'Islam ?

Sur le second terme du syllogisme, l'intérêt que peuvent avoir les Français à maintenir les Nord-Africains dans l'aveulissement, je ne suis pas d'accord avec l'ami Rachid. Cela jure avec toutes les traditions de notre race. Pendant vingt ans, nous avons fait des guerres exténuantes à travers toute l'Europe pour apporter aux autres nations les lumières de

²¹ La Varende dans *Suffren et ses ennemis* et Michel de Saint-Pierre dans *Les aristocrates*, font ressortir la survivance du sens du commandement et des responsabilités, du dévouement patriotique, parmi les membres des familles nobles ruinées et parfois descendues de plusieurs crans dans l'échelle sociale. Et, malgré leurs idées préconçues et leurs faiblesses, ces aristocrates-là ont tout de même autrement d'allure que les grands et petits bourgeois de Maurice Druon.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 45

notre Révolution de 1789. Plus récemment, nous avons bien vite transformé cette guerre d'enfer de 1914-1918 en campagne idéologique, et j'ai raconté par ailleurs²² cette anecdote typique : dans les dernières semaines de la mêlée, Clemenceau remettait la médaille militaire à un brave soldat sur le front des troupes. Le Tigre, en lui donnant l'accolade, grommela :

- On sera bientôt chez eux !

Et le Poilu de répondre :

- Oui, et on les foutra en République.

On les a foutus en République, par pure idéologie - et nous avons récolté l'aventure hitlérienne, qui ne nous a pas été très favorable.

D'autre part, n'est-ce pas la France avec Schoelcher d'abord, puis plus tard le Cardinal Lavigerie - et je sais que vous ne récuserez pas ce dernier, mon cher Kouriba Nabhani - qui a pris la tête à travers le monde du mouvement anti-esclavagiste. Dans ces conquêtes coloniales qu'on lui reproche (et pas seulement parmi vos compatriotes, mais parmi les Français eux-mêmes, et notamment dans certains milieux catholiques), n'a-t-elle pas eu de cesse qu'elle n'ait supprimé partout l'anthropophagie, et tant de coutumes barbares ? N'est-ce pas encore un Français, Raoul Follereau, disciple du Père Charles de Foucauld, qui a pris l'initiative de faire poser devant l'Assemblée des Nations unies le problème de « l'affranchissement » des lépreux ? Et n'est-ce pas une générosité sans égale de la part de la France que d'avoir, lors de la conférence de Brazzaville, proclamé à la face du monde, au sujet des populations qu'elle abrite de son drapeau, « le droit des peuples à se gouverner eux-mêmes ».

Rachid souligne lui-même qu'il existe à ses yeux certaines circonstances atténuantes pour ce qu'il reproche aux Français, et il flétrit aussi certains de ses compatriotes algériens trop portés - par intérêt personnel - à flatter ces derniers, et à aller au-delà même de leurs propres désirs. Sur

²² « Le Maroc à la croisée des chemins ».

ce dernier point, je le crois sans peine, mais ce n'est point là un cas spécial aux Nord-Africains. C'est l'éternelle histoire, dont l'antiquité nous donne encore plus d'exemples que les temps contemporains, de la « collaboration » avec l'occupant, collaboration de raison, ou de sentiment, ou bien souvent de simple intérêt. Et je vais donner un exemple - nullement isolé - qui montrera que ce désir de maintenir les Nord-Africains dans l'aveulissement, c'est beaucoup moins aux Français qu'à ces derniers eux-mêmes qu'il convient souvent de l'imputer. Je visitais un jour une école dans un petit centre du rebord ouest de l'Atlas marocain : plus de la moitié des élèves étaient absents, et l'instituteur français me confiait les difficultés que le Contrôleur de la tribu et lui-même éprouvaient pour n'obtenir qu'une assiduité médiocre des écoliers. Cependant, le Caïd était un évolué : ancien officier, il avait servi huit ans en France et en Syrie, sa femme, qui vivait à l'européenne, l'y avait accompagné. Mais à toutes les instances auprès de lui pour qu'il invitât ses ressortissants à envoyer plus régulièrement leurs enfants en classe, l'instituteur recevait cette réponse : « Laissez donc ces gens croupir tranquillement dans leur ignorance. Ne sont-ils pas plus heureux tels qu'ils sont ? » Et sans doute le Caïd avait-il l'arrière-pensée que lui, et plus généralement les classes dirigeantes de l'Islam, n'avaient pas intérêt à ce que la masse s'élevât, et à ce que dans l'avenir de jeunes évolués réclament à leur tour les bonnes places.

Quant à la remarque que les Français de France se montrent en général plus aimables, plus compréhensifs à l'égard des Nord-Africains que leurs compatriotes habitant l'Afrique du Nord, elle comporte une bonne part d'exactitude. Sans qu'il s'en doute, l'indigène des pays d'outre-mer a toujours exercé un grand prestige sur la masse française friande de nouveau et d'exotisme. Un prestidigitateur né à Pantoise en impose davantage à son public en s'affublant d'un costume de fakir indien. On a souvent cité l'exemple de cet officier des troupes coloniales ayant ramené d'Indochine un boy annamite, et qui, n'ayant pas obtenu une carte d'invitation pour telle ou telle réunion sélecte de Paris, fit habiller le boy de ses plus beaux atours, se mit lui-même en grande tenue, le poussa devant lui au contrôle de cette réunion, se contentant de dire : « J'accompagne le prince », formule magique qui lui ouvrit toutes les portes. Le peuple français se demande volontiers « comment peut-on

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 46

être Persan ? » : mais du moment qu'on est Persan, on a droit à une certaine considération.

Cette considération disparaît quelque peu et assez vite quand le Français habite lui-même le pays d'outre-mer où dans la vie journalière il se trouve constamment au contact de l'indigène, et le juge, en bien comme en mal, à sa juste valeur. Or, le rendement de la main-d'œuvre outre-mer est généralement inférieur, et parfois très inférieur (à titre d'exemple, le patronat français de la Côte-d'Ivoire l'estime en ce pays à seulement vingt pour cent du rendement similaire dans la métropole). Il en résulte, pour les nouveaux venus de France, une sorte de déconvenue, de découragement -, et c'est l'expression qu'emploie lui-même Rachid à ce sujet.

Ce dernier donne un autre argument, auquel je souscris moi-même, et qui est, si l'on veut, l'inverse du précédent. L'indigène, lui aussi, avec le temps, perd petit à petit ses illusions sinon sur tous les Français, du moins sur ceux qu'il lui est donné d'approcher.

C'est qu'en effet le plus généralement il les a vus tout d'abord sous le meilleur jour. Quels sont ceux avec lesquels il prend d'ordinaire contact pour la première fois (ce n'a d'ailleurs pas été le cas pour l'Afrique du Nord) : les missionnaires, qui sont peu exigeants pour eux-mêmes, pratiquent la charité, et ne sont animés que d'idées généreuses et désintéressées.

Puis, viennent les militaires, parfois - ce fut le cas en Cochinchine en 1859 - pour protéger les missionnaires, en d'autres circonstances pour assurer la liberté du commerce ou venger une insulte, ou encore à l'appel de l'indigène lui-même, - ce fut le cas au Tonkin, que jugulait la Chine, et plus tard au Maroc. Les militaires sont en général des administrateurs intègres, ayant le sens du bien public et l'esprit d'initiative, ils sont ainsi conduits assez souvent, dans les pays neufs, à réprimer certains abus, certaines pratiques barbares, l'esclavagisme, par exemple, et ils font parfois figures « d'empêcheurs de danser en rond ».

Avec eux ils ont amené les médecins. Tant que ceux-ci font de la médecine individuelle, guérissent, ici ou là et à domicile, des entorses, des plaies, des dysenteries, des ophtalmies, la population les révère : mais bientôt ce sont les vaccinations, les entrées d'office dans les formations hospitalières, les barrages sanitaires, et ces diverses pratiques bousculent les usages invétérés et sont vite considérées comme des atteintes à la liberté, si chère aux indigènes de nos territoires d'outre-mer, de vivre et de circuler à leur guise. Rien n'illustre mieux ce fait que la remarque que me fit, sur le mode plaisant, S.E. Hoang Trung Phu, doyen vénéré des mandarins du Tonkin, fils du dernier Vice-Roi, lorsque je pris congé de lui en avril 1940 : « Mes compatriotes vous reprocheront peut-être un jour d'avoir été grâce à vos médecins, vos ingénieurs, etc., les artisans d'une formidable poussée démographique qui réduit la part de gâteau de chacun. » Il ne croyait pas si bien dire, puisque, lors des émeutes de 1946 au Tonkin, - et de 1947 à Madagascar -, les hôpitaux et Instituts Pasteur d'Hanoi et de Tananarive furent visés par les émeutiers comme des « Bastilles » qu'il convenait de détruire.

Mais après les missionnaires et les militaires (y compris les médecins), voici une troisième vague « d'occupants », les colons et commerçants, avec lesquels les motifs de friction risquent de s'accroître. Cependant, il faut faire une distinction très nette entre ce que Gallieni dénommait la petite, la moyenne et la grande colonisation. D'une manière générale, l'indigène qui travaille chez le petit colon, aux côtés mêmes de ce dernier, se plaint peu de son sort : l'entente est aisée, car l'un et l'autre voient l'existence sous le même angle terrien, et il se rend compte de ce que son sort est supérieur à celui qui travaille chez un patron indigène. Déjà, dans les moyennes exploitations, où le propriétaire est généralement plus distant (au propre et au figuré), où la mécanisation exige de l'exécutant une habileté manuelle plus grande, une application plus soutenue, l'indigène a l'impression de perdre un peu de sa personnalité et de sa liberté. Et dans les grandes exploitations à caractère capitaliste, il n'est plus qu'un numéro anonyme, un prolétaire avec tout ce que ce mot comporte de mépris pour l'individu, et d'inférieur pour sa condition. C'est évidemment ce à quoi fait allusion Rachid en disant que dans les hautes sphères on rencontre souvent «

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 47

des âmes droites et nobles », *mais que* « leurs ordres ne sont jamais exécutés par leurs subalternes sans scrupules ». *Dans les Administrations privées ou publiques, la « générosité » ou simplement l'esprit d'équité des lois ou règlements ne se transmet souvent que fort atténué en descendant les échelons hiérarchiques, même (et parfois surtout) quand au bas de l'échelle figurent des contremaîtres ou surveillants indigènes.*

Pour conclure sur ce deuxième terme du syllogisme indien, il serait vraiment paradoxal d'affirmer que les Français souhaitent et recherchent le maintien des populations nord-africaines dans l'aveulissement. Les abus qui se produisent sont non pas le fait d'une volonté systématique de brimade ou d'oppression, mais le fruit d'égoïsmes particuliers.

Je n'insiste pas sur les troisième et quatrième termes. J'ai présenté l'attitude des Français à l'égard de la religion et des traditions islamiques comme une preuve de leur esprit de tolérance, et de leur désir d'amitié avec les Musulmans, et c'est bien dans ce sens qu'ils se proclament à la fois « nation catholique » et « nation musulmane », et que le Maréchal Lyautey rédigea lui-même son épitaphe, en en pesant, on peut le croire, tous les mots :

décédé dans la religion catholique
dont il reçut en pleine foi les derniers sacrements,
profondément respectueux des traditions ancestrales
et de la religion musulmane gardées et pratiquée
par les habitants du Moghreb.

*J'ai marqué aussi le respect profond de tous les « marabouts chrétiens » pour l'Islam, et j'ai même souligné l'illogisme apparent de cette attitude du point de vue catholique. Mais, vraiment, je n'aurais jamais supposé qu'on pût imputer aux Français ce calcul machiavélique :
«J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer ».*

Restez musulmans, mes bons amis, plus vous vous montrerez musulmans et pieux et intransigeants sur la doctrine et sur les pratiques du culte, et plus vous vous abêtirez, et c'est ce que nous souhaitons !

Il n'est sûrement pas un Français qui ait pu laisser une pensée si abjecte - et si ridicule effleurer son esprit, et du coup voici devenir caduc le quatrième terme du syllogisme.

Quant au cinquième terme, - modification possible des relations des populations nord-africaines avec les Français – il n'est plus la conclusion logique des termes précédents. Mais il mérite d'être étudié par lui-même, et non, allons tout d'abord nous rendre au moulin pour entendre les exposés de nos philosophes.

J. C.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 48

CHAPITRE XII

LE PROBLEME ALGERIEN (OU FRANCO-ALGERIEN) VU PAR LES QUATRE

SACI. - « Pour avoir bien connu les Français, je sais, moi, ce qu'ils valent ; ils ont leurs qualités et leurs défauts comme les autres hommes. Le défaut chez eux comme chez nous tous n'est souvent qu'une qualité non développée ou mal développée ou plutôt hypertrophiée. C'est ainsi qu'à force d'être libéraux ils en arrivent, en poussant les choses à leur paroxysme, à se croire les seuls représentants de la Liberté, et de la sorte à nier celle d'autrui ou à faire tomber autrui lui-même dans un même excès, c'est-à-dire, à force d'être traditionalistes, à sombrer dans le racisme, le sectarisme et l'idéalisme le plus rigides.

J'ai séjourné longtemps en France et certes j'ai constaté que ses habitants y sont très civilisés, manifestant pour la propreté, le luxe, le bien-être, l'ordre et l'équité, un goût qui m'a fort impressionné. Notamment, les soins qu'on donne aux chiens m'ont profondément touché. Cependant, j'ai constaté par la suite que leur politesse de surface cache leur profonde indifférence à l'égard de la misère humaine. Je n'ai pas vu par exemple les gens faire l'aumône aux infirmes, ni secourir les clochards, alors que sur la place publique le moindre charlatan arrive à les attirer et à leur tirer l'argent de la poche. J'excepte les bonnes âmes, soit pieuses, soit laïques, qui heureusement existent et sont nombreuses.

Leur peuple est comme tous les peuples, comme le nôtre sur lequel il a l'avantage d'être spécialisé, car tout le monde travaille et chacun occupe un emploi chez eux. Mais ce qui fait sa valeur, ce sont ses cadres, c'est cette élite qui est impressionnante par l'étendue de sa culture et la sûreté de son jugement : c'est peut-être la plus riche et la plus saine du monde, et c'est grâce à elle que la France, véritable Déesse aux multiples visages, a pu conserver intact son rayonnement à travers le monde, et sa permanence de Nation-clé.

La tolérance qui caractérise les Français a fait qu'ils accueillent à bras ouverts tous les étrangers, soit blancs, soit de couleur, qui viennent se

fixer chez eux. Il y a des quartiers de Paris où vous entendez rarement parler le français, et parmi les personnes qui le parlent bien vous décelez souvent l'accent étranger.

D'où vient qu'installés chez nous, ces Français ont perdu leur perméabilité, se sont recroquevillés sur eux-mêmes, sont devenus absolutistes, sectaires ! La France n'a-t-elle envoyé en Afrique du Nord que ceux de ses enfants les moins doués, de même que nous leur avons envoyé les éléments les moins intéressants de la population algérienne, quoique de part et d'autre il se rencontre pas mal de bons ambassadeurs qui prêchent la concorde !

Nos mœurs diffèrent des leurs et les différences ne font que s'accroître en Algérie. Un problème qui nous partage, pour ne pas dire qui nous oppose, est celui de la femme qui chez nous est enfermée et chez eux a les mêmes droits et la même activité que l'homme. A ce sujet, un jour je prêtai l'oreille à une étrange discussion qui eut lieu, en un cercle, entre amis, et qui me mit aux prises avec quelques-uns d'entre eux :

- « Bah ! dit un grand mince, marié depuis une dizaine d'années et qui a deux garçons de sa femme, je deviens intrigué par les tendances qu'ont les passagères à se frotter contre vous au métro et dans les trains aux heures d'affluence. Depuis, je choisis ma place auprès de la plus tentante et trouve plaisir à me serrer contre elle. A propos de femmes, comment trouvez-vous la caissière qui depuis qu'elle a divorcé ne cesse de me faire la risette. Elle ferait bien mon affaire, celle-là. Mais je préfère aller livrer la chasse aux étudiantes du Quartier Latin, ou me fourrer dans les caves de Saint-Germain-des-Prés... »

- « Que penseriez-vous, lui coupai-je court, si l'on convoitait votre femme comme vous convoitez celle des autres ? »

- « Oh ! ma femme ! croyez-vous qu'elle me demande mon avis, quand elle a jeté son dévolu sur un autre !... Chacun est libre de son côté et rend la monnaie de sa pièce à l'autre. »

- « Vous n'allez pas me dire qu'il n'y a pas d'épouses fidèles ? Vous du moins, Européens, vous vous mariez selon votre choix, et n'êtes pas comme nous, Musulmans, qui nous marions avec une femme que nous n'avons pas le droit de voir au préalable et que souvent on nous impose par des nécessités de parenté ou de fortune ! ajoutai-je. »

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 49

- « En tous les cas, se ressaisit-il, vous êtes plus logiques que nous de pratiquer la polygamie, et de vous remarier, une fois votre première femme vieillie, avec une plus jeune ? La femme perd vite de son charme, alors que l'homme conserve sa virilité. Et puis, il y a des hommes qui peuvent satisfaire plusieurs femmes ou que leur femme ne satisfait pas à point. »

- « Et puis - hurlèrent ses compagnons - êtes-vous sûr que votre femme que vous avez laissée au pays, ne vous trompe pas en ce moment précis où vous nous faites la morale ? »

Je préférais ne pas poursuivre le dialogue avec eux sur ce plan, car le sang me monta à la tête, lorsque l'un d'eux me lança méchamment :

- « Qu'êtes-vous venu faire chez nous ? Retournez avec les vôtres ! Vous êtes un renégat, un vendu !... »

- « Vous êtes venus dans mon pays, je viens dans le vôtre ! leur lançai-je dépité. »

- « Chacun chez soi ! » grommelèrent-ils.

- « Allez dire cela aux un million cinq cent mille Français d'Afrique du Nord ! leur demandai-je. »

- « Ils seront forcés de déguerpir un jour ou l'autre ! me répondirent-ils. »

- « Je ne suis pas de votre avis... »

Français, nous sommes venus au Moyen Age vous apporter la Lumière d'Orient. Vous venez à votre tour nous éclairer et nous émanciper. Allez jusqu'au bout de cette mission civilisatrice. Quelle raison, si ce n'est celle-là, vous a poussés à venir en Afrique ! Votre pays est riche ; vous n'y étiez pas réduits à la misère pour chercher à nourrir ailleurs un surcroît de population.

A votre contact, nous nous sommes éveillés en conservant notre personnalité. Quel autre que vous, qui vous êtes tant dépensés pour nous, mérite de profiter de notre effort que vous devriez encourager et non endiguer... Vous ne pouvez ni nous décimer, ni nous empêcher de croître, nous qui voulons confondre notre passé avec votre avenir. Nos préjugés en se maintenant ne font que nous dresser contre vous. L'autochtone comprend encore mal que l'Européen urine debout, danse avec la femme d'autrui.

Vous nous avez fait goûter au progrès, mais sans que votre apport, rivalisant avec l'islamique, nous ait vraiment pénétrés et transformés. Par exemple, je tire bas mon chapeau devant l'œuvre scolaire de la France en Algérie. J'en admire la conception et l'organisation. Mais là aussi, pour je ne sais quelles considérations de basse politique, on arrête notre évolution à mi-chemin. Cette œuvre souffre de deux lacunes ; la première est qu'on ne scolarise même pas le quart de la jeunesse scolarisable, la seconde est qu'on dispense au compte-goutte la culture supérieure à nos élites. Et comme notre population s'accroît démesurément et que l'analphabétisme persiste, nous faisons parfois l'effet de marcher à reculons.

Dans le domaine social cependant, l'œuvre de la France paraît plus inattaquable. Hôpitaux et hospices remédient efficacement à la misère commune. Pour les voies de communication et les ouvrages d'art, bien qu'ils soient créés en fonction des intérêts de trusts et des besoins européens, l'autochtone en profite, quoique indirectement et insuffisamment. Cela n'empêche pas que la majorité des habitants de l'Algérie soient chômeurs chez eux, et ne jouissent pas des richesses de leur pays qu'exploitent les féodaux et l'Étranger.

Enfin, c'est dans le domaine politique que l'œuvre me semble le plus sujette à caution, car comme dit le noyé : « Sauve-moi d'abord et fais-moi la morale ensuite. » Les gens ont besoin de manger à leur faim et de s'instruire pour prendre conscience d'eux-mêmes, avant tout, et non de ce suffrage universel imposé et surtout dirigé. Tout cela accentue le mécontentement, et le malaise ne fait que grandir. Après un si magnifique départ, faut-il que la France, sous l'instigation d'égoïsmes sordides, soit incitée à la répression ? On ne nous fera jamais croire que notre peuple, qui a eu son heure de gloire, est incapable d'évoluer et de collaborer avec les hommes de bonne volonté, et les nations progressistes comme la France. »

PACHA. - « Je ne partage pas ton point de vue, Saci, et prends même le contre-pied de tes propositions dans lesquelles tu sembles rejeter tous les torts sur la France, alors qu'à mon avis ce sont nos défauts et notre

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 50

incapacité à nous gouverner nous-mêmes qui ont causé notre décadence et ont amené l'Étranger à nous diriger.

Il n'est que de parcourir l'histoire de l'Islam pour se rendre compte qu'elle n'a été qu'une suite de querelles de dynasties, de luttes religieuses, accompagnées de sévices atroces, où la force brutale et la passion exacerbée ont prévalu.

Mahomet et ses compagnons ont certes lancé l'Islam dans des voies sûres ; ils ont eu le sens de l'équité, l'esprit d'organisation, le respect du bien public ; mais les intérêts de clans ont fini par l'emporter, après eux, et l'Islam, de fin en soi, n'est plus devenu entre les mains de ses nouveaux dirigeants qu'un moyen politique pour étendre leur pouvoir en s'appuyant sur un clergé rigoriste qui s'est montré un farouche adversaire de toute pensée libre qui eût brisé ses cadres trop rigides.

Dites-vous que le Progrès n'a pu pénétrer en Europe que le jour où l'Esprit a pu se libérer de l'étreinte religieuse qui a pesé sur lui lourdement au Moyen Age, encore que cette étreinte n'ait pas gêné son plein épanouissement dans les arts plastiques comme ce fut le cas en Islam. C'est ainsi que Galilée, Bacon et Descartes, entre autres, ont permis aux sciences et à la philosophie de devenir autonomes et de prendre leur essor une fois pour toutes. Cela a commencé par une querelle de logique sur les universaux, pour aboutir à l'induction et à la déduction.

Outre le fait d'avoir rattaché l'Esprit au pôle divin par l'intermédiaire du Korân, Parole d'Allah, en le gênant ainsi dans son exercice le plus normal qui est l'étude des phénomènes, l'Islam a eu politiquement cette fâcheuse tendance de fonder le droit sur la force, par le moyen terme des vertus de race qu'incarneraient éminemment les nobles descendants du Prophète. Malheureusement pour nous, ces représentants de Mahomet n'ont pas été toujours à la hauteur de leur tâche et se sont laissés tomber dans la jouissance en dégénéralant pour de bon. Le sobre et vertueux nomade du désert n'a pu résister à la tentation de goûter aux plaisirs de ce monde, la patience lui ayant fait défaut, et la foi véritable, ajouterai-je,

pour attendre que s'ouvrent pour lui, après le trépas, les portes du Paradis où il doit jouir éternellement des biens impérissables.

Or, la disparition de ces vertus de race dont cette cohorte héroïque était dépositaire, a entraîné celle de la force qui s'est déplacée dans les camps adverses. À partir de ce moment, commença l'émiettement de l'empire islamique et son refoulement d'Europe et d'Asie. Cette crise a occasionné le partage de l'Islam entre les féodalités et le développement du fanatisme que représentent de nos jours les marabouts. De sorte que de l'Islam, il ne reste que l'ombre, ce dont ne se rendent pas compte les Musulmans qui vivent dans l'illusion de leur apogée, et par là ne ressentent pas le besoin de se réformer, de se mettre au niveau du monde moderne où figurent la Science et la Puissance. Les Nations qui dominant aujourd'hui l'Islam, préfèrent-elles le laisser dans cet état de sommeil et développer en lui cette fiction en le maintenant sagement en marge de la réalité ? Dès qu'en effet l'Endormi éprouve le besoin de se réveiller, elles lui montrent les dents en lui conseillant de rester sage et de ne point les gêner dans leurs entreprises. Même ceux parmi les Musulmans qui se réveillent, ne prennent à la Civilisation moderne que son côté superficiel, sans aller à la source des valeurs, et n'éprouvent ni le besoin d'émanciper la femme, ni de viser au perfectionnement de l'individu mâle.

Voyons maintenant si, comme on le prétend, la France a vraiment failli à sa mission en terre d'Islam. Cette grande nation a été, à mon avis, de bout en bout fidèle à son rôle historique. Elle dure depuis près de deux mille ans, et l'on assiste à la permanence de ses vertus et de ses valeurs. Cette France des Chevaliers et des saints, des Rois et de la Révolution, de l'Empire et de la République n'a fait que respecter la Croyance religieuse des Musulmans qui s'y montrent tellement attachés, qu'à rétablir l'ordre dans la Justice, qu'à améliorer le sort des masses, qu'à instruire un peuple qui ne donne pas son prix au savoir.

L'isolement du jeune intellectuel algérien dans sa société où il demeure incompris et souvent tourne mal, ne vous évoque-t-il pas, toutes proportions gardées, dans divers domaines, celui d'un Omar Kheyam, d'un Al-Maârri ou d'un Al-Hallaj, entre autres, qui ont vécu presque en

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 51

marge de leur société et cela au temps de l'apogée islamique. On ne doit aussi que louer la France pour l'urbanisme qu'elle a introduit en Algérie, pour ses œuvres charitables où ses religieux et religieuses se dépensent sans discontinuer, sans s'immiscer comme nos théologiens et nos saints dans les affaires publiques.

Sur le plan politique, vous n'allez pas me dire que nous n'avons pas obtenu d'importantes concessions qui nous associent aux Européens dans les élections ! Nous avons là à faire notre apprentissage, le peuple n'étant pas mûr pour le suffrage universel. Les masses sont aveugles et voteraient pour les meneurs, les féodaux et les chefs religieux qui flattent leurs désirs et répondent à leurs inclinations, au détriment des élites qui ne sont pas parvenues encore à établir le contact avec elles, et de la minorité européenne sans laquelle les affaires du pays ne marcheraient point, si sans techniciens, sans organisateurs capables, nous étions livrés à nous-mêmes. Le pays retomberait dans l'anarchie, le nomadisme, et l'œuvre séculaire de la France en Algérie serait réduite à néant. Il se pourrait aussi que nous subissions la dictature d'un des nôtres qui ferait appel à une autre Puissance étrangère pour nous relever de nos ruines et nous équiper. Dès lors, pourquoi ne pas continuer à travailler avec la France avec laquelle nous avons déjà fait un bon bout de chemin ?

Avouons que l'Islam est une haute métaphysique conçue par un homme du désert pour son peuple nomade. Il a subi sa première épreuve dans son contact avec les Civilisations urbaines hellénistiques d'Égypte, celle de Byzance, celle de Perse, auxquelles il a emprunté le côté fastueux. Il a de même inculqué une religion de l'âme à ces peuples civilisés par la façade, mais sans spiritualité véritable.

Cependant, la science développée en Grèce a fini, au cours des âges, par chasser la Religion du ciel métaphysique en instaurant un ordre nouveau basé sur des faits vérifiables et obéissant à des lois rationnelles.

L'Islam ne semble pas s'être rendu compte de ce transfert du pouvoir de la Religion à la Science ; pour n'avoir pas évolué comme les autres nations, il se maintient au stade théologique. Si ce n'est en

jurisprudence, beaucoup de choses en effet, que nous attribuons à Dieu et auxquelles nous donnons une essence divine, relèvent aujourd'hui du pouvoir de l'homme.

Même ce qui dans le domaine humain relève de la grâce apparaît aujourd'hui d'origine subjective. Souvent nous rationalisons nos sentiments pour leur donner l'apparence de la transcendance. Pour justifier ce qui n'entre pas dans une ligne logique pure, la Religion a introduit le Diable, comme la Science le hasard pour combler le vide occasionné par son ignorance de la réalité. Mais nos Musulmans se gardent d'approfondir ces problèmes, se contentant tout bonnement de suivre la Tradition. Du moment que l'Islam a failli sur le plan terrestre, les Musulmans se résignent à y voir un dessein d'Allah qui donne ce monde matériel et périssable aux non-musulmans (condamnés à l'Enfer dans l'Au-delà), afin de réserver l'Autre Monde parfait et éternel aux Mahométans. Dès lors, c'est faire preuve de non-soumission au décret d'Allah, que de tenter de renverser cet ordre des choses. Aussi, l'islam renonçant à tous les biens de ce monde, consent-il à se laisser gouverner par les Puissances étrangères pourvu qu'elles ne portent pas atteinte à l'intégrité de sa Foi. Or c'est une fausse position que celle de cet Islam, car dans les conflits mondiaux il est entraîné d'un côté ou de l'autre et cela pose le problème de son existence, non comme unité mystique détachée d'ici-bas, dont les tendances sont d'un autre monde, mais comme potentiel humain stratégique-économique, puisqu'il s'étend du Maroc à la Chine.

A mon avis, il est trop tard ou si vous préférez prématuré pour l'Islam de ne compter que sur ses propres forces. La pensée l'a déserté lors de la défaite des Motazilites (Libre-Arbitristes) par les Moutakalimouns (Fatalistes) au Moyen Age et est allée s'épanouir dans le camp non islamique où il nous faudrait aller la chercher aujourd'hui si nous voulions nous régénérer sur le plan terrestre. Tout retour au passé est vain, toute modernisation nécessaire. La France, en maintenant chez nous ce vestige d'Islam qui lui porte tort aux yeux du peuple et qui nourrit un tas de parasites, ne me semble pas sur ce plan être dans le sens de l'évolution. Et pourtant, sa présence nous est indispensable, car comme il est dit dans le Korân : « *La terre appartient à ceux qui savent la faire*

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 52

prosperer ». Je suis persuadé qu'elle accomplira jusqu'au bout sa haute mission en terre d'Islam, malgré l'égoïsme des uns et la mentalité revêche des autres qui lui sèment un tas d'embûches sur son chemin. »

BALI. - « Vous me semblez donner, chers Saci et Pacha, des coups d'épée dans le sable, car il est aussi facile de récriminer contre l'œuvre de la France qui, si parfaite qu'elle soit, laisse à désirer, comme toute œuvre humaine, que de faire l'apologie de cette œuvre qui a son côté positif. Cependant, selon moi le problème consiste pour nous politiquement à être ou à ne pas être, et j'ose dire même religieusement, puisque le Prophète a affirmé que quiconque vit sous le joug de quelqu'un ne mérite pas le nom de Musulman.

A mon avis donc, il n'y a d'autre voie de salut que celle de l'Indépendance. Quel que soit le chemin à emprunter, tôt ou tard on doit y parvenir. Mieux vaut œuvrer en fonction de cette perspective sans toutefois brûler les étapes. Les Européens eux-mêmes ne semblent avoir au fond de l'estime pour nous que dans la mesure où nous manifestons ce désir d'indépendance, qui est si humain.

En parcourant l'Histoire, je me rends compte que les peuples créateurs ont été ceux qui sauvegardèrent leur existence nationale. N'est-ce pas parce qu'ils demeurèrent libres, à l'abri des invasions, et conservèrent leurs vertus, que les premiers Arabes ont été aptes à islamiser le monde, tout comme de notre temps le Japon retranché dans son archipel a pu se moderniser et se hausser au rang de Puissance mondiale !

Aujourd'hui encore, sur nombre de points, le Musulman, quoique assujéti, conserve une certaine supériorité sur l'Européen ; il est plus hospitalier, plus fidèle à la parole donnée ; sa femme le trompe rarement ; seulement, son état précaire l'a rendu méfiant, intrigant, paresseux, et sa société qui l'entraîne, sous l'apparence d'une cohésion imposante, cache une désolidarisation totale.

Dès sa sortie du berceau, l'Européen, pour se développer, se trouve dans de meilleures conditions que le Musulman : il est mieux élevé par sa famille, est casé dans une société civilisée. Qu'en serait-il advenu de

lui si, comme ce dernier, il avait été dominé des siècles durant et relégué au second plan ? La prolifération de notre race, l'avidité de notre jeunesse à apprendre sont autant de signes prêchant en notre faveur.

Ce pays est nôtre par le climat, le sol et l'histoire, et il ne nous manque que de nous y développer. Vous me ferez remarquer, je le sais, que les nations arabes sont bien libres en Moyen-Orient et qu'elles n'ont cependant pas beaucoup avancé. Là, je ferai intervenir le facteur religion qui nous nuit tant. Voyez comme la Turquie s'est émancipée en opérant la séparation du Culte et de l'État. L'Algérie, au contact de l'Europe, pourrait le faire encore mieux et développer ses richesses dont profiteraient ses enfants. Le Sahara deviendrait une grande Californie si l'on faisait jaillir l'eau que recèle en abondance son sein.

La France, en nous aidant à parvenir au stade de l'Indépendance, nous attacherait davantage à elle et notre appui moral et matériel lui serait autrement précieux et efficace. La minorité européenne se dissoudra dans la masse autochtone ou restera autonome en gardant tous les privilèges des minorités. Cette terre aura plus d'allant, la vie de ses habitants plus de sens et tout rentrera dans l'ordre normal des choses.

D'ailleurs, Amérique et Russie, en ayant conscience de leur mission mondiale, ont emprunté cette voie de la libération des peuples et du développement de leurs territoires. Quant à l'Axe Rome-Berlin-Tokio, pour avoir voulu imposer au monde un ordre nouveau basé sur la supériorité raciale, il a été balayé de la circulation. Je suis persuadé que la France dominera moralement la situation en faisant taire les égoïsmes, en écartant les opportunistes et en dissipant tout malentendu.

La contrainte n'est pas une solution. Même après avoir vaincu l'Axe, les alliés qui n'ont pu s'entendre pacifiquement vivent sous la menace d'une nouvelle guerre. Il est douloureux de constater que depuis que l'homme existe, il n'a tiré sa raison d'être que de l'exploitation d'autrui. Il se conforme rarement à cette sagesse qui lui enseigne de ne pas faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fasse. Passons sur la maxime de charité : « Fais à autrui ce que tu aurais voulu qu'on te fit ». Dans la vie privée, il fait preuve parfois d'une moralité réjouissante qu'il se révèle

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 53

incapable d'appliquer en politique. Son iniquité dans ce dernier domaine a amené un tas de bouleversements sociaux et de conflits internationaux. Plus déterminante que les bombes est l'explosion des peuples qui veulent vivre dans l'égalité, la justice et la liberté.

Du fait du manque d'ouverture des hommes, leurs contacts en groupes ne donnent souvent rien de bon, car tout se perd dans le brouhaha des bonnes paroles et des gestes empruntés. Et l'idéalisme fait le reste, chacun voulant tirer la corde de son côté. Je fis partie un jour d'un Congrès international qui eut lieu en Algérie pour créer une atmosphère de saine compréhension entre autochtones et Européens. Je ne sus toutefois par quel malin génie on trouva le moyen d'y mettre aux prises les représentants des colons d'un côté et ceux des séparatistes de l'autre, c'est-à-dire deux extrêmes dont l'opposition est manifeste, au lieu d'éléments réciproquement plus compréhensifs. On s'est séparé les uns disant : « Voyez-vous comme leurs exigences sont exorbitantes ! » et les autres : « Nous leur avons dit ce que nous pensons et voulons ! ». Cela m'a incliné à ne plus fonder d'espoir sur les réunions collectives où la voix de l'intérêt se fait surtout entendre ».

SAFI. - « Je ne crois pas, moi, beaucoup aux réunions, ni aux cercles, mais à l'action individuelle. Les mouvements historiques ont pris leur essor grâce aux initiatives personnelles de quelques-uns.

Et d'ailleurs en Algérie, ni les colons, ni les séparatistes ne représentent le véritable aspect de la conjoncture, mais des individus existent tant parmi les colons que dans la masse qui se rendent parfaitement compte des vices du système actuel et sont favorables à une coopération totale dans tous les domaines entre les divers éléments de la population que ne sépareraient plus ni la religion, ni la race, de sorte que par une espèce d'osmose on tendrait vers l'égalisation et la fusion définitives.

Quoique les Européens soient dix fois moins nombreux que les autochtones, je crains que dans l'état actuel des choses, le plateau de la balance ne penche en leur faveur, étant donné qu'infrastructure et superstructure du pays sont entre leurs mains. Nos masses sont encore déliquescents, incapables d'agir démocratiquement, si bien que souvent

le Musulman préfère avoir affaire dans le domaine administratif à un Juif ou à un Européen plus respectueux de l'individu, qu'à un coreligionnaire cassant le plus souvent.

A mon avis, puisque ceux qui ont fait l'Algérie veulent y demeurer et ceux qui y sont nés y être chez eux, et que c'est la France qui préside à la destinée commune, il faut ouvrir les portes de l'assimilation. La France qui elle-même s'adapte à la situation mondiale doit faire entrer l'Algérie dans le cycle du Progrès. »

BALI. - « Ce sont des vues chimériques que les vôtres, sur l'assimilation que la France eût pu entreprendre il y a longtemps déjà avec quelque chance de succès ; aujourd'hui, nous en sommes à l'Indépendance.

SACI. - « Je suis d'accord avec Bâli sur nombre de points et je trouve surtout aberrant le point de vue francophile de Pacha qui prend à mes yeux de plus en plus figure de renégat.

PACHA. - « Sur le plan matériel, avec toute votre sagesse, je vous défie de comprendre quoi que ce soit à la Mécanique par exemple.

Sur le plan moral, je trouve les mœurs des Européens plus saines, car eux au moins n'agissent pas en proxénètes sous le couvert de la religion.

»

Après ces longs exposés, RACHID prend à son tour la parole :

« Assurément, en gros, la misère et l'ignorance, en nous ravalant presque au rang de bêtes, ont maintenu en nous cette mentalité moyenâgeuse. Et notre décadence, je l'attribue à notre société demeurée statique. Oui, c'est notre société atteinte de sclérose, où l'individu est étouffé dans l'œuf, où la femme est cloîtrée, où en prétendant regarder vers l'Avenir nous avons les yeux fixés sur le passé, qui est cause de notre stagnation. Et là, vous n'allez pas me dire que c'est l'Européen qui nous maintient dans cet état arriéré. Qui nous empêche de mettre de l'ordre dans notre maison, d'émanciper nos enfants et de sortir nos femmes ? Ce sont, parbleu ! plutôt les contraintes collectives, ou mieux nos représentants religieux.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 54

En second lieu, nous sommes victimes d'inertie. Eh oui, l'immobilisme qui est nôtre, nous a fait perdre tout sens de la réalité. Oh ! je ne m'amuserais pas à vous narrer l'aventure de ces nomades qui ayant découvert une montre en marche, la brisèrent à coups de bâton sous prétexte que son tic-tac représentait le diable ; ni celle de ce derviche qui ayant trouvé en hiver un arbrisseau dénudé tremblant sous le vent, le couvrit de son manteau, tellement son mouvement l'impressionna. Je ne soulèverai même pas la fameuse querelle pourtant philosophique des Motasilites (Libre-arbitristes) et des Moutakallimoun (Traditionnalistes) qui s'acheva par la négation du mouvement, de la substance et du temps dynamiques.

Je veux simplement parler du mouvement mécanique dans les diverses applications scientifiques, que les moteurs sous diverses formes réalisent dans la Civilisation. Ayant tout attribué à Dieu, les Musulmans n'ont songé à étudier ni le mouvement dans l'univers (sauf accidentellement en astronomie), ni dans la nature et la vie pratique ; c'est pour cela qu'il faut qu'ils s'ébranlent maintenant !

D'autre part, on attribue à tort la cause de notre stagnation à l'Islam. Regardez les Kabyles. Ils viennent en France ; ils sont désislamisés et pourtant ne s'émancipent pas. Donc c'est plutôt l'Islam qui a souffert des mœurs des peuples qu'il a convertis. L'Islam est une haute conception du monde. Je ne puis dire s'il a fait son temps ou s'il peut se rénover. La seule chose que je sache est qu'il a besoin d'être repensé.

Enfin, je ne veux pas terminer sans vous rappeler que ce que l'âme est au corps, l'imagination des peuples l'est à leur structure sociale, et que la société doit contribuer au développement optimum de l'Individu : celui-ci doit être respecté, ses facultés doivent pouvoir se développer librement en vue du meilleur, d'une perfection à laquelle il lui faut tendre sans cesse, sans être assez vain pour croire qu'il l'a réalisée pleinement, car son arrêt risque d'arrêter les autres, tout comme une automobile accidentée en une étroite rue trop encombrée de voitures, ou un bateau échoué à l'entrée du port, et surtout les destinations n'étant pas les mêmes, on n'a pas le droit de causer préjudice à celle d'autrui. »

K. N.

CHAPITRE XIII

REPONSE AUX QUATRE... QUI SONT CINQ

L'exposé des cinq amis ne me satisfait pas pleinement. Leurs déclarations comportent trop d'imprécisions ou de réticences. Je ne leur en fais pas grief, car c'est, au fond, de ce manque de netteté des positions adoptées que résulte le malentendu actuel entre Nord-Africains et Français. Ces derniers ont de l'estime pour ceux-là, exaltent leurs vertus guerrières, leur caractère chevaleresque, mais... ils leur trouvent quelques petits défauts, leur reprochant volontiers d'être ingrats, etc., etc. Les Nord-Africains à leur tour reconnaissent aux Français d'énormes qualités, mais-mais... et voici toute une série de griefs. Cela me rappelle la tirade de « l'Aiglon » de Rostand :: « Je suis un pas-prisonnier-mais ». Aux yeux de nos philosophes, ce qu'a réalisé la France en Afrique du Nord, c'est une œuvre « parfaite-mais », et, selon le tempérament de chacun, le « mais » est plus ou moins accentué.

Saci, par exemple, vante l'affectueuse sollicitude des Français pour les chiens, mais... il leur reproche de l'indifférence à l'égard des infirmes et des clochards, en un mot de manquer de charité. La remarque est plus profonde qu'elle n'en a l'air, car elle souligne l'opposition que vous avez montrée par ailleurs, mon cher Kouriba Nabhani, entre la sensibilité arabe et l'intelligence française²³. En France nos institutions sont telles que, pratiquement, tous les infirmes peuvent être soignés dans leur famille ou, selon les cas, dans des hôpitaux ou établissements spécialisés, et les clochards sont la plupart du temps des « réfractaires » que la paresse ou l'ivrognerie ont mis en marge de la société. Leur présence dans la rue constitue pour l'esprit cartésien du Français comme une anomalie : comment peut-on être clochard ? Tel qui aura largement cotisé pour une œuvre philanthropique, ou vidé généreusement sa bourse dans l'aumônière à la suite d'un sermon de charité, hésitera à donner une modeste obole au mendiant qui tendra son chapeau à la porte de la salle de conférences ou d'une église.

²³ Cahiers Charles de Foucauld. Volume 29. IOT trimestre 1953

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 55

En janvier-février 1954, une dure et exceptionnelle période de froid, en causant des ravages chez les sans-logis, a causé un choc psychologique à l'appel enflammé d'un apôtre, l'Abbé Pierre. Quoi, des gens meurent, de froid dans des taudis ! Cette fois, la loi est en défaut : il ne devrait pas y avoir de taudis. Alors dons en argent et en nature ont afflué chez l'Abbé-chiffonnier, mais encore plus aux associations charitables, notamment le Secours Catholique, qui donnent à la charité une forme administrative. Et la catastrophe qui a si durement frappé la région d'Orléansville en septembre 1954 n'en est-elle pas un autre exemple particulièrement frappant. La générosité française s'est traduite par l'envoi de dons en nature et en espèces de plusieurs milliards de francs : encore est-il qu'il a fallu étayer cette générosité par une organisation officielle, avec une propagande intense dans la presse ou à la T.S.F., la création de comités nationaux et départementaux, des journées spéciales, etc.

Ce sentiment de confraternité n'existe pas sous cette forme chez les Musulmans : on donne à l'individu pauvre ou malade parce que le Korân prescrit d'assister le prochain malheureux, mais le livre n'a pas prévu l'assistance collective, les assurances sociales, les hôpitaux et même les dispensaires. Le Musulman, plus que le Français, a l'occasion de manifester sa charité, mais, tout compte fait, est-ce un bienfait pour l'infirme ou le pauvre ?

En bref, à une époque où l'on parle volontiers des « droits » de chacun, le pauvre ou l'infirme ou le malade a droit chez le Musulman à la charité, au nom du Korân, et chez le Français à la justice, au nom de la Déclaration des droits de l'Homme, et aussi, il faut le dire, de l'Évangile, car le jeune clergé, obsédé par la crainte d'être soupçonné de « paternalisme », fait volontiers passer la justice avant la charité.

Saci pose ensuite le problème de la femme. Chez les Français celle-ci a les mêmes droits et la même activité que l'homme, mais... voici un tableau moins que flatteur de la femme française, dont il relève la tendance « à se frotter contre vous au métro et dans les trains aux heures d'affluence ». Je ne m'arrêterai pas longtemps ici sur la question

de la femme musulmane, puisqu'un chapitre lui sera consacré. Mais je veux cependant relever ce qu'a d'artificiel et de caricatural ce portrait de la femme française tel que le présente, en termes bien vulgaires, l'ami de notre Saci. Le mariage chez nous n'est tout de même qu'exceptionnellement l'association d'un polisson et d'une gourmandine.

La discussion dévie ensuite sur le plan politique, et là à ces étranges Français qui semblent souhaiter le départ de leurs compatriotes de l'Afrique du Nord - « chacun chez soi » -, Saci rétorque que tel n'est point son avis : l'Islam a apporté aux Français, au Moyen Age, « la lumière d'Orient » (à vrai dire, je ne vois pas trop sous quelle forme) ; il faut, par réciprocité, que les Français, venus en Afrique pour éclairer et émanciper les peuples, aillent au moins jusqu'au bout dans cette mission civilisatrice. Je ne puis m'empêcher de faire un rapprochement entre cette thèse, et celle, toute pareille, que j'entendis un jour à Paris, au « Groupe d'amitié franco-vietnamien », dans la bouche d'un professeur et homme politique malgache, en 1948, c'est-à-dire à un moment critique de notre situation à Madagascar : « Nous étions dans la plaine, disait-il en substance, et ne songions point, avec nos faibles moyens, à escalader des sommets réputés inaccessibles. Mais vous nous avez fait monter dans votre automobile puissante, et maintenant que nous sommes presque au bout de la côte, vous songeriez à nous abandonner, à nous laisser retourner à nos errements et nos faiblesses ! Votre devoir strict est de nous conduire jusqu'au sommet... Après, on verra. » La suite de la causerie laissait bien entendre qu'une fois fendus au sommet de la côte, on bousculerait l'automobile et les Français.

Dans cette montée vers le progrès, certes les Français ont apporté aux Nord-Africains de grandes choses, mais... leur œuvre scolaire, par exemple, pourquoi n'atteint-elle que le quart de la jeunesse scolarisable (mais, comme je l'ai dit, ne se heurte-t-on pas fort souvent à la mauvaise volonté des indigènes eux-mêmes, - et puis la question financière a bien ses incidences), et pourquoi dispense-t-on au compte-goutte la culture supérieure aux élites ? Ce dernier problème est bien complexe, et la question est de savoir si du fellah ou de l'artisan il convient bien de faire des bacheliers ou licenciés, qui, au même titre que de nombreux Français, resteront sans emploi.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 56

Assurément, la France a construit des hôpitaux, des hospices, des voies de communication, des ouvrages d'art, etc., mais... c'était « en fonction des intérêts de trusts et de besoins européens ». Les Nord-Africains, à voir leur affluence dans les trains ou le long des routes, ou dans les formations sanitaires, me semblent bien tout de même profiter eux-mêmes de cette amélioration de leur « standing », et cette amélioration se traduit, en chiffres concrets, par une augmentation de la population atteignant en un siècle, dans la seule Algérie, 800 pour cent !

Puisque nous sommes sur ce chapitre, liquidons un reproche adressé aux Français, et plus précisément à leurs colons, d'avoir accaparé à peu près toutes les terres cultivables au détriment de l'indigène. Les statistiques ont tout de même leur valeur : les Algériens musulmans exploitent 3.900.000 hectares cultivables, et les colons 2.700.000, soit une proportion de 3/5 contre 2/5. Ils possèdent les deux tiers des oliveraies, et les neuf dixièmes des troupeaux. Il leur est vraiment difficile de se poser en spoliés, et d'autant plus que la plupart des terrains mis initialement à la disposition des Français étaient à peu près incultes, non défrichés, et surtout parsemés de parpaings. Leur mise en valeur constitue donc un gain total pour la collectivité. L'effort admirable de ces colons, on le mesure d'ailleurs aisément à voir, sur les bas-côtés de nombreuses routes algériennes, des tas de cailloux de parfois plusieurs kilomètres de longueur, cailloux qui depuis deux ou trois générations ont été enlevés patiemment de la glèbe, le plus souvent à la main et au jour le jour, ce qui a permis de faire surgir à leur place de magnifiques champs de blé.

Remarquons du reste que la colonisation française perd chaque année 10 à 12.000 hectares de terrains au profit des cultivateurs indigènes. Du point de vue social faut-il se réjouir de cette « redistribution » de bien ? Je ne le pense pas, car il en résulte une perte pour la collectivité : le fellah s'en tient à ses méthodes de culture ancestrales, et n'obtient, par exemple, que 4 quintaux 7 de blé à l'hectare, tandis que son voisin français en retire 9,4. Qu'on ne fasse point aussi aux Français le reproche d'avoir résolument laissé l'indigène croupir dans sa faiblesse ou son inertie : depuis près d'un demi-siècle, il existe en Algérie des

Sociétés de Coopératives agricoles, et particulièrement, et au moins dans chaque commune mixte, des S.I.P. (Sociétés indigènes de prévoyance), auprès desquelles les fellahs peuvent trouver non seulement des conseils, mais des crédits. Ils se passent volontiers des uns et des autres. L'Ecole Nationale d'agriculture de Maison-Carrée, et les écoles régionales de Sidi-Bel-Abbès, Aïn Temouchent, Philippeville, Guelma n'attirent que très peu d'élèves musulmans. Par ailleurs, les efforts du gouvernement français pour amener de l'eau dans des régions déshéritées depuis toujours à ce sujet, semblent peu appréciés de certaines tribus, où l'on préfère en somme avoir de moins belles récoltes, et donc gagner moins, mais aussi travailler moins. Sur 93.000 hectares devenus actuellement irrigables par la construction de barrages, 47.000 ne sont pas irrigués de par le désir des fellahs de ne point profiter de ce que nos paysans de France considéreraient comme une merveilleuse aubaine ²⁴.

Je réponds encore à une autre critique : les Français ont porté une partie de leur activité agricole sur la culture de la vigne. Or, les Musulmans ne consomment pas de vin ; ce produit, qui est souvent dû à leur travail, sert donc presque uniquement à l'exportation ! Mais tout d'abord, Mahomet n'a proscrit que les boissons fermentées, il ne condamne la consommation ni du raisin frais ou sec, ni du jus de raisin frais. D'autre part, j'estime avec M. Pierre Fromont que « ceux qui tirent de la terre un produit dont la vente à l'extérieur permettra d'acheter des vivres sont des nourriciers au même titre que les planteurs de pommes de terre et les éleveurs de moutons. » La culture de la vigne profite donc grandement à toute la collectivité.

²⁴ J'emprunte la plupart de ces renseignements à M. Pierre Fromont, de l'Académie d'Agriculture, Figaro 21 juin 1955, - et aussi au chapitre « L'agriculture » de mon ouvrage en collaboration « A la découverte de l'Afrique du Nord », chapitre parfaitement documenté dû à la plume de mon ami aujourd'hui décédé, l'éminent chirurgien oranais Jules Abadie, alors Président de la Caisse de Réassurance des Mutuelles Agricoles de l'Afrique du Nord.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 57

Je suis amené ainsi à souligner toute la gravité du problème posé par la sous-alimentation chronique des populations nord-africaines. Mais peut-on vraiment en faire supporter toute la responsabilité par la puissance occupante ? Il me paraît intéressant de relever à ce sujet l'opinion de M. G.-H. Bousquet, professeur de sociologie musulmane à la Faculté de droit d'Alger «Le progrès matériel dû à la France sert surtout à permettre à plus de gens de vivre, mais pas assez bien... » et par ailleurs « C'est là où il y a des colons français que le niveau de vie des indigènes est le plus élevé »²⁵.

Du domaine économique, repassons maintenant au domaine politique. La France a apporté en Algérie le suffrage universel, mais... pourquoi celui-ci est-il « imposé et dirigé ». C'est là un cercle vicieux : si le Nord-Africain n'est pas à même de se « diriger lui-même » à travers les arcanes de la politique, dans ce cas qu'il ne réclame pas d'être mis sur un pied d'égalité avec les Français.

Enfin, mon brave Saci, vous terminez votre diatribe en parlant du régime de répression auquel vous êtes soumis.

Là, il faut mettre les points sur les i. Votre entretien du moulin est antérieur aux troubles de l'Aurès et de Kabylie. Je suppose d'ailleurs que nous sommes bien d'accord pour admettre qu'on ne saurait impunément assassiner Français et Musulmans du bled, leurs femmes et leurs enfants, incendier leurs moissons, piller leurs demeures ? Certes, je pense bien, moi aussi, comme un éminent prélat de l'ouest que « les mots de répression, de ratissage, d'exécution font mal aux oreilles d'un chrétien »²⁶ mais « il me semble indispensable d'ajouter, avec Alphonse Karr, « que messieurs les assassins commencent ! »

Vous visez certainement la manière un peu rude dont ont été parfois traités par une police, qui comporte un bon nombre de musulmans

algériens, certains de vos compatriotes inculpés ou simplement soupçonnés de crimes ou délits de droit commun, et même, et c'est là sans doute votre principal grief, de délits politiques.

Sur ce point, je suis prêt à vous faire de larges concessions. Mais les passages à tabac préventifs ne sont point l'apanage de la police algérienne. Il y a quelques mois, des procès sensationnels, qui se sont déroulés en France devant des Cours d'assises, ont montré jusqu'où peut aller chez certains policiers trop zélés la bêtise alliée à la brutalité. Et dans le débat du 4 février 1955 à la Chambre des Députés sur la politique du gouvernement Mendès-France en Afrique du Nord, vous avez eu, en M. Naegelen, un défenseur d'autant plus qualifié qu'il a toujours manifesté une très grande fermeté dans ses fonctions de gouverneur général de l'Algérie. Je reproduis ses paroles, qui sont sévères : « Je ne crois pas que la police d'Algérie soit plus gangrenée que celle de la métropole ; mais les erreurs, les fautes, j'ose même dire les crimes qui sont commis là-bas sont infiniment plus graves. La police algérienne a le devoir d'être exemplaire. »

Je pense toutefois que l'Algérie n'a jamais été, comme l'ont dit certains agitateurs politiques, sous le régime de la « Terreur », et je me rallie à ce qu'au cours de ce même débat M. Mitterand, alors ministre de l'Intérieur, a affirmé : « Il ne faudrait pas conclure des exemples qui ont été cités que ces méthodes de violence sont générales. La majorité des fonctionnaires accomplissent leur devoir. »

C'est d'ailleurs ce que lui riposte Pacha, qui met l'accent sur les faiblesses de la civilisation islamique. Je ne reviens pas sur ce point qui me semble avoir été suffisamment développé dans les chapitres précédents. Il répond à certaines des attaques de Saci contre l'œuvre de la France, et bien qu'il reproche lui-même à cette dernière de s'attacher à maintenir en Afrique du Nord un néfaste « vestige d'Islam », il paraît désireux de conserver le statu quo, faute de mieux.

Avec Bâli, le problème n'est plus sur le même plan. Il est aussi facile de dire que l'œuvre française est « parfaite-mais » que « médiocre-mais », mais ce n'est pas de la France qu'il s'agit, c'est de l'Islam, c'est de

²⁵ Paris-Match, juillet 1955.

²⁶ Mgr Chappoulie, évêque d'Angers, clôture de l'année Mariale, 5 Décembre 1954-

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 58

l'Afrique du Nord et la seule chose à rechercher, c'est l'Indépendance. Elle se justifie parce que « ce pays est nôtre par le climat, le sol et l'Histoire. » Mais est-elle possible ? Bâli va au-devant d'une objection : les nations arabes du Moyen-Orient, quoique libres, se débattent dans les pires difficultés, et régressent plutôt dans l'ordre économique et social depuis qu'elles ne sont plus sous le joug de puissances européennes. Il est toutefois une puissance musulmane en pleine activité, c'est la Turquie. Et pourquoi ? Parce qu'elle s'est « laïcisée ». Qu'un État algérien laïc se fonde, son indépendance ne l'empêchera point de rester l'ami de la France, et celle-ci ne serait pas sans bénéficier elle-même du développement des richesses qui en résulterait, notamment lorsque le Sahara serait devenu une grande Californie.

Je réponds simplement en posant une question à mon tour : avec ses seules ressources pécuniaires, et aussi en techniciens et en main-d'œuvre, un État algérien indépendant serait-il vraiment en état de mettre en valeur, de transformer en Californie un Sahara, - qui d'ailleurs s'étend bien au-delà des limites du Sud-Algérien, et déborde largement sur le Maroc, la Tunisie, l'Afrique occidentale française, l'Afrique Équatoriale française ? Bâli est d'autre part fort aimable d'assurer la France de « l'appui moral et matériel » d'une Algérie indépendante, mais je craindrais que ce ne soit plutôt la France qui, d'ici de longues années, serait sollicitée d'aider au financement de l'entretien de tous les ports, voies ferrées et multiples établissements qu'elle a créés dans ce pays.

Et d'ailleurs pour que ce concours fut assuré, encore faudrait-il que l'Indépendance algérienne ait été réalisée dans un climat total d'amitié et de confiance, et, dès lors, qu'ait été résolu le difficile problème de la situation des « minorités » françaises - si épineux déjà en Tunisie et au Maroc, et qui le serait davantage encore en Algérie du fait même de l'ancienneté de notre colonisation. Bali me paraît avoir délaissé cet aspect de la question. Et cependant, s'il n'en était pas ainsi, on se heurterait (et c'est un point que soulignait M. Naegelen dans un de ses articles du journal Combat en juin 1955) au retrait des capitaux français engagés en Algérie et au refus de tout nouvel investissement. Il y aurait du reste un autre corollaire : les Algériens n'auraient probablement plus

les mêmes possibilités de venir se créer en France, par leur travail, des pécules dont bénéficie en ce moment la collectivité indigène.

Et je ne m'étends pas sur cet autre aspect de la question : l'Algérie possède-t-elle à l'heure actuelle les élites nécessaires pour prendre en mains tous les leviers de commande - dans toutes les branches de l'activité culturelle, sociale et économique --, et surtout est-on sûr qu'elle resterait homogène, et ne retournerait pas à cette anarchie totale qui existait avant notre arrivée, en raison surtout des rivalités de tribus et de clans ? La « laïcisation » même de l'État, en supprimant le lien religieux encore puissant qui unit les Musulmans de l'ouest à l'est de l'Afrique du Nord, ne contribuerait-elle pas à dissocier davantage encore ces populations qui, pour s'en tenir à l'Algérie même, n'ont ni les mêmes intérêts, ni tout à fait les mêmes traditions à Oran, à Alger, ou à Bône ?

Cependant, et il serait injuste de ne pas le signaler, cette thèse d'un état indépendant algérien dans le sein de l'Union Française (c'est, en fait, la thèse de l'Union Démocratique du Manifeste Algérien), possède parmi les Français eux-mêmes d'ardents défenseurs. Je n'en citerai qu'un, M. Albert Camus, dont personne ne conteste le talent d'écrivain, la droiture, et la profonde connaissance des milieux algériens, et qui rêve d'une vaste fédération franco-arabe dont la Capitale serait Alger.²⁷

Safi, comme Pacha, semble souhaiter le maintien des Français, mais avec un statut amélioré des Algériens, et il prône l'assimilation complète de ses compatriotes avec les Français, une sorte de fusion des races, et dès lors une coopération totale des uns et des autres. Il est certain que la « laïcisation » de l'Islam serait dans ce cas favorable à cette thèse, car le Musulman dépouillé d'un statut personnel qui en fait le citoyen d'un « Islamistan » au moins théorique pourrait figurer dans la communauté française, comme « Français de confession musulmane », de même qu'il y a des Français de confession catholique, protestante ou israélite. Notons tout de suite qu'une telle assimilation semblerait relativement

²⁷ L'Express, 9 et 23 Juillet 1955.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 59

aisée du fait d'une certaine similitude dans l'ordre physique entre Algériens et Français. Mais je n'insiste pas sur ce sujet qui est capital, et qui mérite qu'on l'étudié à fond : j'y reviendrai donc.

Rachid se donne la tâche ingrate, lui qui venait chercher la lumière auprès de ses amis du moulin, de tenter une synthèse de leurs avis contradictoires. Oui, l'Islam est admirable, mais il étouffe l'individu, cloître la femme, empêche ses fidèles de s'intéresser au progrès, regarde le passé, et non l'avenir... mais il n'est peut-être pas responsable cependant de notre décadence : « Regardez les Kabyles ; ils viennent en France, ils sont désislamisés et pourtant ils ne s'émancipent pas ». En bref, Rachid conclut que l'Islam a besoin d'être « repensé ».

*Je doute qu'il soit reparti satisfait de son entrevue du moulin. Il reste certainement sur sa faim - et nous aussi.
J. C.*

CHAPITRE XIV

LA SITUATION DE LA FEMME EN ISLAM NORD-AFRICAIN

La Tradition a voulu qu'en Islam Nord-Africain la femme vive enfermée au harem (ou gynécée), ignorante de tout ce qui se passe au-dehors et ne jouissant pas des mêmes droits juridiques que l'homme.

L'idée de l'émancipation féminine a été jetée en l'air en Afrique du Nord, mais l'indifférence mêlée d'ironie avec laquelle on l'accueillit la fit vite tomber à l'eau.

Cependant, quoique cloîtrée, la musulmane arrive parfois à se mettre au courant des faits quotidiens bien avant son mari, grâce aux vieilles femmes qui lui rendent visite et qui, de logis en logis, colportent toutes sortes de nouvelles.

La musulmane doit savoir cuisiner, faire la lessive et entretenir son domicile propre. Pour ce qui est de l'éducation à donner à ses enfants, elle est basée sur le fatalisme, car, aux yeux des musulmans, pas plus qu'on ne peut transformer la nature humaine, on ne peut forger soi-même sa destinée, ni influencer sur celle d'autrui.

I. - ÉVOLUTION DE LA FILLETTE ET DE LA JEUNE FILLE

En Islam, l'élément masculin a conservé la prépondérance sur l'élément féminin. Il n'est que d'examiner la structure de la société islamique pour se rendre compte du rôle important, déterminant de l'homme qui, dans sa lutte pour la vie, est autant le support matériel que moral de la famille.

La femme est enfermée avant l'âge de puberté. Ne sortent que les fillettes et de rares mégères négligemment voilées. C'est une marque de distinction pour les vieilles femmes de bonne souche que de rester cloîtrées jusqu'au terme de leur existence.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 60

En matière d'héritage, la fille a droit à la moitié de la part du garçon ; le décret religieux des biens inaliénables tout en lui permettant en principe de jouir du revenu de ce qui lui échoit, lui proscriit de l'échanger, de le céder ou de le vendre, de sorte que le bien en question ne quitte jamais le patrimoine familial. Certains pères rigoristes, déniaient purement et simplement tout droit de succession à leurs filles, chargent les fils aînés de subvenir aux besoins de leurs sœurs afin qu'après leur mort tout revienne aux garçons.

Je ne dirais pas que le père se sente déshonoré de voir sa femme accoucher d'une fille, mais il en est probablement déçu.

Aux yeux du musulman, le mâle qui symbolise la vertu et représente le courage, l'endurance, est seul capable de générosité et de probité. La femme, être faible, est plutôt un fardeau et un élément de discorde. Le garçon, une fois devenu adulte, affronte son destin et n'entache que lui-même : « *Chaque visage est lavé par sa propre main* », dit un dicton bien connu. Quant à la fille, ses parents en portent toute la responsabilité. Ils doivent l'enfermer, la protéger, la marier.

La mère par contre s'apitoie sur le sort de la nouvelle venue au monde et en prend secrètement son parti, bien qu'elle soit plus fière d'avoir un garçon.

Une fille, c'est d'abord un être fait à son image, son ambassadrice dans la rue où elle voit par ses yeux et où elle est flattée de la voir par sa beauté faire l'admiration des hommes. Sa petite lui raconte tout ce qui se passe au-dehors.

J'ai connu des mères qui, à force d'avoir des garçons, regrettaient l'absence de filles en leur foyer. Quand elle en a une, la mère s'impatiente de la voir grandir pour lui apprendre à faire le ménage. Elle veille jalousement sur elle et l'habitue à travailler sans relâche. Il arrive par la suite qu'en confiant tous les travaux ménagers à leurs filles devenues expertes, des mères, mues par la loi du moindre effort, prennent plaisir à se pavaner comme des sultanes en ne faisant qu'ordonner et en voyant tout s'accomplir sous leurs yeux.

La mère voit avec inquiétude sa fille demandée en mariage, elle mesure sa solitude prochaine et se résoud difficilement à lâcher prise. Elle préfère que son beau-fils habite non loin d'elle, pour rendre d'incessantes visites à ses enfants. Que de mères sont allées rejoindre leurs filles mariées au loin !

La plupart des filles musulmanes sont incultes, bien qu'avidées d'apprendre et douées d'intelligence.

Leurs parents semblent s'opposer à une émancipation qui tendrait à faire de la femme l'égale de l'homme, ce qui risquerait de tout bouleverser...

On a eu le précédent de certaines émancipées devenues trop exigeantes au foyer en tenant tête à leur mari ou qui ont choisi elles-mêmes celui-ci et se sont sauvées avec lui. Serait salutaire une émancipation féminine à base éducative et qui ferait d'abord prendre conscience à la jeune fille de son futur rôle de maîtresse de logis et de mère de famille. On aurait ensuite le temps de la préparer à affronter la vie sociale. Dans son état actuel d'illettrée, elle ne peut ni prendre contact avec le monde extérieur, ni correspondre avec son mari absent.

La musulmane occupe ses loisirs à travailler la laine, à tanner des peaux, à coudre. Les nomades savent modeler des vases en argile, qu'une espèce de peinture à l'huile leur permet de rendre lisses.

Les jeunes filles instruites dédaignent ces travaux grossiers et leurs mères s'indignent de les voir faire les coquettes et se farder à longueur de journée.

L'éducation artistique de la femme est négligée en Islam, malgré les films de cinéma arabe qui nous parviennent d'Égypte et la voix des cantatrices d'Orient que nous apporte la radio.

L'éducation physique est sacrifiée à certains jeux (saute-moutons, cache-cache, la marelle, échecs, etc.). Les diseuses de bonne aventure amusent les femmes en nouant et dénouant un foulard. Les fillettes

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 61

montent avec de menus matériaux des maisonnettes en miniature où elles entassent leurs jouets préférés.

La vie stationnaire de la femme en Islam fait, hélas ! qu'elle se conserve moins bien que l'Européenne, devient vite disproportionnée du corps, prend de l'embonpoint, se courbe et n'a ni la sveltesse ni l'allant désirables.

II. - MARIAGE ET VIE DE LA FEMME MARIÉE

La jeune fille musulmane, qui doit s'efforcer de rester vierge, se marie aux environs de vingt ans et non à peine âgée de quinze comme cela se pratiquait naguère.

Elle est souvent promise dès l'enfance à son futur fiancé qui peut être un proche parent, mais jamais son neveu ou son frère de lait.

Ce sont les parents, étant censés en savoir plus long sur ce chapitre que leurs enfants, qui décident de leur mariage. Si tout s'accomplit dans l'ordre et selon les règles religieuses, leur bénédiction ne manque pas de s'étendre sur le jeune ménage.

Seules les vieilles femmes circulant de maisons en maisons, et qui peuvent voir les jeunes filles, sont à même d'en donner une idée précise aux intéressés. Mais, à défaut de l'œil du maître, rien ne vaut celui de la mère qui connaît à fond le goût de son fils.

Faute aux futurs conjoints de s'être connus directement, il en est résulté un tas d'unions malheureuses où des fillettes se sont vues mariées avec des hommes très âgés, où l'homme s'est trouvé en présence d'une femme qui ne lui convenait en rien, où la femme a eu affaire à un mari brutal, où des parents nécessiteux ont sacrifié leurs filles délicates à de riches brutes.

Pour avoir droit à sa femme, l'homme doit verser au père de la fille une somme de quelques milliers de francs, fournir un nombre précis de bijoux (boucles d'oreilles, colliers, anneaux, bracelets, bagues, broches) d'un

poids déterminé en or (ou en argent pour les pauvres). On est moins exigeant sur le reste (trousseau, garnitures, etc.). Ce que la mariée apporte avec elle (armoire, literie), sans être d'égale valeur, n'en a pas moins de l'importance.

Le mari doit égorger un mouton et le faire parvenir, écorché et dépecé, dans deux grands paniers emplis de fruits et de friandises, à la maison paternelle de sa future épouse.

Le contrat de mariage est signé sur un papier timbré par le Cadi ou juge musulman, assisté d'un témoin pour chaque partie, en présence d'intimes qui récitent le Fatihat ou préambule du Korân, en prenant le café.

La nuit de son entrée, la mariée, parée des pieds à la tête, entourée de ses dames d'honneur, est emmenée en calèche à la demeure conjugale. Un cortège de parents la suit ayant à sa tête des musiciens qui chantent au son du fifre et au bruit du tambourin. Les assistants tirent des coups de feu en l'air.

Le mari qui attend sa femme avec un sabre archaïque à la main, pour lui asséner le coup de grâce symbolique, est on ne peut plus surexcité. La cérémonie s'achève tard dans la nuit par des réjouissances et la dégustation de gâteaux.

La rencontre des deux êtres est saluée de hou ! hou !... retentissants.

La femme, à partir de ce moment, devient la propriété personnelle de son mari. Elle continue au début à pencher pour ses parents. Grâce aux entretiens du harem, aux visites que lui rendent les vieilles, aux attentions qu'elle jette un peu partout, elle finit par rationaliser son cas. Mais elle n'est entièrement acquise à son mari que lorsqu'elle a des enfants de lui.

Avant le mariage, elle était une fille insouciant et gaie. Après, elle prend une allure grave, ses épaules se cambrent sous le poids de ses responsabilités. Dès qu'elle accouche, les instincts de mère apparaissent en elle, et la voilà définitivement prête à jouer son rôle de maîtresse de logis.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 62

Jeune enfermée, son mari jaloux la fait surveiller par sa mère et ses sœurs. Dans ses moments d'évasion, elle rêve de la maison paternelle où elle était libre et choyée. Néanmoins, le mariage lui ouvre des perspectives plus alléchantes. Un jeune parent ou une vieille femme lui font les commissions d'usage. Elle est satisfaite de posséder un poste de radio, mais ne fume et ne mange jamais avec son mari.

Elle doit circoncire ses enfants mâles dès l'âge de quatre ans, festoyer le jour de l'Aïd-Seghir qui clôt le mois du Ramadan, de l'Aïd-Kebir, soixante-dix jours environ après, ou Fête du mouton, du Miloud ou anniversaire du Prophète, célébrer l'entrée de l'hiver par une purée de pommes de terre et celle du printemps par la confection de crêpes que l'on prend avec du petit lait.

Bien qu'en apparence la musulmane semble jouir d'assez de loisirs pour développer sa vie intérieure, en réalité la société prend soin de penser pour elle, vu son ignorance. Aussi, un minimum d'instruction lui est-il indispensable pour lui faire prendre conscience de soi et préparer son intégration dans la future société progressiste de l'Avenir où seront appelés à fusionner les divers éléments de la population algérienne.

III. - ÉVOLUTION DE LA FEMME EN ISLAM

L'évolution de la femme est la chose qui préoccupe le moins le Musulman. C'est aux femmes elles-mêmes à prendre conscience de leur condition précaire. Pourtant, l'exemple des rares évoluées n'a pas réussi à ébranler les assises de la société islamique où ont été définis une fois pour toutes les rôles intangibles de la femme cloîtrée et de l'homme vaquant à ses occupations du dehors.

En Turquie où sous l'égide d'Ataturk on a séparé le spirituel du temporel et même remplacé la langue arabe liturgique par le turc en adoptant l'alphabet latin, où l'on a introduit le Code civil européen, l'habillement occidental, la femme, devenue l'égale de l'homme, a été libérée du harem, instruite et sort habillée à la moderne.

En Égypte où la femme commence à prendre goût à la vie mondaine en fréquentant la rue et en exerçant un certain prestige sur l'homme par le charme singulier qui se dégage d'elle, on parle maintenant de réformer la langue et les mœurs.

Partout, une première vague, déferlant du monde civilisé, incite l'Islam à prendre conscience de sa réalité humaine et à s'émanciper.

Il s'agit ici de savoir comment l'Afrique du Nord, sans perdre de son cachet, évoluera sainement, en améliorant en particulier le sort de la femme.

Lorsque l'idée de l'assimilation franco-musulmane fut émise, les représentants religieux poussèrent de hauts cris, en proclamant leur attachement au dogme korânique qui les satisfait pleinement en ce qui concerne le statut de la femme. La masse les approuva et le démarrage n'a pu avoir lieu.

A un moment donné, de jeunes intellectuels ont milité en faveur de l'émancipation féminine par les conférences, la presse, sans obtenir gain de cause, bien qu'on les écoutât avec une bienveillante curiosité. Une revue mensuelle a dû l'essentiel de son succès aux rubriques consacrées à la jeune musulmane.

Les moins réfractaires à cette émancipation sont les étudiants, les fonctionnaires, et les anciens combattants qui ont le plus approché la France, ainsi que les humbles qui craignent moins la réprobation collective.

Si nous demandions aux femmes leur avis sur leur émancipation, par la réponse qu'elles nous feraient, elles nous paraîtraient, tant notre question risquerait de les embarrasser, la souhaiter encore moins que les hommes.

En effet, elles se sont si bien faites à leur vie cloîtrée que cette habitude a pris chez elles la forme d'une seconde nature. Dans leur fond, combien elles se sentiraient soulagées d'être libérées du harem et d'affronter

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 63

délibérément la rue tant proscrite. Celles qui ont reçu un brin d'instruction en leur enfance entrevoient cette libération comme un mirage, tandis que les ignares (l'écrasante majorité), qui sont en faveur de la vie cloîtrée et auxquelles on a bourré le crâne de préjugés dans ce sens, n'en ont aucune idée. Ces dernières voient même cette émancipation sous un angle péjoratif et pour elles la musulmane idéale doit rester enfermée, ne sortir que voilée et accompagnée des siens, quand elle va au hammam (bain maure) ou rend visite à des parents. Lorsque son mari, dans une crise de libéralisme, invite chez lui des Européens, sa femme n'ose se montrer aux hôtes, d'instinct se cache et tend à se sauver. Néanmoins, Musulmanes et Européennes savent communiquer, à condition que les maris s'écartent pour les laisser s'entretenir. Dans son for intérieur, la Musulmane reproche à l'Européenne sa légèreté qu'elle attribue à sa civilisation dissolvante.

Les vieilles gardiennes de la tradition ne cessent de tempêter contre les jeunes filles éprises d'émancipation :

- « Que c'est déshonorant de vouloir sortir, mener une vie vagabonde, renier sa race et s'exposer au scandale ! De notre temps, on n'avait point de ces prétentions-là. Quel danger de voir nos filles en butte aux maux du siècle ! » clament ces radoteuses, bonnes à médire et à perpétrer un tas d'habitudes désuètes.

La fillette devient taciturne quand arrive le moment de l'enfermer et s'efforce d'en éloigner l'approche :

- « Encore un jour, et puis un autre. Après tout, je suis encore jeune, pourquoi m'enfermer de sitôt ? je veux rendre visite à ma tante !... »

Les parents excédés finissent par prendre le dessus en l'enfermant pour de bon. Moment pathétique où commence vraiment pour elle son existence de femme, sa vie domestique si monotone.

Elle est soir et matin derrière les volets à scruter ce qui se passe dans la rue, secrètement satisfaite de voir sans être vue, de voir les hommes, simples marionnettes, évoluer, guidés par la pensée centralisante du foyer.

Mariée, elle s'enorgueillit de constater que son époux, qui sort, est comme « radioguidé » au dehors par elle qui ne quitte pas d'un pas sa demeure. Influence occulte de la femme sur l'homme en Islam !

Le Musulman concentre sa pensée sur son foyer, attache peu d'importance à l'évolution sociale extérieure que la France prend soin de mener pour lui, en respectant son mode de vie et en lui faisant goûter au progrès. Il trouve commode aussi d'enfermer la femme parce que les hommes de son pays, trop ardents, incultes, risquent de manquer de respect à celle-ci, ce qui pourrait occasionner des drames passionnels à n'en plus finir.

Tout compte fait, l'évolution de la jeune fille en Islam est non seulement souhaitable, mais nécessaire. Pour l'entreprendre avec quelque chance de succès dans une société semi-féodale où la femme n'est jugée qu'en fonction du travail qu'elle fournit et du besoin qu'elle assouvit, il faut présenter cette solution aux gens hostiles sous l'angle éducatif.

Ce que le Musulman d'élite reproche à sa femme, c'est, à part l'art de savoir cuisiner grossièrement quelques plats rudimentaires, de ne rien connaître d'autre avec précision et de ne pas entretenir avec goût son intérieur, enfin d'être d'une présentation négligée.

C'est souvent par obligation, non par désir d'émancipation que la famille musulmane envoie ses filles à l'école : d'abord, on se débarrasse d'elles et puis cela ne coûte presque rien. Aussitôt qu'elles grandissent, on les arrache à leurs maîtres et on les enferme jusqu'à la fin de leurs jours. Certaines familles vont jusqu'à mal comprendre que leurs filles doivent avoir un trousseau d'écolière. « Elle nous ennuie, celle-là, avec ses cahiers, ses crayons, son ardoise, ses livres, et un tas d'objets superflus qu'elle nous demande de lui acheter. Pour mettre fin à ses exigences, elle n'ira plus à l'école !... » fait la mère énervée. De ce côté-là, la fille est plutôt handicapée, sauf si elle a un frère aîné déjà instruit qui la soutient. Dans la famille où elle pourrait introduire le progrès, il lui arrive ce qui arrive au jeune intellectuel musulman dans la société qui refuse d'être réformée par lui.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 64

J'excepte l'exemple, d'ailleurs sans portée, de rarissimes familles où le père et la mère sont cultivés et n'arrêtent pas l'émancipation de la fille à ce stade ; mais comme les jeunes émancipées ne forment pas d'ilots suffisants pour imposer leur point de vue, elles font figure de déclassées aux yeux de leur société traditionaliste figée qui finit par les absorber. Le jour où il y aura plus de bien-être, où l'instruction se répandra davantage parmi les masses, où l'Islam modernisera ses institutions en se débarrassant d'un tas de préjugés caducs qui nuisent au sort de la femme, l'émancipation féminine aura plus de chance de réussir : il suffit que les représentants politiques et religieux compétents énoncent quelques décrets libéraux à ce sujet, qu'ils mettraient aussitôt en exécution, pour qu'un geste collectif soit fait dans ce sens-là. La contagion gagnera alors de proche en proche.
K. N.

CHAPITRE XV AUTRES REFLÉTIONS SUR LA SITUATION DE LA FEMME MUSULMANE

La vie de la femme musulmane nord-africaine, telle que nous la dépeint Rachid, est profondément austère et vraiment inhumaine. Mariée à un homme avec lequel elle risque de n'avoir aucune affinité physique, intellectuelle, morale, il lui arrive de mener pendant des dizaines d'années une existence de recluse, sans aucune satisfaction des sens, de l'esprit et du cœur, existence qui est parfois celle d'une véritable esclave, pliée à toutes les exigences de son mari. Et il n'a été question ici que des femmes des monogames. Or, la polygamie est courante encore dans tout l'Islam (on cite certains Chefs en Afrique Noire, qui ont plusieurs centaines d'épouses, et l'ex-Sultan du Maroc Sidi Mohamed ben Youssef possède deux femmes légitimes, et au moins une vingtaine de concubines), et chez les « désenchantées » du harem, il est naturel que couve, et souvent explose, un sentiment naturel de jalousie à l'égard des compagnes dont on partage la vie, - surtout quand surviennent des enfants. La rivalité de Sara et d'Agar, les deux épouses d'Abraham, n'est-elle pas à l'origine d'un des plus grands drames de l'humanité et de la haine persistante entre Israélites et Arabes ?

Une amélioration notable des conditions dans lesquelles vit la femme musulmane est donc éminemment souhaitable, - en attendant son émancipation complète. Est-ce possible tout en restant dans les normes de la loi korânique ? Je pense avec Rachid que certains usages invétérés dépassent l'esprit des prescriptions imposées par Mahomet lui-même. En ce qui concerne notamment le port du voile, voici comment s'exprime le Korân :

« O Prophète ! prescris à tes épouses, à tes filles et aux femmes de croyants d'abaisser un voile sur leur visage ; il sera la marque de leur vertu et un frein contre les desseins du public. »

Peut-être s'agissait-il simplement, dans l'esprit de Mahomet, ou du rédacteur du Korân, d'un voile léger, analogue aux voilettes que de temps à autre la mode impose aux femmes de l'Occident, et non pas de

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 65

ce drap utilisé en Afrique du Nord et qui enveloppe toute la tête et même tout le corps, à l'exception des yeux et parfois d'un seul œil.

Au surplus, le Korân dit par ailleurs que la Musulmane peut faire du commerce et jouir du profit exclusif de son travail. Voilà une prescription bien incompatible, non seulement avec le port du voile, mais aussi avec la claustration et l'interdiction de prendre contact avec tout autre homme que le mari.

Rachid, qui a lu Molière, estime qu' « il est avec le Ciel des accommodements ». Moi aussi, parce que, catholique, je sais que l'Église du Christ a le pouvoir de délier certaines disciplines qu'en d'autres temps elle a cru devoir imposer. Mais c'est une mentalité qui n'est point courante en Islam, et j'en reviens ainsi toujours au même problème : qui donc sur terre demeure le dépositaire de la pensée de Mahomet, et qui possède - ou ne possède pas - le droit de délier ce que celui-ci au nom d'Allah a lié ?

C'est ce qui rend si complexe ce problème de l'émancipation féminine. Dans ces dernières années, ce fut un beau tapage dans toutes les classes sociales du Maroc, quand la princesse Lalla Aïcha, fille aînée du Sultan Sidi Mohamed ben Youssef, prit certaines initiatives que les Européens ne pouvaient considérer que comme normales, mais qui choquèrent profondément la presque unanimité des Musulmans. Là je passe la plume à un jeune Français, M. Jean-A. Carpentier²⁸, originaire de l'Afrique du Nord, et que passionne cette question de l'affranchissement de la femme musulmane :

« La princesse... s'habille à la française, avec élégance et chic, elle monte à cheval tous les matins et ne manque pas une occasion d'affirmer son modernisme, de proclamer sa foi en un Maroc qu'elle souhaiterait voir évoluer... et d'insister sur le rôle primordial de la femme.

Elle assure que la claustration et l'ignorance des femmes coïncident avec la décadence des mœurs et l'éclipse de l'Islam.

La femme instruite, libre, sera meilleure musulmane », dit-elle.

«À Salé, le 28 décembre 1946, lors de l'inauguration d'une école libre musulmane, la princesse Lalla Aïcha s'est livrée à une cérémonie symbolique : sur une estrade dressée dans l'enceinte de l'école, elle a fait amener près d'elle trois jeunes filles de Rabat et trois jeunes filles de Salé, toutes musulmanes voilées ; à un moment donné, elle se pencha sur ses voisines de droite et de gauche, les aidant toutes à se dévoiler devant le public assemblé.

« A Casablanca, le 12 mars 1947, dans une circonstance analogue, elle a prononcé les paroles suivantes : « Pour qu'aucune fraction du peuple ne soit privée du bénéfice de l'instruction, S. M. le Sultan a ordonné à tous les Marocains d'abandonner leurs préjugés et de modifier leur attitude à l'égard de la femme musulmane. Il est temps, en effet, que nous comprenions que notre renaissance ne peut être parfaite et notre bonheur complet, sans l'instruction et l'éducation de la femme... S. M. le Sultan entend que la femme puisse lire, écrire, comprendre, soutenir son point de vue, professer, publier. Il veut qu'elle soit en mesure de remplir ses obligations envers sa Nation et son Roi et s'acquitter, dans son foyer, de ses devoirs d'épouse et de mère. Il veut que la femme musulmane se pénètre des préceptes de sa religion, non pas à la manière des peuples \ décadents, mais telle qu'elle était conçue aux premiers siècles de l'Islam...

« Est-il convenable que la femme musulmane, qui a le droit de disposer librement de ses biens, et peut, à sa guise, acheter, vendre, léguer ou faire des donations, soit privée du droit de s'instruire et de participer aux activités de la vie... »

Depuis ces manifestations, qui dénotaient un certain courage chez la princesse Lalla Aïcha, pas loin d'une dizaine d'années s'est écoulée. Son appel a-t-il été entendu ? Jusqu'à un certain point en ce qui concerne le développement de l'instruction, et c'est ainsi qu'au Maroc, où il y a moins d'un quart de siècle, pachas et caïds déclaraient préférer tordre le cou de

²⁸ « Les problèmes nord-africains, eurafricains, et le vrai message de Lyautéy ».

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 66

leurs filles, plutôt que de les éduquer à l'européenne, il existe deux lycées de filles en pleine prospérité, à Fès et à Rabat. Mais dans la masse, et même dans de nombreuses familles bourgeoises de l'Islam, cette invite adressée aux femmes de s'extérioriser, de participer à toutes les activités culturelles, artisanales, commerciales, etc., aux côtés de leur mari, est restée vaine, a provoqué même le scandale, et a sans doute contribué dans certains milieux à jeter le discrédit sur la famille impériale.

*
* *
*

Faut-il jeter le manche après la cognée ? Je ne le pense pas, et tout d'abord parce qu'en Islam même l'exemple de la Turquie et, à un moindre degré, de l'Égypte, est encourageant. En Turquie cette émancipation constitue l'un des résultats les plus tangibles d'une véritable rébellion, dans l'ordre religieux, d'un dictateur audacieux et tenace. Ké-mal Ataturk. En Égypte, ce sont les femmes elles-mêmes qui progressivement s'efforcent de secouer le joug, et voici comment s'exprime à cet égard, dans une conférence en milieu parisien, Madame Doria Shafik, présidente des « Filles du Nil » (quel nom charmant !):

« ...J'avais une grand'mère dont le mari était polygame. Comme je lui demandais un jour si elle n'avait pas été choquée lorsqu'il lui avait donné une compagne, elle me répondit tout naturellement : « Au contraire : j'étais contente de me sentir moins seule. » Cet esprit de résignation a disparu... »

La présidente des « Filles du Nil » attribue le mérite de l'évolution actuelle au cheik Mohamed Abdou, ex-recteur de l'Université Théologique. Celui-ci a en effet pris l'initiative d'une interprétation plus libérale du Korân (je le note en passant : ce qui s'est réalisé en Égypte est-il donc impossible en Afrique du Nord française ?). D'après ce savant lettré, le livre sacré préconise au moins directement la monogamie, en précisant (je lui laisse la responsabilité de la citation :: « Un homme peut

avoir quatre femmes au maximum et encore à condition d'être juste envers elles toutes - ce qui est impossible. »²⁹

Sous d'autres cieux, il faut citer aussi l'évolution qui s'est produite en Chine en un laps de temps relativement bref, et, comme en Turquie, grâce à la volonté d'un grand réformateur, Sun Yat Sen. La tâche lui était cependant plus facile qu'en pays d'Islam, car Bouddha, dont la doctrine est toute de charité, n'avait certes point prescrit la véritable mutilation qui amenait en fait la claustration au logis des femmes chinoises. Lors de mes premiers séjours en Extrême-Orient, toutes les Chinoises étaient des infirmes, dont les pieds, au prix de rudes souffrances, avaient été atrophiés dès leur petite enfance en les maintenant pendant de longs mois entre des bandelettes très serrées. Quel était le motif de cette cruauté ? Sans doute, restreindre la liberté des mouvements des épouses, rivées ainsi au foyer conjugal. On ajoutait que par compensation les seins prenaient une plus grande ampleur, agréable aux maris, et que chez certains d'entre eux la contemplation de ces « tout petits petons » créait une sorte de plaisir sadique. Vingt ans plus tard, dans les années précédant les hostilités de 1939, alors que les femmes d'âge mûr vaquaient péniblement à leurs occupations en équilibre sur leurs moignons, je rencontrais dans les rues de Yunnanfou des bandes de jeunes étudiantes chinoises, fort élégantes, au parler bruyant, sortant, la cigarette à la bouche, des cours du lycée, et discutant peut-être des droits de la femme avec leurs camarades masculins.

Je peux donner encore l'exemple des populations noires de nos territoires africains d'outre-mer, soumises il y a bien peu de temps à des pratiques très barbares, et notamment en ce qui concerne la situation de la femme. Celle-ci achetée à n'importe quel âge - même avant sa naissance - était livrée, souvent impubère, aux caprices d'un mari parfois âgé, titulaire déjà de plusieurs épouses, et le plus souvent tyrannique. Or, là, c'est la loi française qui est intervenue avec succès, et d'ailleurs, - bien que le texte sanctionné de l'autorité de M. Georges Mandel en 1939

²⁹ Figaro du 17 Octobre 1954.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 67

ait été préparé par les missions catholiques³⁰ - sans aucun souci d'ordre confessionnel ; ce texte interdisait tout mariage avant quatorze ans pour la femme, seize ans pour l'homme, ainsi que toute revendication, sans le consentement de l'intéressée, d'une veuve ou de toute autre personne faisant partie d'une succession coutumière, et il exige le plein et mutuel consentement des futurs époux. Un décret plus récent de M. Jacquinet en 1951 apporte un encouragement à la monogamie et une sage limitation au taux des « dots » réclamées par les parents de la femme, devenu trop souvent exorbitant.

Ces mesures ont porté leurs fruits, et dans son livre « La condition humaine en Afrique Noire », Sœur Marie-André du Sacré-Cœur passe en revue à ce sujet un certain nombre de familles noires de divers pays, et de religions différentes. Je ne puis résister au plaisir de citer un passage relatif à un bref séjour fait par l'auteur au foyer d'un douanier du poste de N'Zérékoré, à la frontière du Libéria. Il y a un quart de siècle, j'ai eu ce Cercle militaire sous mes ordres, et lors de mon inspection cette population guerzé m'était apparue fort réfractaire à la civilisation européenne : dans le jardin du capitaine, une corvée de noirs, à l'air d'ailleurs paisible, arrosait consciencieusement les carrés de légumes ; c'étaient tous des condamnés à mort pour crime d'anthropophagie, et qui attendaient depuis plusieurs mois la décision du Chef de l'État à leur égard. Voici donc Sœur Marie-André du Sacré-Cœur invitée à se reposer sous le toit du publicain : « Il est facile de lier conversation avec Mme D., jeune femme avenante, vêtue d'une gentille robe de chambre bleue, et qui orne sa demeure avec tant de cachet : aux portes-fenêtres, des rideaux de voile rosé imprimé, avec volants et embrasses de tulle blanc, donnent à la pièce un aspect coquet, du meilleur goût.

« C'est Mme D., qui a fait ces rideaux, comme elle fait presque tous ses vêtements ; ancienne élève de l'École Albert-Sarraut, à Dakar, elle a reçu une excellente formation, en même temps qu'une bonne instruction.

³⁰ D'après Sœur Marie-André du Sacré-Cœur « La condition humaine en Afrique Noire », Grasset 1953.

D'ailleurs, elle est d'une famille musulmane évoluée ; chez ses parents, comme chez ceux de son mari, on parle couramment le français, de sorte que cette langue n'a pas de secrets pour elle.

« M. et Mme D. sont seuls, avec quelques employés subalternes, dans ce coin perdu de la forêt guinéenne... Nous nous informons des enfants : ils sont à Dakar chez les grands-parents ; les deux enfants vont à l'école, le plus jeune supporterait mal le climat humide de la Guinée. Et Mme D. nous montre leurs photos : nous sentons qu'elle souffre de cette séparation, et souhaite que son mari ait bientôt un autre poste... M. D. arrive. Sa femme nous présente gentiment, et la conversation reprend, comme si nous nous trouvions dans une famille française. M. D. nous parle des postes qu'il a faits, de ses enfants, de ses espoirs, sa femme prend part à la conversation, et comme il veut envoyer un paquet à la mission, elle va chercher le papier et la ficelle nécessaires.

« Aisance, simplicité, distinction, j'admire cette réussite de l'éducation française ; le père de M. D., comme celui de sa femme, ont été élevés par les Frères de Ploermel à Saint-Louis, et il a suffi de la seconde génération pour que ce foyer musulman sincèrement monogame (comme l'étaient les parents) réalise la synthèse harmonieuse de la culture traditionnelle avec la pleine évolution familiale et sociale... »

Mais ce n'est là qu'un exemple entre beaucoup d'autres cueillis par Sœur Marie-André du Sacré-Cœur au hasard de ses pérégrinations à travers l'Afrique Noire : « Foyers de chefs coutumiers qui, en prenant la succession du père ou du frère grand polygame, ont instauré chez eux, et autour d'eux, la monogamie, devenue maintenant, dans leur pays, le critère le plus certain de l'évolution totale ; foyers de fonctionnaires, soucieux du bien public et des intérêts de la masse ; foyers de médecins, d'instituteurs, d'infirmiers que le hasard des mutations conduit loin de leur terre natale, et qui aiment se retrouver entre compatriotes ; foyers plus simples, mais tout aussi désireux d'évolution totale, des petits employés, u des paysans noirs restés fidèles au village ancestral, et dont les fils sont étudiants à Dakar ou à Paris... »

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 68

Tous ces exemples d'émancipation progressive de la femme montrent l'intervention heureuse des pouvoirs publics en dépit, le plus souvent (et notamment en Turquie), de l'hostilité de la masse. En France - car la femme française d'aujourd'hui, mon cher Rachid, peut être considérée aussi comme une émancipée -, celle-ci a su, par elle-même, mais avec l'accord au moins tacite de l'opinion, s'affranchir de bien des usages traditionnels et conquérir, en marge du code, une liberté qui la met sensiblement sur le même pied que l'homme.

Les romans de Balzac et de George Sand, comme les comédies d'Alexandre Dumas, d'Émile Augier, puis de Labiche, nous montrent la femme du XIX^e siècle tenue à l'écart de la vie publique, et la jeune fille le plus souvent mariée contre son gré, et grâce à une dot replette, à quelque homme d'affaires ou hobereau au blason dédoré. « On nous élève comme des saintes, et on nous vend comme des pouliches », écrivait George Sand. Louis Veuillot, dans ses souvenirs personnels, relate les formalités, qui nous apparaissent bien surannées, des « mariages de raison » de l'époque, les prises de contact cérémonieuses, sans intimité aucune, des futurs époux. On considérait qu'une bonne instruction primaire était bien suffisante pour une fille, et dans la suite le « Journal des Demoiselles » ou « La Mode Illustrée » constituait à peu près toute sa pâture intellectuelle : certains papas évolués consentaient parfois cependant à mettre entre ses mains tel ou tel roman en vogue dont on parlait dans les salons, mais après avoir pris soin d'arracher ou d'épingler quelques pages où figuraient des passages trop sentimentaux ou trop réalistes.

Physiquement d'ailleurs, la femme dès son enfance, tout comme les Chinoises aux petits pieds (et c'est un argument que des Chinois m'ont souvent servi), était esclave d'une mode barbare, celle du corset. Et tout comme les femmes musulmanes, la jeune fille française réputée bien élevée connaissait une sorte de claustration : dans ma jeunesse, celle-ci ne sortait jamais sans être accompagnée, sinon par une duègne, comme au Grand Siècle, du moins par une servante, celle-ci n'eut-elle même qu'une douzaine d'années. Mes souvenirs sont très précis du scandale soulevé dans ma sous-préfecture natale quand on vit, juchées sur les premières bicyclettes, des jeunes filles (et il y avait parmi elles une «

Enfant de Marie » !) ou même des jeunes femmes : on ne prévoyait certes pas à ce moment que ce serait dans la suite un mode de locomotion fort usité par des religieuses, -- et des grand-mères aux cheveux blancs. Autre trait de l'époque : sur les plages, où désormais le « Bikini » est roi, les femmes ne se montraient que « toilettées » (avec un « chic » variable selon la cote de la station), ou, pour celles, assez rares, qui se baignaient, attifées de costumes « deux-pièces » très amples et montants, et qu'on recouvrait d'ailleurs d'un vaste peignoir avant l'entrée dans l'eau ou dès la sortie.

L'évolution semble s'être amorcée en France à la fin du XIX^e siècle par la création de lycées pour les jeunes filles, ou l'admission de ces dernières dans les lycées de garçons. Tout naturellement, les nouvelles bachelières prirent le chemin des Facultés, et quand elles eurent acquis des diplômes il fallut bien leur ouvrir les carrières correspondantes : ainsi progressivement les femmes envahirent-elles les carrières libérales, et les administrations publiques et privées. Dès lors, la doctoresse, l'avocate ou la fonctionnaire, tenues comme leurs confrères masculins à des déplacements, à des contacts dans tous les milieux, ne pouvaient que secouer les anciennes disciplines familiales quelque peu austères. On les vit fumer, adopter des costumes moins guindés leur permettant d'utiliser plus aisément la bicyclette ou l'automobile et de se livrer à tous les sports. Bien entendu, elles se sentirent, tout comme les hommes, le droit de tout lire, d'écrire, de dépeindre leurs états d'âme et leurs aspirations. Ce fut l'époque des « Claudine », et le grand ironiste Maurice Donnay, évoquant les générations précédentes, celles des « petites oies blanches », disait des nouvelles évoluées, avec une pointe de méchanceté, « Aujourd'hui, c'est moins blanc - et c'est plus oie ».

En réalité, cette évolution de la condition de la femme au cours de la période des années 1900 et suivantes constitue un réel progrès dans l'ordre intellectuel et même moral, et je ne suis pas sûr que la jeune fille de cette période n'était pas supérieure à ce point de vue à certaines de nos contemporaines, du moins celles dont la jeune romancière de Bonjour Tristesse nous présente le prototype, héroïne à qui, dans l'ardeur de ses dix-huit ans, il paraît tout naturel de se lier d'une amitié profonde avec la maîtresse de son père. Reportons-nous au début de ce

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 69

siècle : la femme, nettement plus cultivée que ses devancières, beaucoup moins absorbée que celles qui la suivront par des préoccupations d'ordre matériel et des besognes ménagères, possède assez de loisirs pour s'adonner à la lecture, assimiler ce qu'elle a lu, réfléchir et méditer. Elle n'en est point distraite par les bavardages de la T.S.F., la vulgarité de certains films, la griserie des grandes randonnées automobiles, elle n'use point du téléphone, et dès lors n'a pas désappris l'art d'écrire une lettre.

Au surplus, nous avons un témoignage de ce qu'était la culture intellectuelle et morale de la jeune fille et de la jeune femme à cette époque d'avant les hostilités de 1914 : ce sont les deux livres de Marcel Prévost « Lettres à Françoise » et « Lettres à Françoise mariée ». Assurément, cette Françoise est une petite bourgeoise du monde capitaliste, et l'auteur, comme son confrère Paul Bourget n'a guère su nous présenter que des milieux de gens aisés et le plus souvent oisifs. C'est ainsi qu'au retour de son voyage de noces Françoise et son mari, jeune officier, évoluent dans un vaste appartement, richement meublé, au milieu de leurs domestiques. Tout cela nous apparaît aujourd'hui comme un anachronisme ! Du moins, la jeune mariée semble bien avoir des « clartés de tout », elle est de celles qui n'auraient pas admis d'être mariées contre leur gré, « par raison », et elle ne croit plus beaucoup à la supériorité innée et incontestée de l'homme sur la femme.

Arrêtons-nous un peu sur ce dernier point, car les idées de Françoise intéressent directement le sort des femmes de chez vous, mon cher Rachid. Voici donc ce que « l'oncle » Marcel Prévost, qui a d'ailleurs des réminiscences de Balzac, écrit à sa nièce :

« Que de fois, au temps où vous étiez petite fille ou jeune fille à peine, j'ai entendu la douce Mme Le Quellien, votre mère, poser en principe cet aphorisme :

- « Pour qu'un ménage soit heureux, il faut que le mari soit supérieur à la femme. »

« Supérieur ! Par cet adjectif un peu vague, votre mère entendait la supériorité intellectuelle, unie à la supériorité de la valeur morale...

« Petite fille, vous admettiez sans discussion l'axiome conjugal de votre mère ; jeune fille, il commença à vous paraître moins indiscutable. Je me souviens qu'un soir, comme je vous reconduisais à la pension... vous me dites de cet air demi-ironique, demi-innocent, qui, parfois, m'intimidait...

- « Mon oncle, quand tous les hommes supérieurs auront, selon le vœu de maman, épousé de pauvres petites femmes inférieures, avec qui faudra-t-il marier les hommes qui ne sont pas supérieurs ? »

« Cette fois, je compris sans hésiter, ma jolie nièce, que vous vous moquiez de votre oncle. Et je vous répondis sur le même ton :

- « Ma chérie, les hommes qui ne sont pas supérieurs n'auront qu'à rester célibataires. Ce sera pour eux une excellente leçon.

- « Et les femmes supérieures, qui les épousera ?

« Je demeurai court. Vous me rîtes au nez.

- « Ne cherchez pas, mon oncle. Au fond, vous pensez, comme moi, que toutes ces classifications de supériorité et d'infériorité entre les maris et les femmes sont de la balançoire. »

« Vous dites bien : de la balançoire ! Tel était l'irrespect dont vous traitiez, à l'aube de la seizième année, et votre oncle, et les préceptes de votre mère... »

Reprenons pied en Afrique du Nord. Là, la condition de la femme est basée sur l'axiome où se rencontrent le Korân et Madame Le Quellien, à savoir qu'à priori le mari est ou doit être supérieur à la femme. Dès lors, dans les foyers musulmans, celui-ci a tous les droits, et notamment celui de ne pas être fidèle : les infidélités sont camouflées par la loi elle-même, qui tolère la multiplicité des épouses et des concubines, et aussi par l'obligation pour la femme de rester rivée au foyer, et dès lors d'être présumée ignorer tous les faits et gestes de son époux.

La première réforme à accomplir est évidemment la suppression de la polygamie, qui, je le répète, n'est pas imposée par le Korân. Il conviendrait d'entreprendre chez les Musulmans, et par les Musulmans eux-mêmes, une vaste campagne de persuasion à ce sujet : il n'en

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 70

manque pas d'ailleurs, en Turquie, en Afrique noire, et même d'ores et déjà en Afrique du Nord, qui sont monogames, et ont su se créer, comme l'a montré Sœur Marie-André du Sacré-Cœur, des foyers sympathiques et heureux.

foyer comme à l'extérieur, une grande dignité de vie, et un respect absolu des conventions passées avec son épouse unique.

J. C.

Et puis, il faut que la femme prenne conscience elle-même et fasse ensuite admettre au mari, qu'elle peut, par l'acquisition d'une bonne culture, lui être sinon supérieure, du moins égale dans l'ordre intellectuel et moral. On me dira qu'en fait, elle est déjà plus privilégiée, malgré sa claustration, et grâce à la T.S.F., que la Françoise de Marcel Prévost, laquelle, vers 1910, ne pouvait entendre à toute heure du jour de spirituelles causeries émises à Paris ou à Alger, ou de magnifiques concerts donnés dans les studios de Paris, Rome ou Berlin. Mais ce sont là des connaissances un peu décousues et superficielles, et rien ne vaut pour l'enfant ou la jeune fille les cours assidûment suivis dans les écoles et les lycées, et pour la femme mariée, à défaut de conférences, des conversations sérieuses dans des milieux non uniquement féminins, et où il sera question d'autre chose que de la coupe des toilettes ou de la confection des gâteaux, thèmes habituels des entretiens dans les gynécées. Or, tout cela suppose, pour la jeune fille ou la femme mariée, la possibilité de sortir à sa guise de la maison, et vêtue de telle manière qu'elle puisse se déplacer aisément. Pour ménager les transitions, que les voiles pesants et encombrants fassent place tout au moins à la voilette.

Pousserai-je la femme nord-africaine à cueillir des diplômes, à se lancer dans les carrières libérales ou l'administration : ce n'est pas indispensable à son bonheur, et ce pourrait être rejeté à un stade ultérieur de son évolution. Nous sommes nombreux en France à penser que trop d'emplois sont accaparés par les femmes, ce qui en interdit l'accès à autant d'hommes, lesquels souvent, faute de situations convenables, hésitent à se marier ou se marient tard, ce qui en définitive est au détriment de leurs collègues féminins.

Mais la condition de la femme en Afrique du Nord n'a de chances de s'améliorer que dans la mesure où l'homme lui-même acceptera, et préconisera, de telles réformes, et commencera par s'imposer, à son

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 71

CHAPITRE XVI LES NORD-AFRICAINS EN FRANCE

L'immigration nord-africaine est occasionnée par la prolifération d'un peuple jeune que, pour de multiples raisons, son pays ne peut plus faire subsister, et pour lequel l'appel de la France n'est pas un vain mot.

Aussi assiste-t-on à un véritable exode algérien vers la Métropole, surtout depuis que l'Algérie a été assimilée à des départements français. La Tunisie et le Maroc, ne jouissant pas de ce privilège, semblent rechercher d'autres issues. Ce déplacement de populations évoque, dans le temps et l'espace, les grandes migrations humaines, qui sont allées parfois jusqu'à vider de ses autochtones le pays originaire ; mais les nouveaux immigrants que la misère plutôt qu'un goût de l'aventure a poussés à cette extrémité, s'acclimatent tant bien que mal en France où on les accueille comme les autres étrangers et on les tolère parce qu'on se sait au fond solidaire avec eux d'un même destin.

Combien sont-ils, ces Nord-Africains en France, depuis l'analphabète jusqu'à l'intellectuel, depuis le déclassé jusqu'au citoyen intègre ? Un million, affirmeraient d'aucuns. Sans prêter foi aux statistiques semi-officielles qui n'en mentionnent que trois cent mille, j'ose soutenir qu'ils sont un demi-million environ. Les mêmes statistiques décomptent parmi eux 80 % de travailleurs ; je pense cependant que cette proportion ne dépasse pas 50 % si l'on entend par « travailler » occuper un emploi stable, car nombre d'entre eux sont un jour employés là, un autre ailleurs, au hasard de l'embauche et au gré des employeurs.

Les Marocains qui sont un peu plus nombreux que les Tunisiens forment avec ceux-ci à peine le dixième du total de ces Nord-Africains, à majorité écrasante d'Algériens.

Dans le domaine sportif, les métropolitains adoptent les champions nord-africains et jusqu'à leur donner des prénoms français, tel celui d'Alain à Mimoun, celui de Patrick à El-Mabrouk, etc. La chose est facile pour les Algériens, mais tel boxeur de valeur tunisien n'a pu prétendre au titre national de sa catégorie, parce que la Tunisie est considérée comme un

pays étranger. Or, dans ces conditions, que n'y eût-il un championnat de l'Union française, comme il en existe un du Commonwealth !

Les Nord-Africains sympathisent avec des immigrants de couleur ou de race blanche qu'ils côtoient, de même qu'avec la plupart des Français. Les Parisiens aimables, tolérants et compréhensifs se sont habitués à la silhouette du Nord-Africain, devenue désormais familière pour eux, malgré la gaucherie des attitudes et la négligence de l'habillement qui la caractérisent souvent.

Ils comprennent ses faiblesses, ses difficultés d'adaptation, mesurent l'étendue de son drame causé par l'isolement, les privations, l'insalubrité et l'exiguïté de l'habitat. La campagne de dénigrement menée à un moment donné par une certaine presse, pour exploiter les méfaits de quelques jeunes égarés nord-africains, n'a pas eu de prise sur les Français qui voient chaque jour leurs compatriotes commettre des méfaits du même ordre. Et puis, grâce aux Pouvoirs publics qui commencent à se pencher sur leur sort, à l'éducation qu'ils reçoivent de divers groupements et à la normalisation des relations humaines, les Nord-Africains deviennent presque irréprochables ; néanmoins, au lieu de se grouper et de perdre continuellement leur temps dans les cafés, ils auront intérêt à s'éparpiller et à se mêler aux Français, à contracter des amitiés fructueuses quand les occasions s'en présentent, à visiter les monuments, les musées, les sites de la région parisienne, bref, tout ce qui leur fera passer agréablement le temps en les instruisant et en leur faisant mieux connaître la France. Il y a un gros travail à faire de ce côté-là.

Certains milieux voient d'un bon œil cette immigration qui débarrasse l'Algérie d'une jeunesse dont le mécontentement risque de provoquer des troubles. De plus, cette immigration fait travailler les compagnies de transports. Les immigrants, par leurs envois réguliers d'argent, font subsister leurs familles nécessiteuses d'Algérie.

Il arrive au métropolitain de mettre dans le même sac Européens et autochtones d'Afrique du Nord, tous êtres d'un autre climat, quand il les voit sous leur mauvais jour.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 72

Les Nord-Africains à leur tour commencent à se rendre compte des bonnes dispositions des Parisiens à leur égard. On les voit souvent céder leur place aux vieillards, aux invalides et aux femmes dans les métros. On cite le cas d'un Nord-Africain qui, ayant trouvé un sac à main appartenant à une Parisienne, a loué sur-le-champ un taxi et est allé l'apporter en pleine nuit à sa propriétaire qui en fut enchantée. Quant à ce cheminot nord-africain qui s'est fait écraser sur la voie pour empêcher le déraillement d'un train bondé de voyageurs, son acte est entré dans la légende. Les Françaises apprécient la virilité et la fidélité du Nord-Africain et l'on voit des mariages mixtes se contracter de temps à autre.

La majorité des Nord-Africains sont des salariés. Quelques privilégiés occupent des professions commerciales (restaurateurs, hôteliers). Peu sont dans l'Administration. On compte sur le bout du doigt ceux qui se trouvent dans la haute administration et le doivent autant à leurs mérites qu'aux relations et aux circonstances. Il existe, hélas ! ceux qui ne sont pas employés du tout : on les rencontre aux deux extrémités de l'échelle, en bas et en haut, d'un côté les repris de justice, les inaptes et les oisifs, de l'autre les intellectuels mis à l'index exagérément. Les étudiants aussi tendent à désertir l'Afrique du Nord et à venir à Paris où les attirent le rayonnement intellectuel et une vie plus libre.

L'émigration des jeunes vers la France ne peut être freinée en Algérie depuis l'entière liberté de circulation entre la Métropole et ses départements nord-africains, et vice-versa. Mais si elle soulage le pays originaire de ses éléments les plus inaptes, elle n'est pas sans poser de graves problèmes aux autorités métropolitaines. Tâchons d'abord de mettre en relief les raisons profondes qui amènent les Algériens à s'expatrier de la sorte. Il y a d'abord la misère, que la jeunesse qui a perdu ses traditions ne peut plus accepter avec le stoïcisme des vieux de l'ancienne génération, qui se contentaient de peu pour vivre : on veut désormais fumer, aller aux spectacles, faire la connaissance de jeunes filles. Et le voyage offre de réels attraits aux nouveaux venus qui sont contents de se libérer des entraves d'une société médiévale stagnante où ils ont l'impression d'étouffer.

Le manque d'argent pour satisfaire des besoins grandissants peut être le motif, alors que le mobile réel est un vrai mal du siècle dont sont victimes les jeunes Algériens : à leurs yeux la société ne fait plus figure que d'une survivance du passé, du fait que la France est venue chez eux rompre pour ainsi dire l'équilibre de l'Islam en amorçant une assimilation qu'elle tarde à réaliser pleinement. C'est pour cela qu'on voit accourir en France non seulement des pauvres, mais des fils de familles aisées qui n'ont pu s'entendre avec leurs parents pour de simples raisons de conceptions de vie. Ils souffrent dans leur pays d'un tas d'injustices de la part de leurs coreligionnaires qui les gouvernent au nom de l'Administration, et sont blessés de ce que les Européens installés chez eux ne leur tendent pas une main amicale pour les tirer d'affaire. Ils paient leurs impôts, font le service militaire, et ne peuvent porter plainte du mal que leur causent les subalternes. Aussi, atteints dans leur amour-propre, ils ne trouvent d'autre issue à leur désespoir que de s'expatrier en France où l'on mène une vie libre, où l'homme est respecté, où l'on trouve de l'embauche et où l'on est payé honnêtement. Ils ne demandent pas plus. Y viennent surtout ceux qui connaissent le français.

Cette émigration est-elle souhaitable ? Je dis que c'est un pis-aller, si l'on entend par elle diminuer le malaise en apaisant la misère. Ce n'est pas par elle que l'on réalise la meilleure assimilation. Elle est loin d'être la solution de courage. Et puis l'immigrant dans son ensemble donne au métropolitain une image peu flatteuse de la population algérienne : il y a de meilleurs contacts entre nos deux peuples. J'admire la tolérance du Français dont pourtant les solutions de facilité me déçoivent. Les autorités métropolitaines font cependant leur devoir en se penchant sur le sort des Nord-Africains qui affluent en France. Elles essayent de leur rendre le climat vivable en songeant à leur éducation, à leur habitat et à leur perfectionnement, car leur minorité n'est plus négligeable. Maintenant, ce sont des familles nord-africaines entières qui tendent à s'installer en France, ce qui ne manquera pas de mettre en contact nos deux sociétés qui diffèrent par maints côtés.

Cette évolution, cette prise de conscience de l'Islam, puisqu'au nom des principes qu'elle prône la France ne peut l'empêcher, pourquoi ne la

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 73

reconnaît-on pas, ne la favorise-t-on pas en Afrique du Nord en émancipant les populations maintenues au nom d'un colonialisme désuet dans un état précaire. Une nouvelle ère de prospérité et de grandeur nationale s'ouvrirait alors à la Mère-Patrie qui aurait tout à y gagner en prestige et rien à perdre en biens matériels.

K. N.

CHAPITRE XVII

REPONSE A PROPOS DE LA PRÉSENCE DES NORD-AFRICAINS EN FRANCE

Vous assimilez le mouvement d'émigration qui porte chaque année un certain nombre d'Algériens à venir en France aux vastes migrations humaines qui ont poussé certains peuples à quitter définitivement leur pays d'origine sous l'aiguillon de la faim, comme les Celtes ou plus tard les Normands, ou dans une vue de propagande, religieuse, comme les Arabes. En toute sincérité, le pourcentage des Algériens fixé en France est trop faible pour que cette comparaison puisse jouer. Serait-il, comme vous le dites, un demi-million, que ce chiffre ne représenterait que 6 % de la population totale algérienne. Or, bien que vous affirmiez ne pas croire aux statistiques, je pense tout de même que celles du Ministère du Travail sont assez précises, puisqu'elles résultent d'un recensement mené dans toutes les branches de l'industrie et du commerce, par département, et par catégories de travailleurs (manœuvres, ouvriers spécialisés, qualifiés, agents de maîtrise, employés). Hé bien, ce total arrêté au 31 décembre 1953 est de 136.902 Nord-Africains, qui sont évidemment en très grande majorité algériens. Certes, ne sont pas compris dans ce nombre les professions libérales, les artisans non salariés, bien peu nombreux, et les non-embauchés pour une cause ou pour une autre, et qui traînent leur désœuvrement dans les rues ou les cafés ou encore se présentent chez les particuliers pour vendre des babouches ou des tapis. Mettons même qu'il y ait en France plus d'une centaine de mille Algériens dans ce cas : on atteint ainsi au maximum quelque 300.000, et cette émigration demeure très inférieure en proportion à celle des Corses vers la France, ou à celle des Creusais ou des Lozériens sur Paris³¹.

³¹ D'après une déclaration du Ministre de l'Intérieur, M. Martinaud-Deplat, du 27 avril 1954, il y aurait en France environ 310.000 Algériens dont

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 74

D'ailleurs, il ne saurait s'agir d'une émigration définitive comme celles des Celtes ou des Arabes. La plupart de ceux qui viennent en France ont le désir, après avoir vu du pays et gagné quelque pécule, de retourner chez eux. Voici encore une statistique établie en juin 1954 par le service de la main-d'œuvre du Ministère du Travail, et qui fait ressortir par année les entrées et les sorties des Algériens, et par conséquent marquent les implantations véritables. Et l'on voit tout de suite que ces implantations tendent à diminuer, ce qui prouve qu'en définitive l'Algérien ne se trouve pas trop mal dans son pays d'origine.

	Départs	Retours en Algérie	Excédent implanté
1947	64.600	22.300	42.300
1950	89.400	65.200	24.200
1951	142.651	88.084	54.567
1952	148.912	134.083	14.829
1953	134.100	122.600	11.500

Quittons le domaine des chiffres pour aborder celui des réalités quotidiennes. En gros, la moitié des Algériens séjournant dans la Métropole ont une occupation rentable ; l'autre moitié semble n'en pas avoir, ou du moins n'en a pas de très avouable. Ces chômeurs sont malheureux, et constituent une plaie pour la société. Toute la question est de savoir si les conditions actuelles de notre activité industrielle et commerciale permettent de leur donner un emploi correspondant à leur capacité.

132.000 à Paris, et parmi ces derniers 1.500 femmes et 1.500 enfants. La moitié de cette population est d'origine kabyle.

Les Offices de Tunisie et du Maroc décomptent environ 1.500 Tunisiens, et 25.000 Marocains en France. Il est possible cependant que le chiffre des Marocains soit plus fort, certains entrant clandestinement en France en se faisant passer pour Algériens.

La statistique du Ministère du Travail que j'ai mentionnée plus haut donne la répartition suivante en catégories de travailleurs nord-africains :

Manœuvres	95.578
Ouvriers spécialisés	33.750
Ouvriers qualifiés	7.155
Maîtrise	115
Employés	124
	136.902

Plus des deux tiers sont employés comme manœuvres : il n'est pas douteux que ceux qui traînent sur le pavé des villes pourraient toujours être employés comme manœuvres. S'ils ne le sont pas, c'est que les entreprises n'en ont pas besoin, - ou qu'à l'embauche un Européen fait prime sur l'Algérien, - ou encore que beaucoup ne tiennent pas tellement à servir comme manœuvres, préférant la liberté et les bricolages de la rue au travail régulier, surveillé et à heures fixes.

Y a-t-il vraiment mauvaise volonté des employeurs ? En règle générale, je ne le pense pas. Voici, par exemple, une grosse entreprise de construction d'automobiles de la région parisienne, qui groupe 43.000 travailleurs, dont 35.000 payés à l'heure et 8.000 au mois. Parmi ces derniers, il n'y a qu'une quinzaine de Nord-Africains : mais ils appartiennent à une élite nettement dégagée de la masse, tous ont quelque diplôme, l'un d'eux sort du Conservatoire des Arts et Métiers, un autre est ingénieur des Mines.

3.922 sont ouvriers à l'heure, soit douze pour cent de l'effectif total. Sur ce nombre, la proportion des manœuvres est de trente pour cent, mais il est à noter que celle des ouvriers spécialisés dépasse le double (66 pour cent), et que d'une manière générale au bout d'un an un manœuvre peut devenir spécialisé. Évidemment, très peu deviennent professionnels (ouvriers qualifiés ou agents de maîtrise), soit 3,5 pour cent. Cependant, tous ces chiffres montrent que les Nord-Africains ne sont nullement considérés comme une main-d'œuvre médiocre. Encore faut-il les utiliser de préférence là où leur plus ou moins grande habileté manuelle, une

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 75

certaine tournure d'esprit, leur goût personnel permettent d'obtenir d'eux le meilleur rendement : or, des observations faites non seulement dans l'entreprise de construction d'automobiles dont il est question plus haut, mais dans de nombreuses entreprises de sidérurgie ou de construction mécanique du Nord et de l'Est, montrent que les Nord-Africains réussissent mieux dans les secteurs de la sidérurgie et de la grosse métallurgie que dans les diverses branches de la construction mécanique, électrique, etc...

Il est donc désirable qu'avant l'embauche une sélection systématique, basée sur des tests d'ordre médical, psychotechnique et proprement professionnel, permette d'éliminer tout sujet se révélant inapte à un emploi dans l'industrie ou le commerce, et surtout de l'orienter strictement vers la branche ou la spécialité lui convenant le mieux ou dans laquelle il donnera le meilleur rendement.

Mais alors, que faire des éliminés ? Je pense qu'il vaut mieux les renvoyer chez eux, ainsi d'ailleurs que tous ceux qui traînent sur le pavé des grandes villes³². Misère pour misère, ne vaut-il pas mieux qu'ils soient dans leur douar d'origine, dans leur ambiance normale, où, en aidant aux travaux des champs, ils gagneront tant bien que mal leur pain quotidien.

³² Ces chômeurs forcés ou volontaires sont la proie facile d'agitateurs politiques, comme le prouvent des récents mouvements terroristes en plein Paris ou dans la banlieue. Beaucoup sont affiliés soit à une filiale du M.T. L.D., le « mouvement nationaliste algérien », soit au Comité du front de la libération, qui groupe trois organisations à la fois opposées au précédent - et à la France -, les Lahouèlistes, les Berbèristes, et les militants du C.A.U.A. (Comité révolutionnaire pour l'unité de l'Algérie) ; à l'été de 1954, Lahouel semblait éclipser Messali Hadj dont l'autorité sur ses compatriotes se ressent de son long exil en France. Mais à la veille même de l'insurrection du 1^{er} novembre 1954, Lahouel a quitté l'Algérie pour l'Égypte et ce départ, peut-être cette fuite, a nui à son prestige.

En définitive, il vaudrait même mieux que cette sélection, et donc ces tests, fussent réalisés en Algérie même, avant l'embarquement. Mais on attenterait ainsi aux sacro-saints principes de la liberté et de l'égalité ! Tout Algérien qui paie son voyage a le même droit que l'Européen à prendre le bateau, et tant qu'il ne contrevient pas aux mesures de police il n'existe aucune raison de le refouler.

Heureux est-il soit à Marseille au débarquement, soit dans les grandes villes où il s'est dirigé à l'appel de quelque camarade, quand il peut devenir l'hôte d'un centre d'accueil où il trouve conseil, hospitalité, parfois quelques secours en argent ou en vêtements ; mais bien souvent, dès le débarcadère il est la proie d'aigrefins, et parfois même d'Algériens qui l'ont attiré de ce côté de l'eau. Le cas est classique : le camarade lui fait payer un bon prix l'hospitalité médiocre qu'il lui donne pendant quelques heures ou quelques jours, puis, sur son pécule, lui prend un billet de chemin de fer soi-disant pour Paris, en réalité pour Arles ou Avignon, empoche la différence, et disparaît : et voici notre brave garçon incapable de s'expliquer avec le contrôleur du chemin de fer, et même s'il n'est pas l'objet d'une contravention se voit obligé de payer le prix réel du voyage jusqu'à Paris, et une pénalité par surcroît, ce qui fait qu'il débarque dans la capitale quelque peu ahuri, - et le plus souvent les mains vides.

Ce sont là de graves inconvénients : en vue d'y obvier, il est agréable de noter une collaboration efficace des pouvoirs publics et des organismes privés. Une Commission interministérielle coordonne à cet effet les efforts des trois ministères de l'Intérieur, du Travail et de la Santé Publique, et à titre de simple indication, dans la Seine, le département le plus « truffé » de Nord-Africains, existent le centre d'accueil et d'orientation de Bouchafa-Salah, quatre foyers d'hébergement, des dispensaires et un hôpital franco-musulman à Bobigny, tout à fait moderne. Il y a aussi des offices de placement, des foyers ouvriers, avec 2.000 lits d'hébergement pour les travailleurs embauchés : c'est beaucoup certes, et c'est bien peu !³³

³³ On lira avec profit les articles consacrés à ce sujet dans les Cahiers Charles de Foucauld (Volume 37 « La Charité à travers le Monde »), par le Général Y. de Boisboissel et le R. P. Fondeville.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 76

Parmi les organismes privés, je cite en premier lieu, parce qu'il y a plus de vingt ans que je le vois à l'œuvre, le Comité des Amitiés Africaines. C'est une association d'entraide aux anciens soldats nord-africains fondée par le Maréchal Franchet d'Esperey, et qui étend ses ramifications dans toute l'Afrique du Nord, et désormais dans un certain nombre de villes de France : Bordeaux, Clermont-Ferrand, Lyon, Metz, Montluçon, Paris. Des « Dar el Askri » permettent de regrouper des Nord-Africains dans un local qui leur apporte le souvenir de leur pays d'origine : café maure, salle de lecture où ils trouvent journaux et livres en langue arabe, salle de correspondance, etc.

D'autres associations s'occupent de tous les Nord-Africains, quelle que soit leur origine, et sans tenir compte du fait qu'ils sont ou non d'anciens soldats. Les Pères Blancs ont créé notamment un organisme, sous la direction du R.P. Ghis, chargé de les suivre, de les orienter, de les aider, et, bien entendu, sans aucune préoccupation confessionnelle. Il existe aussi des cours du soir fondés par la société « Aide morale aux Nord-Africains » (AMA-NA), un peu partout, cent cinquante dans toute la France, dont une vingtaine à Paris, une quinzaine dans le Nord, etc. : quelques milliers de Nord-Africains les fréquentent assez assidûment. Une mention toute spéciale doit être donnée à la Maison de l'Afrique du Nord à Lyon : elle s'articule en quatre principaux services : accueil, service social (qui, en 1953, a distribué pour plus de quatre millions d'effets), service médical, placement.

La situation médiocre dans laquelle vivent les Nord-Africains, même s'ils ont trouvé du travail, provient en grande partie de ce qu'ils sont

On verra tout particulièrement les résultats obtenus par ce dernier pour amener nos compatriotes à une plus juste compréhension à l'égard des travailleurs nord-africains égarés sur le pavé de nos grandes villes. L'épisode de Mokhtari notamment est bien touchante, puisqu'elle montre, dans la ville de Saint-Nazaire, archiprêtre et paroisse catholique, pasteur et fraternité protestante, conjuguant leurs efforts pour sauver de la misère et du désespoir un petit frère musulman malheureux.

célibataires ou, étant mariés, ont laissé leur famille outre-mer. La vie dans les hôtels meublés de la rue Frémicourt ou de la rue Blomet ne les prédispose point à l'ordre et à l'économie, et ils dépensent une partie de leur gain dans les cafés. Cependant, beaucoup s'efforcent d'envoyer régulièrement de petites sommes à leur famille : n'est-ce pas là d'ailleurs la justification de leur expatriement ?

Alors une question se pose : ne vaudrait-il pas mieux que ces Algériens, dans la mesure où la présence d'un certain nombre dans la métropole pourrait être utile à l'économie française, y viennent accompagnés de leur famille, ce qui du point de vue moral et social serait un incontestable progrès ? Mais, bien entendu, dans ce cas, il s'agirait d'une installation sans désir de retour en Algérie, ou du moins seulement à échéance lointaine, et le ménage algérien - monogame évidemment, - et quelque peu évolué en ce qui concerne la condition de la femme, se fondrait petit à petit dans la communauté française.

Est-ce possible ? Il n'y a aucun obstacle provenant du climat de la France, et du mode courant d'alimentation.

Sans grande difficulté, les enfants suivraient les cours des écoles primaires sans être handicapés par les petits Français. Les prescriptions du Korân ne sont pas plus difficiles à suivre qu'en terre d'Islam. Toutefois, le tout petit nombre des mosquées existant en France empêcherait assurément hommes et femmes de se rendre à la prière du vendredi, - tout comme les Français du bled sont bien obligés de se priver d'assister aux offices religieux du dimanche faute d'églises.

L'exemple de familles algériennes désormais tout à fait assimilées à des familles françaises existe d'ailleurs. Le cardinal Lavignerie avait créé, dans la vallée du Chéouf, non loin d'Orléans ville, deux villages arabes catholiques, Sainte-Monique et Saint-Cyprien, avec des ménages formés d'enfants abandonnés, et auxquels avaient été donnés des noms et des prénoms chrétiens : au bout de deux générations, ces villages sont devenus presque déserts par l'exode de leurs habitants vers la France, car ceux-ci n'ont pu supporter la réprobation de leurs compatriotes, qui les avaient dénommés les M'tournis (convertis). Beaucoup, depuis une quarantaine d'années, se sont fixés dans les départements français

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 77

voisins de la Méditerranée, où ils retrouvent un climat qui leur rappelle l'Algérie, - et dans une ou deux générations, ces familles auront sans doute oublié leur origine et leurs attaches algériennes.

En bref, l'exode annuel d'un certain nombre d'Algériens vers la Métropole ne pose pas de problèmes essentiels.

Cependant, la première mesure à prendre est de limiter cet exode soit par la persuasion, soit par des mesures administratives, de telle manière qu'il n'amène pas sur le pavé de nos villes un lot de déracinés sans travail, aigris et mécontents, prêts à se joindre aux fauteurs de troubles. Il faut ensuite multiplier les prises de contact avec les uns et les autres - travailleurs ou chômeurs - pour qu'ils sentent bien l'amitié française, n'aient pas l'impression d'être des étrangers, et trouvent tous les secours matériels et moraux qu'ils méritent en tant que fils de cette France que, depuis plus d'un siècle, ils servent avec tant d'honneur et de fidélité sous ses drapeaux.

Il y aurait aussi à entreprendre toute une éducation de nos compatriotes à ce sujet, précisément pour éviter des heurts et susciter des amitiés. C'est là le rôle de la presse, et surtout, semble-t-il, celui des membres de l'enseignement et du clergé. Encore est-il qu'une telle propagande doit être empreinte avant tout d'un véritable esprit de justice et de charité, et donc s'abstenir de tout dénigrement systématique de l'œuvre de la France à l'égard des populations d'outre-mer. Comment, par exemple, ne relèverai-je pas, dans des notes doctrinales destinées à des prêtres d'un diocèse important du Centre-Est, cette affirmation péremptoire, et ridiculement exagérée, que les Nord-Africains venus en France y sont l'objet d'une « exploitation sur toute la ligne ». C'est là un sectarisme néfaste, et qui va à l'encontre du but recherché.

J. C.

CHAPITRE XVIII DIALOGUE ENTRE PERE ET FILS

LE PÈRE SMAÏL. - Tu sais, mon fils, que tu commences à te compromettre aux yeux des honnêtes gens, par tes fréquentations avec les quatre incroyants que Tamara a le malheur de posséder.

RACHID. - Ont-ils des dettes qu'ils refusent de payer ? Peut-on leur reprocher de se mal conduire en public ?

SMAÏL. - Certes, ils sont honnêtes en affaires et sociables au possible. Mais l'impiété qu'ils manifestent en n'obéissant pas aux prescriptions religieuses, en osant critiquer l'Islam, les a mis au ban de la société.

RACHID. - Croyez-vous, mon père, que l'Islam, dans l'état où il est tombé, ne mérite pas qu'on discute un peu sur la validité de certaines de ses normes ! Figés qu'ils sont, nos Musulmans vivent en vase clos dans un monde en évolution où tout s'interpénètre.

SMAÏL. - Le Progrès matériel développe nos appétits et conduit l'homme à sa destruction. Il n'est, mon fils, d'autre voie de salut que celle de la piété, du renoncement aux biens superflus de ce monde, afin de gagner en l'autre, seul durable, notre place au Paradis.

RACHID. - Il me semble qu'on peut viser l'autre monde sans renoncer à celui-là. Dès lors, le Progrès que prônent mes quatre compagnons, leur sincère désir de se perfectionner ici-bas deviennent fondés. Considérez au moins les choses sur ce plan. En tuant tout esprit critique, toute pensée progressiste, c'est vous, traditionalistes, qui avez figé l'Islam dans un immobilisme fatal ! L'Islam peut être conçu comme une réalité à double face : tourné vers l'autre monde, il vise le salut de notre âme, vers celui-ci la persistance historique et civilisatrice. Certaines nations civilisées ont bien compris les choses ainsi, et sans perdre le contact avec la réalité elles ont laissé la Religion jouer le rôle spirituel qui lui échoit.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 78

SMAÏL. - Voilà, mon fils, où je veux te confondre. Vous admirez une civilisation matérielle sans soupçonner ses tares. Les civilisés jouissent d'une certaine organisation. Sans l'Etat qui les maintient dans le droit chemin, ils ne sont ni plus sains mentalement, ni plus heureux matériellement que les Musulmans.

RACHID. - Les Quatre à mon sens font plutôt figure de désespérés en un Islam figé, devenus progressistes optimistes en face d'un Occident qui les éblouit par sa richesse, sa science et sa puissance. Il faut vous attendre à voir chez nous de plus en plus d'esprits qui veulent se dégager de l'étreinte religieuse, faire leur examen de conscience et agir selon leur pensée individuelle.

SMAÏL. - C'est concevable et c'est humain, à part que les Quatre à force de critiquer devant nous l'Islam nous empêchent d'y voir clair. Leur argumentation perd toute valeur d'objectivité. N'est-il pas préférable de donner un aperçu impartial de l'Islam algérien, par exemple, pour voir dans quelle mesure il est caduc et dans quelle autre il garde sa pérennité. Ne verse pas trop à ton tour dans une admiration sans bornes pour l'Occident. Au point de vue absolu, un intègre Mahométan, si humble soit-il, vaut un ministre occidental incroyant ! En dernier ressort, c'est la conscience qui prime tout. Le discrédit dans lequel l'Islam tient les biens de ce monde, son sens de la mort, sa soumission à l'Être suprême, son respect pour la hiérarchie sociale et la juste place qu'il assigne à la femme intrigante et corruptrice, en imposent à tous ceux qui aiment à réfléchir, quoique son retard sur le plan matériel les déçoive. Ce retard peut se rattraper du moment que l'essentiel, c'est-à-dire le moral, est sauvegardé.

RACHID. - Je reconnais que beaucoup de Musulmans croient encore, dans le vrai sens du mot. Mais pourquoi ceux qui se font passer pour de bons croyants, et auxquels l'Administration délègue le pouvoir, exercent-ils de réelles exactions sur les masses et sont-ils corruptibles par l'argent ?

SMAÏL. - C'est cette mentalité qui a amené les Français à occuper notre pays. À mon avis, s'offrent deux issues à l'Administration : ou ne pas s'immiscer du tout dans les affaires privées des Musulmans et conclure avec eux un modus vivendi en les laissant se développer à l'intérieur de leur vision du monde ; ou accomplir sa mission jusqu'au bout en en faisant des égaux en fait et en droit, car à quoi sert de leur inculquer des principes libéraux en ne les éduquant point et en les maintenant dans l'asservissement.

Je sais que chez nos montagnards berbères où la vendetta a encore cours, chaque famille dispose d'assassins à gages. On n'est respecté, on n'est quelqu'un que dans la mesure où l'on est redouté. Et le faible, quoiqu'il ait raison, est forcé de se taire. Dans le Sud où l'élément arabe prédomine, l'homme n'est considéré que dans la mesure où il est riche et appartient à un clan puissant.

RACHID. - N'oubliez pas que la défaite démoralise toujours un peuple, et l'on sait ce que l'occupation allemande a coûté à la France où l'on a vu des Français sévir atrocement contre d'autres. Même après la Libération, leur moralité s'en est ressentie. Mettez-vous dès lors dans la peau des Nord-Africains qui ont subi successivement les occupations carthaginoise, romaine, arabe, turque et française ; ces occupations les ont maintenus dans la division et ne leur ont pas permis de respirer et de prendre conscience d'eux-mêmes. La France elle-même n'est pas devenue du jour au lendemain une nation homogène. Il a fallu chasser l'Anglais après le Romain du sol national, se dresser contre le Germanique et rassembler les parties disparates d'un corps que la géographie et l'histoire ont fini par unir.

SMAÏL. - Il s'agit pour nous, je crois, de vivre en bonne intelligence avec les Européens auxquels l'Afrique du Nord doit sa modernisation.

RACHID. - Quand ils se confient à l'Administration européenne, les Musulmans se dénigrent les uns les autres, et dans cette course de vitesse aux faveurs personnelles, ils empêchent la réalisation des réformes communes. L'Européen profitant de leurs dissensions trouve sa domination sur eux facilitée et fait tout pour que dure leur stagnation.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 79

SMAÏL. - C'est déplorable !

RACHID. - Ce qui est grave, c'est que l'élite artisanale et intellectuelle mise à l'index et les bourgeois honnêtes tendent à se grouper en formant des partis d'opposition et que le peuple délaissé par la France et muselé par une administration réduite à l'impuissance abonde dans leur sens. Pour le moment, il est encore ignare, divisé et miséreux, et n'a pas pris conscience de son unité. Mais le jour où il sera mûr et prêt...

SMAÏL. - Oui, c'est ce que disent les politiciens membres de nombreux partis qui prétendent se mettre à la tête de l'Algérie. Mais s'entendent-ils très bien eux-mêmes entre eux sur le but à réaliser ?

RACHID. - Ces partis se résument à trois ou quatre, et si vous voulez, nous allons les passer un peu en revue.

1° Le Parti Populaire Algérien ou P.P.A. qui s'est présenté aux élections politiques sous l'étiquette de *Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques C.M.T. L.D.* Son fondateur et chef est Messali Hadj qui vit en résidence surveillée actuellement en France. Ce mouvement nationaliste a pris naissance à Paris vers la fin du premier quart de ce siècle où il a eu comme journal l'Oumma (Le Peuple) et il était en réalité d'obédience communiste. En se transplantant en Algérie, il y a trouvé déjà le terrain déblayé par l'activité de certains leaders nationaux à la tête desquels s'était mis l'émir Khaled, petit-fils d'Abdelkader. Le lieutenant de Messali est maintenant Mazerna³⁴, député

³⁴ Ndlr Miages-djebels. Le nom de Mazerna donne l'occasion de compléter l'information du lecteur sur la genèse du FLN et de l'ALN. Les explications qui suivent sont dues à Pierre-Mary Podilsky « La guerre d'Algérie, 1954-1962, vue à travers deux quotidiens régionaux, Mémoire de maîtrise, Faculté des sciences humaines, Dijon, 1972 », http://podilsky.pm.free.fr/Memoire/C_Algerie1954-62_1.pdf. L'auteur évoque la Toussaint rouge de 1954 et à cette occasion la naissance du CRUA et FLN. « Bien sûr, tous « sentaient » qu'il se préparait quelque chose. La veille même de la Toussaint Rouge, un indicateur avait dérobé, une bombe artisanale pour la remettre à la police ! Seulement, personne ne connaissait la date, le lieu, l'ampleur, de la nouvelle révolte ; ni surtout les instigateurs. Les journaux du 8 donnent une partie de l'énigme en annonçant la dissolution du M.T.L.D. Les messalistes, tous fichés, sont arrêtés par la police des Renseignements Généraux. Or, nous savons aujourd'hui qu'El Zaïm : l'Unique (Messali HADJ), était étranger à l'insurrection. Bien évidemment, des contacts se nouèrent entre des envoyés du C.R.U.A. et lui, mais ils n'aboutirent pas. Comme le

d'Alger. Le journal en est l'*Algérie Libre* maintes fois suspendu pour ses opinions anti-colonialistes. C'est le parti de Messali qui représente l'Algérie auprès de la Ligue Arabe et du bloc arabo-asiatique de l'O.N.U., mais en Algérie même il a été dissous par le gouvernement français le 6 novembre 1954.

2° L'autre parti politique est l'Union Démocratique du Manifeste Algérien (U.D.M.A.), dont le leader principal est Ferhat Abbas, délégué de Sétif et directeur de l'hebdomadaire *Égalité, ex-République Algérienne*. Ce parti est fédéraliste et non séparatiste comme le P.P.A. Il est pour une République Algérienne où seraient égaux et représentés

secret avait été bien gardé, les policiers ne s'en prirent qu'aux seuls nationalistes qu'ils connaissaient ; ceux du vieux chef emprisonné, en France.

Pour mieux comprendre l'importance de cette décision aux conséquences fondamentales, il serait utile de revenir de quelques mois en arrière

Le M.T.L.D., fondé à la fin de la deuxième guerre sur les restes du P.P.A., veut obtenir l'indépendance de l'Algérie. Comme la lutte sur le plan politique semble impossible, Messali crée une organisation paramilitaire l'O.S., confiée à BEN BELLA. Celle-ci est détruite par la police vers 1950 et ses chefs prennent des directions différentes. Reste le parti, fortement ébranlé par des querelles intestines. En 1954, il se scinde en trois branches rivales. Les fidèles de Messali se regroupent derrière MAZERNA et MERBAH les Centralistes rejoignent LAHOUEL à Alger, tandis que d'autres forment un noyau extrémiste, prêt à engager la lutte armée. Neuf hommes fondent ainsi le C.R.U.A. Ils deviendront les chefs historiques de la rébellion et se nomment : BOUDIAF, BEN BELLA, BEN M'HIDI, BITAT, DIDOUCHE, KRIM, BEN BOULAID, KHIDER, AIT AHMED.... » Impuissants à unifier les tendances, ils décident de déclencher l'action. Ils divisent l'Algérie en six régions et désignent les responsables :

- Région 1 Aurès-Némenchas : BEN BOULAID Mostefa
 - Région 2 Constantinois : BITAT Rabah, puis DIDOUCHE Mourad
 - Région 3 Kabylie : KRIM Belkacem
 - Région 4 Algérois : DIDOUCHE Mourad, puis BITAT Rabah
 - Région 5 Oranie : BEN M'HIDI Larbi
 - Région 6 Sud-Algérois : Personne
- BOUDIAF, assure les liaisons inter-régions et intérieur-extérieur.

F.L.N., doublé, d'une A.L.N., prendront le relais du C.R.U.A. le jour de l'insurrection, (fixé, au 1.11.1954). Deux proclamations, envoyées à des personnalités, distribuées à la population lues au Caire sur les ondes de « La Voix des Arabes », précéderont le programme nationaliste.

Le M.T.L.D. n'est donc pas celui qui vient de déclencher une nouvelle guérilla, dans cette Afrique du Nord en pleine mutation.

Or, le F.L.N. à sa naissance est faible, très faible, en bras comme en armes. Sitôt tirées les dernières cartouches de la Toussaint, il se cache, attendant une violente réaction qui ne saurait tarder. Sétif reste encore présent dans toutes les mémoires. Il se « terre » également à l'idée que Messali, toujours écouté, puisse faire donner ses troupes. La police, en le débarrassant de gens, étrangers à l'action, mais dangereux pour lui, venait d'offrir un merveilleux cadeau de baptême au Front.

Désormais, seul guide pour un temps, il espère conduire un peuple à l'Indépendance ».

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 80

Européens, Israélites et Musulmans, mais où les autochtones jouiraient de l'avantage que leur donnerait leur écrasante majorité sans léser les minorités dans leurs intérêts vitaux. République Algérienne dans le cadre d'une Union française fédéralisée. Ce parti est celui des intellectuels modérés et de la bourgeoisie. Il avait pris un grand essor lors du débarquement allié en Afrique du Nord et nombre d'élus, indépendants aujourd'hui, signèrent le Manifeste. Mais le mouvement avorta presque après les émeutes de Sétif et de Guelma qui furent réprimées durement. Il aurait disparu, si l'Association des Oulamas réformistes d'Algérie ne lui avait apporté son concours précieux auprès des masses dont elle a galvanisé la foi. Le rôle de l'Administration ne fut pas minime non plus, en ne laissant pas l'U.D.M.A. plonger dans l'abîme et en l'opposant au P.P.A. avec lequel il était entré en compétition au sujet de la représentation nationale.

3° L'Association des Oulamas, constituant le mouvement de Renaissance islamique amorcé au Moyen-Orient, s'est développée surtout vers 1930. De culture arabe et religieuse, puisée soit au Caire, soit à La Mecque, soit à Damas entre autres, soit à Tunis tout près de chez nous, elle vise à restaurer l'Islam algérien en le dégageant du Maraboutisme. Elle demande à l'État de lui confier le Culte et les Habous (Biens inaliénables), ce qui se justifie à ses yeux parce que les Oulamas sont seuls compétents et représentatifs des fidèles algériens. Du moment que la séparation de l'Église et de l'État s'était opérée dans la nation française, pourquoi en Algérie l'Administration s'immisce-t-elle toujours dans les affaires religieuses des autochtones en nommant des imams incompetents et rétribués par elle, en gérant les Habous qui appartiennent à la communauté islamique. C'est ce contre quoi s'élèvent les Oulamas qui ont fondé plus de quatre cents médersas et continuent à en élever avec leurs propres moyens. Ils disposent d'un hebdomadaire en arabe, *Al-Bassaïr (Vues)* où ils prêchent leur doctrine réformiste. On compte parmi eux des historiens de talent (Toufik-el-Madani), des moralistes (Ben-Badis), des érudits de classe (cheiks Brahimi et Larbi-Tbessi). Ils sont culturellement en contact avec le monde arabe et avec certaines nations islamiques de l'O.N.U.

4° Le quatrième larron est le **Parti communiste algérien**, qui comme partout défend la cause des faibles et des opprimés, et dispose de moyens non négligeables de persuasion et de diffusion de sa doctrine. Il a pris naissance en Algérie du fait du développement, quoique embryonnaire, d'un prolétariat urbain. Malheureusement pour lui, il trouve un obstacle majeur dans le colonialisme résolu à lui barrer le chemin et dans l'Islam qui n'admet point, son matérialisme. Il faut noter aussi que les masses algériennes sont encore trop analphabètes pour être perméables à sa dialectique.

Nous ne pouvons passer sous silence que P.P.A. ou M.T. L.D., U.D.M.A., Oulamas et P.C.A. se sont récemment mis d'accord pour constituer un Front Algérien unique, en se partageant certaines responsabilités et des postes aux élections. Ils ont reconnu que pour le moment, ils ont le même adversaire : le colonialisme, qui s'oppose à leurs revendications. Mais comme leur fin n'est pas la même, leur accord ne paraît que platonique. Chacun se préoccupe avant tout de sa caisse et d'en imposer à l'Administration, arbitre et juge de la situation.

Une Union Algérienne (U.A.) a failli se constituer avec des éléments plus modérés, mais n'a pu se réaliser n'ayant pas groupé suffisamment de neutres. En attendant, dans le corps des élus algériens, ce sont plutôt les Administratifs qui forment la majorité.

SMAÏL. - Quelles sont les réactions de la population algérienne, devant ces mouvements nationalistes, réformistes, révisionnistes et populaires ?

RACHID. - La masse est apathique dans l'ensemble. Elle a bien manifesté par intermittence son mécontentement. Muselée, ses leaders coffrés, elle est retombée dans l'indifférence. Cependant, les partis ne cessent de revendiquer, malgré le travail de sape des mouchards et la défection des traîtres que l'Administration achète. Tout cela démoralise la masse et fait le jeu de l'adversaire contre lequel travaillent pourtant la misère qui grandit, l'élite qui se développe et une propagande internationale qui prêche l'émancipation des peuples sous tutelle.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 81

SMAÏL. - Si la masse était réellement pour les partis nationalistes, pourquoi n'élirait-elle pas les leaders de ces partis, au lieu que ce soient une majorité d'élus indépendants qu'on voit siéger dans les assemblées.

RACHID. - C'est que les élections ne sont pas chez nous libres comme on l'entend en démocratie. Ces élus administratifs ne traduisent aucunement l'opinion générale. Ils sont soutenus par l'Administration et souvent désignés d'avance pour être élus. Les urnes sont placées entre les mains d'agents administratifs qui disposent de la force publique. Malheur à qui veut voir ce qui s'y passe. Nos électeurs sont ignorants pour 90 pour 100 et on les fait voter plutôt qu'ils ne votent en réalité.

SMAÏL. - Est-ce vraiment possible !

RACHID. - L'Administration réduite à l'impuissance par colons et féodaux fait tout pour que ne soient élus que ceux qui sont pour le maintien du statu quo périmé, c'est-à-dire contre ceux qui montrent, qui travaillent, en un mot contre le progrès. Et une certaine mentalité décadente autochtone tournée vers le passé et non vers l'avenir se complaît dans cette tâche d'asservissement et de piétinement sur place.

SMAÏL. - Pourtant, quoique minoritaires, on constate la présence d'élus nationalistes. Comment l'Administration a-t-elle pu les laisser passer ? Cela suppose qu'il y a eu liberté de vote.

RACHID. - Vous ne saisissez pas le jeu ! On est obligé d'en laisser passer quelques-uns pour faire croire à la liberté électorale, et pour créer une opposition farouche afin de montrer à la France de quoi seraient capables les indigènes si on leur donnait certains droits.

SMAÏL. - Croyez-vous en toute honnêteté que le peuple algérien soit mûr pour la Démocratie, et que livrés à eux-mêmes nos compatriotes ne s'entre-dévoreraient pas ? Useraient-ils du suffrage universel à bon escient ? Éliraient-ils les meilleurs ou ceux qui flatteraient le plus leurs inclinations encore rustres ?

RACHID. - Je suis persuadé qu'après avoir vidé leurs querelles entre eux, tout finirait par rentrer dans l'ordre. La voix de la raison prévaudra en fin de compte.

SMAÏL. - Parmi les chefs qui se sont succédé à la tête de l'Algérie, n'y en eut-il aucun qui eût voulu rompre avec cet immobilisme ? Quelle politique vous semble la plus salubre en Afrique du Nord ?

RACHID. - Les chefs de l'Algérie ne sont jamais choisis par le peuple algérien. Ils sont souvent proposés par les milieux réactionnaires et rarement imposés par la Métropole qui ignore tout de la réalité algérienne ou s'en désintéresse. Ils ne peuvent par conséquent qu'être dévoués aux colons et aux féodaux et opposés aux réformes. On se charge d'ailleurs de les remplacer par d'autres s'ils se montrent libéraux envers l'indigène. L'honnête homme relégué dans le bled ne peut leur adresser de requête. J'oserai dire qu'importé moins la couleur de leur parti politique que leur conscience personnelle. D'ailleurs quand ils traversent la mer, l'Algérie représente pour eux moins une prolongation de la France qu'une vieille colonie où ils ont affaire à une situation nouvelle qui exige une stratégie spéciale.

SMAÏL. - Selon vous, en somme, la France a raté l'essentiel de sa mission en Algérie. Pourtant, les populations demeurent calmes dans l'ensemble, car les mouvements même violents, les assassinats qui se produisent ici ou là, en Aurès, en Kabylie, ne sont le fait que de quelques centaines d'individus.

RACHID. - Aux vieilles générations traditionalistes et pacifiques qui s'éteignent, font place les jeunes qui ont pris goût à la vie et dont les yeux se sont ouverts en un monde plein de tentations où tout les convie à l'action.

SMAÏL. - Attendons que ces jeunes précisent leurs intentions et soient plus aptes.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 82

RACHID. - Je crains que ce ne soit trop tard, car la société musulmane est déjà bouleversée du dedans et subit de l'extérieur une influence non négligeable.

SMAÏL. - Je crois sincèrement que le gouvernement de la République veut bien accorder quelques libertés aux autochtones, mais il rencontre chaque fois l'opposition de certains colons ou fonctionnaires qui ont pris l'habitude de vivre à l'intérieur de leur fromage. D'un autre côté, nos jeunes générations qui ont trouvé de belles réalisations accomplies par l'Européen ne se rendent pas compte de ce que cela a coûté d'efforts.

RACHID. - L'avenir des Européens d'Afrique du Nord doit être fondé sur une saine collaboration avec l'autochtone. Quant à l'œuvre de la France, nous voulons y participer et contribuer à son épanouissement, à condition qu'elle nous soit profitable à nous aussi.

SMAÏL. - La France reste la France éternelle des idées libérales qui ont fait le tour du monde et verront leur consécration en Afrique du Nord, nonobstant l'ataraxie des nôtres et l'opposition colonialiste.

RACHID. - Si elle réussit ce tour de force, la France gagnera définitivement à sa cause tous les autochtones et son œuvre sera vouée au plus bel avenir outre-mer.

K. N.

CHAPITRE XIX QUI PEUT SERVIR DE CONCLUSION

De la discussion de vos amis, mon cher Kouriba Nabhani, et aussi de l'opinion exprimée par Rachid, que je considère comme votre porte-parole, il ressort que la solution que vous préconisez pour sortir l'Algérie de l'ornière où vous estimez qu'elle s'enlise, serait une assimilation totale, et vous vous trouvez d'accord là-dessus avec un certain nombre de Français. Mais il y a assimilation et assimilation : c'est un mot sur lequel on joue facilement. C'est donc un sujet qu'il faut creuser quelque peu.

Jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle, dans les sphères coloniales françaises, le vent était plutôt à l'assimilation, à la francisation des indigènes de nos colonies, avec toutefois cette arrière-pensée des conquérants, à savoir que si nous apportions à ceux-ci notre culture, une organisation administrative calquée sur la nôtre, des besoins analogues aux nôtres, une idéologie où les grands principes de 1789 tenaient une large place, il était fait tout de même à ces derniers une petite entorse sur le chapitre de l'égalité : ces indigènes demeuraient des « sujets », sans que d'ailleurs cette expression ait jamais eu en France le sens péjoratif et quelque peu méprisant de l'expression britannique « native ».

La notion, assez différente, du Protectorat, survivance de la doctrine préconisée par Dupleix aux Indes, par Bonaparte en Égypte, avait trouvé son application tout naturellement sous la monarchie de juillet, lors de l'occupation des petites îles d'Océanie où nous avons découvert ici et là un pouvoir établi sous l'autorité de dynasties locales : par ailleurs, l'éloignement de la métropole ne permettait pas à cette époque d'y détacher un personnel trop nombreux. On se contentait donc d'une sorte de contrôle, exercé le plus souvent au cours des croisières de nos navires de guerre dans ces océans lointains. Cette formule n'avait pu être appliquée en Algérie du fait même de la dérobade des autorités turques qui avaient laissé ce pays dans une véritable anarchie : à qui aurions-nous pu confier les leviers de commande ? La plus grande partie des bachagas, pachas, caïds étaient exécrés des petites gens, parmi lesquels nous n'allions pas tarder à recruter tirailleurs, zouaves et spahis.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 83

Cependant, Bugeaud et ses subordonnés n'en étaient pas pour cela partisans d'une assimilation absolue. Dès 1836, Bugeaud écrivait à Thiers, dans le style qu'on retrouvera plus tard dans les lettres de Gallieni et de Lyautey: « Il faut faire gouverner les Arabes en notre nom par des hommes de leur race, en choisissant pour cela les plus influents d'entre eux ; ne pas donner à ces hommes assez de puissance pour qu'ils deviennent dangereux ; être fidèles à notre parole, fermes, justes, probes ; savoir châtier, mais savoir aussi récompenser. » De son côté, Lamoricière, dès 1835, et bien qu'il n'eut pas tout à fait le même tempérament et les mêmes conceptions que Bugeaud, affirmait : « Ici il y a à créer, il y a un peuple, des mœurs, des lois, un nouveau monde d'idées avec lesquelles il faut se familiariser pour agir », et quelques années plus tard il complétait ce programme par ces lignes : « Il est un engagement que nous ne devons jamais perdre de vue : c'est celui de respecter les lois, les coutumes et les mœurs des Arabes. »

L'expédition de Tunisie en 1881 permit de réaliser ce qui, en somme, n'avait pu être appliqué en Algérie : il existait un souverain à Tunis, souverain à autorité assez limitée dans l'espace, mais qui, bien entendu, ne demandait qu'à voir cette autorité, grâce à l'appui de la France, s'étendre sur des zones jusqu'alors rebelles. Le traité du Bardo consacre l'établissement du Protectorat français sur la Régence. Mais ce premier essai d'une politique d'association, en ses débuts, risqua de mécontenter tout le monde, au Parlement français (où Clemenceau ne cessait de harceler Jules Ferry) et en Tunisie même. Un des plus fidèles sujets du Bey disait à un officier français : « Il y aura donc deux autorités, nous devons continuer à obéir au Bey tout en vous obéissant. Comment cela pourra-t-il se faire ? Une femme ne saurait être à deux maris. »

Fort heureusement, un résident général de grande classe, M. Paul Cambon, sut faire du Protectorat une réalité, et les résultats en apparurent vite si excellents, dans l'ordre tant de la pacification que du développement économique, qu'on trouva tout naturel d'utiliser cette formule lors de l'occupation de l'Annam et du Tonkin, puis de Madagascar, encore que la substitution d'un haut fonctionnaire français en lieu et place du Vice-Roi du Tonkin ou de la Reine Ranavaloa pût

donner l'impression d'un retour à l'administration directe. Cependant, pendant de longues années le slogan qui prévalut fut celui dont Gallieni et Lyautey héritèrent du gouverneur général de Lanessan : « Gouverner non pas contre le mandarin, mais avec et par le mandarin », et plus tard c'est « parce qu'il y avait eu de graves conversations sur ce sujet vers 1895 du côté de Lang-son », comme l'a écrit M. Pierre Lyautey, qu'à partir de 1912 il se créa au Maroc le prototype du Protectorat français. Faut-il ajouter : prototype immuable ? Là-dessus je ne puis faire mieux que de passer la plume à mon camarade le général de Boisboissel, qui fut pendant de longues années le dépositaire de la pensée du Maréchal Lyautey³⁵.

« L'évolution du pays (Maroc) dans le cadre général de ses institutions traditionnelles, c'était, dans l'esprit de Lyautey, le sens et la fin de la mission de la France au Maroc. Il est bien évident qu'un génie aussi souple, aussi peu cristallisé que le sien, eut évolué à la demande des événements, mais, pour lui, la formule protectorat n'était pas une solution d'attente. Il ne la concevait nullement, en tout cas, comme une étape préalable et préparatoire au régime d'administration directe. L'idée d'une fusion possible dans un cadre commun de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc lui faisait simplement hausser les épaules. Mais il arrivait - et nous avons tous connu le cas - que des hommes intelligents, éminents, haut placés, vinsent lui dire, au terme d'un fructueux voyage d'information au Maroc, dont il s'était parfois fait lui-même l'incomparable cicérone : « J'ai compris, Monsieur le Maréchal, je crois avoir compris. Le protectorat est une formule heureuse, souple, opportune, dont vous vous servez avec bonheur. Mais, n'est-ce pas, c'est du transitoire ? Il faudra bien, je pense, en venir un jour à l'administration directe, à l'assimilation.

« Alors, il éclatait, ou bien, par convenance, le censeur parti, il débordait sa « rogne » : Administration directe ! Pourquoi pas des départements, pendant qu'il y est puisque le Français, depuis cent trente ans, ne conçoit pas d'autre cadre. Encore un qui n'a pas pigé ! S'il soupçonnait seulement ce que j'ai obtenu grâce à la formule protectorat... »

³⁵ « Dans l'ombre de Lyautey ». André Bonne, éditeur. Prix des gens de France 1954.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 84

Cette boutade nous montre toute l'opposition, au moins théorique, qui existait entre les deux méthodes par lesquelles la France gérait son Empire : assimilation, c'est-à-dire administration directe, visant les « colonies » dont les indigènes étaient des sujets, association, c'est-à-dire administration indirecte ou par contrôle, concernant les « Protectorats » (et au lendemain des hostilités de 1914-1918, les « pays sous mandats »), dont les indigènes étaient des protégés. En réalité, en bien des cas (et tout particulièrement au Tonkin), les deux méthodes se sont interpénétrées, et quel que soit le système adopté, ce serait une entorse à l'histoire de dire qu'ici ou là la France s'est donnée pour tâche de « dépersonnaliser » ses sujets ou protégés.

Certes, à plusieurs reprises, on trouve sous la plume du Père de Foucauld le souhait de voir les tribus sahariennes se « franciser » :

« Tous, écrit-il dans une de ses lettres au capitaine de Fitz-James en 1912, sont capables de progrès, et il faut avoir pour but de leur en faire faire le plus possible - de manière que ces frères arriérés, ces frères cadets deviennent des frères égaux à nous, semblables à nous ». Cependant, le contexte indique suffisamment qu'il vise une ascension intellectuelle et morale, et, non pas une assimilation des mœurs et coutumes poussée au point que les Touareg puissent être administrés selon les mêmes règlements que des Bourguignons ou des Parisiens. Il sera déjà bien de les amener progressivement à la monogamie, à un certain respect de la vie et du bien d'autrui, etc... En somme, la formule du Père de Foucauld se rapproche du slogan qu'énoncera M. Albert Sarraut dix ans plus tard :

« Il faut élever (dans le sens de hausser) l'indigène dans le plan de sa propre civilisation. »

Cela n'empêchait d'ailleurs nullement un nombre, de plus en plus grand chaque année, de nos sujets ou protégés, de chercher, sans renier tout à fait leur propre civilisation, à s'inspirer surtout de la nôtre, et de solliciter la nationalité française : du moins ne pouvait-ce être que selon leur désir formellement exprimé, et sous certaines conditions d'ordre culturel et moral ; devenir citoyen français constituait à la fois une récompense et

un engagement. De nombreux Indochinois, Malgaches, Noirs ou Nord-Africains ont recherché cette récompense et accepté cet engagement.

Mais ce qui était le fait d'individus isolés peut-il devenir une réalité en ce qui concerne tout un peuple. Les Constituants de 1946 l'ont pensé, puisqu'ils ont accordé en bloc, sans épreuve préalable, à tous nos sujets et protégés le titre de citoyens français. Je suis tenté d'écrire : Ah ! le bon billet qu'a La Châtre ! Avant 1945, la citoyenneté française, c'était une réalité. Un Annamite, citoyen français et agrégé de grammaire, exerçait au lycée d'Hanoi ou de Saigon rigoureusement les mêmes fonctions, possédait les mêmes droits et prérogatives, et aussi les mêmes devoirs qu'un professeur français lui-même agrégé. Depuis 1946, ce n'est plus qu'une étiquette ! Le pygmée de la forêt équatoriale est devenu électeur : a-t-il acquis de ce fait dans l'ordre physique, intellectuel, culturel, moral, et dans le domaine social, toutes les responsabilités, toutes les possibilités d'un Français de France ? En Algérie même, il n'a pas paru réalisable de mettre tous vos compatriotes sur le même plan : il existe un premier collège d'électeurs, comportant, avec les Français, tous les indigènes ayant déjà acquis par leur mérite la citoyenneté française avant 1946, puis un deuxième collège qui comprend la masse des... autres. L'égalité ne se décrète guère par les lois.

Cependant, si je vous comprends bien, mon cher Kouriba Nabhani, vous estimez qu'il faut faire tomber ces barrières artificielles, et faire de tous les Algériens sans aucune distinction des citoyens français complets, des assimilés complets.

Pourrions-nous nous offusquer de ce désir ? J'estime au contraire qu'il constitue un bien bel hommage à notre patrie, et il me fait évoquer ces appréciations de deux grands historiens :

«Les Gaulois voulurent être Romains». (Camille Jullian.)

« Les Gaulois eurent l'intelligence de comprendre que la civilisation valait mieux que la barbarie. Ce fut moins Rome que la civilisation elle-même qui les gagna. Être Romain à leurs yeux, ce n'était pas obéir à un maître étranger, c'était partager les mœurs, les études, les plaisirs de ce qu'on connaissait de plus cultivé et de plus noble dans l'humanité. » (Fustel de Coulanges.)

La fusion gallo-romaine fut une réussite.

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 85

Le problème est de savoir si les conditions actuelles d'une fusion algéro-française sont moins ou plus favorables qu'elles ne l'étaient à cette fusion gallo-romaine.

Supposons donc le problème résolu. Voici dès lors quelle pourrait être, selon vos compatriotes, l'organisation d'une Algérie tout à fait assimilée. Les départements et arrondissements algériens³⁶ seraient rigoureusement calqués sur les départements et arrondissements français : donc pas de gouvernement général, et, bien entendu, pas d'Assemblée algérienne avec certaines de ses prérogatives actuelles d'ordre législatif. On se contenterait d'un Conseil général dans chaque département. Suppression des communes mixtes, et installation dans chaque ville ou douar d'un conseil municipal du type de la métropole. Application de toutes les lois de la métropole, y compris celles qui visent le statut de la famille monogame. Des écoles communes aux Européens et aux Arabes ou Berbères. Aucune intrusion du culte musulman dans la vie publique, et par conséquent suppression de tout statut personnel et de toutes dispositions d'exception concernant les biens Habous et les lieux du Culte. Accession de tous les indigènes algériens à toutes les fonctions publiques... En bref, la population de la France s'augmenterait de 8 à 10 millions de Français de «confession musulmane. Est-ce possible et est-ce désirable ?

Nous sommes bien d'accord, je crois, sur le fait que nous mettons délibérément en marge de cette organisation nouvelle toutes les populations nomades ou semi-nomades du Sud. Mais chez les sédentaires, qu'ils appartiennent au premier ou au deuxième collège, je crains que l'obstacle principal à une francisation complète soit la polygamie, et aussi l'ensemble des coutumes qui jusqu'ici ont régi la situation de la femme. Cela posé, pour un musulman monogame, et qui

³⁶ *Quels qu'en soient le nombre et la situation géographique; j'ajoute en passant que j'estime heureuse la récente augmentation de ces circonscriptions administratives, qui permettra aux autorités françaises de se trouver plus au contact de l'indigène.*

ne considère pas sa femme comme une esclave, il n'est aucun rite de la religion islamique qui puisse l'empêcher de s'intégrer vraiment dans la communauté française, de vivre à la « française ». Le fait que le jour de la prière chez les musulmans est le vendredi, alors qu'il est le samedi pour les juifs, le dimanche chez les chrétiens, est déjà entré dans les usages, et ne modifie nullement le rythme des occupations des uns et des autres à la ville ou à la campagne. Les appels du muezzin du haut de la mosquée, l'observation des prescriptions du Ramadan ne gênent pas plus la vie publique que peuvent le faire les sonneries de cloches ou les réunions de fidèles dans les églises. La question scolaire ne semble pas soulever des problèmes plus graves que dans nos provinces recouvrées d'Alsace et de Lorraine, et rien n'empêcherait de conserver la langue arabe comme langue secondaire à côté du français. Certes, l'accession des Algériens à toutes les fonctions publiques en amènerait un certain nombre à venir habiter la Métropole : mais nous avons vu que ni le climat ni les productions de la France ne constitueraient dans l'ordre physiologique la moindre gêne pour l'alimentation et la santé de ces transplantés.

Toutefois, en dehors de la question de la monogamie et d'une certaine émancipation féminine, qui me paraissent constituer le principal obstacle à une assimilation complète, il existe un autre facteur résultant de l'impréparation actuelle de vos compatriotes, mon cher Kouriba Nabhani, à l'exercice des fonctions publiques. J'entends bien que notre administration et les professions libérales en absorbent déjà beaucoup, et qu'ils y font très bonne figure ? Mais je vise surtout les « petites gens » des villes et du bled, et je ne pense pas qu'on puisse dès à présent trouver dans chaque douar des gens assez qualifiés par leur valeur intellectuelle et même une culture élémentaire pour assurer les fonctions municipales telles que nous les concevons en France. Vous faites vous-même l'aveu de cette carence, puisque vous dites qu'au moment des élections, quelques meneurs suffisent à faire voter selon leur gré la masse ignare et crédule.

Et puis, tous les pays d'Afrique du Nord, pendant des siècles, ont été soumis au régime de la corruption et de la force : ce sont là des traditions dont on se débarrassera difficilement ! Les institutions démocratiques

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 86

exigent au contraire un respect total des deniers de la collectivité, et une soumission absolue aux règlements en vigueur. En un mot, je crains que les Algériens, surtout ceux du bled, n'aient pas encore acquis assez de sens politique, assez aussi du sens de la fonction publique pour administrer les villages et douars avec la conscience et la suffisante compétence qu'apportent tant de nos paysans français à la tête de nos bourgades de France³⁷.

Vous me direz : raison de plus pour créer des écoles, et donner à tous les Algériens la culture élémentaire et le sens civique qui leur manquent. Nous sommes d'accord. Mais c'est là tout de même une œuvre de longue haleine : en France, il a fallu quelques siècles pour tirer les masses rurales de l'ignorance dans laquelle elles gisaient, et l'on trouve encore des illettrés ! Quant au suffrage universel, à voir à chaque élection le nombre des abstentionnistes ou encore les voltefaces rapides des électeurs, on ne peut dire que le peuple français en fasse toujours lui-même un usage bien sérieux.

Et cette allusion au suffrage universel nous amène à parler des divers partis au sujet desquels Rachid a voulu rafraîchir la mémoire de Smaïl. Ces partis ne s'entendent guère entre eux, en dépit d'un essai de « front unique » contre la France, et leur représentation dans les Assemblées est minime. Ils reflètent tout de même les tendances d'un nombre assez imposant de vos compatriotes : or, ni le Parti Populaire Algérien avec Messali Hadj, ni l'Union Démocratique du Manifeste Algérien avec Ferhat Abbas, ni l'Association des Oulamas, ni le Parti Communiste Algérien ne réclament cette assimilation complète dont vous rêvez. Tout au contraire,

³⁷ Dans une série d'articles parus en juin 1955 dans le journal Combat, le Gouverneur Général Nøegelen a souligné certains des inconvénients que présenterait une assimilation totale et brutale des Algériens. Il fait ressortir notamment qu'au moment où ceux-ci prendraient en main beaucoup de rouages administratifs locaux, disparaîtrait cette sorte de « décentralisation » que constitue actuellement le gouvernement général, lequel comporte d'autre part des services spécialisés possédant du pays et des habitants une expérience irremplaçable.

Messali Hadj souhaite l'indépendance totale, le départ des Français et la rupture avec la France ; Ferhat Abbas, tout comme les communistes, demande la création d'un Etat algérien autonome, pour lequel cependant les uns et les autres redoutent l'isolement, et qu'ils verraient dès lors volontiers se fédérer avec la France, - dit Ferhat Abbas, - avec les républiques soviétiques de France et d'Afrique du Nord, - disent les communistes. Enfin, les Oulamas désirent en fait un retour plus accentué à la foi islamique, aux traditions musulmanes, tendance qui ne cadre guère avec ce que vous désirez.

Je n'ignore pas d'ailleurs que les Arabes et les Berbères sont assez versatiles, et l'exemple de Ferhat Abbas est frappant à ce sujet :: on l'a vu tour à tour partisan de l'assimilation, puis de l'association, puis de l'indépendance, puis de nouveau de l'association, mais dans le sein d'une « République française rénovée, anticolonialiste et anti-impérialiste », et ses succès et déboires électoraux ont alterné sans que la teneur de ses programmes successifs ait semblé entrer en jeu. Demain, peut-être, mon cher Kouriba Nabhani, l'aurez-vous pour allié, et après-demain pour adversaire ! Il faut compter aussi sur le fait qu'il n'existe point de fusion véritable et profonde entre les éléments berbères et arabes du peuple algérien : les uns rejetteraient peut-être ce beau programme d'assimilation totale, tout simplement parce que les autres s'y rallieraient volontiers. Je crains surtout que vous ne soyez point suivi par les uns et par les autres, tout simplement parce qu'ils se complaisent dans leurs coutumes traditionnelles et redoutent de se lancer dans l'inconnu.

Enfin, puis-je ajouter que beaucoup de Français, sincèrement amis du peuple algérien, regretteraient de voir celui-ci s'intégrer en bloc dans la communauté française, pour la raison qui n'est pas uniquement sentimentale, que ce peuple aux caractéristiques si particulières y perdrait non pas seulement en pittoresque, mais surtout en originalité, en personnalité. Les Bretons, Français et bons Français depuis cinq siècles, ont dû abandonner petit à petit leurs vieilles et charmantes coutumes, leur costume, leur langue et leur folklore, un peu de leur caractère aussi, pour se fondre dans le moule du « Français moyen ». Et j'en dirai autant des Gascons, des Alsaciens, etc. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Ne vaudrait-il pas mieux s'en tenir à la formule de Lyautey et de M. Albert

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 87

Sarraut : éducation, élévation des populations indigènes dans le plan même de leur propre civilisation.

Et puis, pourquoi ne pas l'avouer, si une assimilation totale était réalisée du jour au lendemain, les Français redouteraient une invasion brutale de citoyens algériens musulmans dans toutes les administrations, et surtout au Parlement, où en raison de l'importance croissante de la population d'Afrique du Nord, députés et sénateurs dépasseraient le chiffre de cent-cinquante. Et si des dispositions analogues étaient adoptées dans tous les pays de l'Union Française, la France ne tarderait pas, comme le disait naguère le Président Herriot, à devenir « la colonie de ses colonies ». Imbus de la tradition catholique et « Européens » de civilisation gréco-latine, les Français éprouveraient quelque amertume à voir la direction de leurs propres affaires entre les mains d'Africains de religion musulmane ou animiste, et de mœurs bien différentes. L'assimilation, oui, sans doute, pensent-ils généralement, mais avec des délais suffisants pour que soit évitée dans l'immédiat une aventure qui ne servirait ni le prestige ni les intérêts de la France.

En fait, sont-ils plus entêtés que leurs partenaires algériens musulmans ? Dans un déjeuner-débat, auquel j'ai déjà fait allusion, et qui réunissait au bois de Boulogne plusieurs « débaters » des questions d'Afrique du Nord, M. René Mayer rétorquait à son collègue constantinois M. Naroun, qui réclamait au nom des principes de 1789 la « francisation » totale de l'Algérie : « Vous invoquez la démocratie intégrale ? Elle implique la séparation de l'Église et de l'État, le vote des femmes, la suppression de la main-morte, etc., toutes choses que vous refusez ! »

Mais alors, m'objecterez-vous, nous n'en sommes pas plus avancés. Si vous n'acceptez pas l'assimilation, vers quelle solution nous rejetez-vous ? L'exemple de nombreux petits États arabes ou asiatiques qui ont obtenu récemment leur indépendance n'est guère encourageant, il leur manque le plus souvent des élites, des techniciens, des capitaux, et l'isolement risque de leur être fatal. Même avec le correctif de l'entrée d'un État algérien dans une fédération, il n'est pas dit que cet État algérien soit viable. Et cependant, le maintien du statu quo ne peut être qu'une source de malaises, de conflits, de troubles...

Je vous réponds et ce sera ma conclusion : il n'est pas exclu de penser que votre solution de l'assimilation totale soit la bonne, et la plus rationnelle ; notre conversation à bâtons rompus tout le long de ces chapitres aura du moins contribué à montrer les difficultés de ce problème, et à en suggérer des solutions acceptables. Mais dans tous les cas cette assimilation ne peut être réalisée que par étapes, et le mieux est d'y préparer l'opinion en prônant tout d'abord parmi vos compatriotes et coreligionnaires l'abrogation de certaines coutumes islamiques que beaucoup de Musulmans estiment eux-mêmes surannées et abusives, et en donnant à la masse, sur le plan intellectuel, moral et civique, une éducation de base qui puisse lui permettre un jour ou l'autre d'entrer de plain-pied dans la communauté française. Et si, entre temps, les événements font surgir d'autres solutions qui apparaissent préférables, croyez bien que tous les efforts réalisés dans ce sens n'auront pas été inutiles, - et pour le reste, Inch Allah !

Des Africains s'interrogent

par Kouriba Nabhani & Jean Charbonneau (Général C.R) 88

TABLE DES MATIERES

EN GUISE D'INTRODUCTION,	2
HISTOIRE D'UNE COLLABORATION	2
FRANCO-ALGERIENNE	2
CHAPITRE II	4
UN REVE	4
LE CHEMIN DU SALUT	4
CHAPITRE III	8
C'ETAIT UN REVE... UN JOLI REVE !	8
CHAPITRE IV	11
SOUS LES OMBRAGES DE LA DELICIEUSE TAMARA	11
CHAPITRE V	15
PRISE DE CONSCIENCE DE RACHID	15
CHAPITRE VI	18
LES QUATRE PHILOSOPHES DE LA PALMERAIE	18
CHAPITRE VII	23
REFLEXIONS SUR TAMARA ET SES PHILOSOPHES	23
CHAPITRE VIII	29
LA VISITE AUX QUATRE	29
CHAPITRE IX	34
REFLEXIONS SUR LE CARACTERE RELIGIEUX DE L'ISLAM .	34
CHAPITRE X	39
DECADENCE DE L'ISLAM OU CARENCE DE LA France ?	39
CHAPITRE XI	43
REFLEXIONS SUR L'ATTITUDE DES FRANÇAIS A L'EGARD DES MUSULMANS	43
CHAPITRE XII	48
LE PROBLEME ALGERIEN (OU FRANCO-ALGERIEN) VU PAR LES QUATRE	48
CHAPITRE XIII	54
REPONSE AUX QUATRE... QUI SONT CINQ	54
CHAPITRE XIV	59

LA SITUATION DE LA FEMME EN ISLAM NORD-AFRICAIN	59
I. - ÉVOLUTION DE LA FILLETTE ET DE LA JEUNE FILLE ...	59
II. - MARIAGE ET VIE DE LA FEMME MARIÉE	61
III. - ÉVOLUTION DE LA FEMME EN ISLAM	62
CHAPITRE XV	64
AUTRES REFLÉTIONS SUR LA SITUATION DE LA FEMME MUSULMANE	64
CHAPITRE XVI	71
LES NORD-AFRICAINS EN FRANCE	71
CHAPITRE XVII	73
REPONSE A PROPOS DE LA PRÉSENCE DES NORD- AFRICAINS EN FRANCE	73
CHAPITRE XVIII DIALOGUE ENTRE PERE ET FILS	77
CHAPITRE XIX	82
QUI PEUT SERVIR DE CONCLUSION	82